



BOU

LEV

ART



TABLE DES MATIÈRES

PORTRAITS URBAINS

LAUSANNOIS

4-13

FESTIVAL VOIX DE FÊTES 2023

14-31

LES PRINTEMPS DE SÉVELIN 2023

32-49

TABLE RONDE RENCONTRE

THÉORIE ET PRATIQUE :

NIKOLETT KUFFA ET ISABELLE

MATTER

50-53

CRÉATION : CHEMOKINE

54-65

**DOSSIER THÉMATIQUE :
PRATIQUES ARTISANALES**

INTRODUCTION

66-68

PORTRAITS

D'ARTISAN·E·S

69-87

NOS ARTISANS

RÉGIONAUX : GARDIENS D'UN

SAVOIR-FAIRE MENACÉ

88-97

CRÉATION : NEW YORK CHAOS

OASIS

98-123

PORTRAIT D'ARTISTE : LOLA

HOFER

124-133

SALON DU LIVRE 2023

134-141

EXPOSITION CABANON : VANESSA

UDRIOT

142-147

VEVEY INTERNATIONAL FUNNY

FILM FESTIVAL 2022

148-157

TABLE RONDE RENCONTRE

ALTERNATIVE DU 7E ART :

MASVIDA

158-163

LES RENCONTRES DU 7E ART

2023

164-196

LAUSANNE UNDERGROUND FILM

AND MUSIC FESTIVAL 2022

196-217

REMERCIEMENTS

Administration

Abel Zuchuat	<i>Président</i>
Juliet Ordjonikidze	<i>Secrétariat</i>
Mathilde Pralong	<i>Secrétariat</i>
Manon Lelièvre	<i>Trésorerie</i>

Communication

Catherine Teyssier	<i>CM</i>
Laure Torello	<i>CM</i>
Nina Thomas	<i>Création</i>

Édition

Abigaël Mackenzie

Iconographie

Clara Jeanrenaud
Aude Mayer

Membres actifs

Tobias Sarrasin
Ermance Dhermy
Aleksandra Wenger
Julie Fievez

Organisation

Lliana Doudot *Resp. organisation*
Mona Joseph *Resp. exposition*
Sebastien Milcé *Resp. concert*
Thibault Ramet *Resp. concert*

Rédaction

Loïc Steullet	<i>Rédacteur en chef</i>	Mona De Palma	<i>Resp. rédaction</i>
Florence Bordeleau-Gagné	<i>Resp. rédaction</i>	Léa Humbert	<i>Resp. rédaction</i>
Fanny Cheseaux	<i>Resp. rédaction</i>	Victor Portillo	<i>Resp. rédaction</i>
		Mathieu Vuillerme	<i>Resp. rédaction</i>

Avec la participation de :

Mireille Berton	Philippe Durand	Alex Lutz	Emmanuelle Ryser
Hélène Bezzola	Doni Ebongue	Isabelle Matter	Anne Seibel
Éléonore Billy	Thomas Freymond	Dorina Mazreku	Carine Serex Chew
Elena Biserna	David Gonseth	Léa Michard	Léa Seydoux
Sami Blais	Aurore Granet	Jeanne Moschler	Lou Sicovier
Marchetti Blink	Lola Hofer	Héloïse Mouquin	Klara Stojilicković
Kansas Bowling	Jeremy Irons	Furaha Mujjnya	Danièle Thompson
Le Cabanon	Valérie Jacquin	Valérie Niederoest	Vanessa Udriot
Lou-Adriane Cassidy	Marie Jallut	Angini Pai	Marc Voltenauer
Chemokine	Apolline Jouve	Antoine Perrone	Voyou
Kaëna Daepfen	Nikolett Kuffa	Hubert Poliquin	Djamila Zünd
Samuel Damiani	Bogdan Kulyk	Florence Proton	Timothée Zurbuchen
Lilou David	Alessandro Longo	Christian Rattaz	Woodi
Don De Vore	Sergei Loznitsa	Elisabeth Regamey	
Lola Ducrest	Chloé Luthier	Patricia Rochat	

Imprimé par Ange Créations - mai 2023 · Publié et édité par BoulevArt
UNIL - Chamberonne, Anthropole · Espace Associations no 31 · CH - 1015 Lausanne

L'ÉDITO

Le monde bouillonne. De part et d'autre, les esprits créatifs ajoutent continuellement leur touche au pavement culturel. Si la production artistique semble aujourd'hui se densifier, nous vous offrons ici, le temps de quelques pages, une fraction de cet essaim qui n'a de cesse d'aller de l'avant. Fidèle à sa ligne, *BoulevArt* propose de se constituer en un lieu de rencontres qui cristallise l'échange entre la diversité des pratiques de l'art, leurs approches théoriques, et leurs expressions critiques, dans l'objectif de rendre compte de la dynamique culturelle de nos régions.

Dans ce septième numéro, vous trouverez bon nombre de comptes-rendus menés par les étudiants-e-x-s, d'une pléthore de portraits d'artistes aussi singulier-ère-x-s les un-e-x que les autres, ainsi que des créations uniques, avec la particularité d'une contribution québécoise en vadrouille. Aussi, nous vous proposons un accent sur les pratiques artisanales et des enjeux de transmissions du savoir-faire, sujet qui constitue ici notre dossier thématique à travers de nombreuses rencontres.

Pour parcourir ce tissu culturel mijotant, l'association *BoulevArt* a vu ses membres presque quintupler : le comité est constitué aujourd'hui d'une bonne vingtaine de membres, se dotant par là d'une organisation nouvelle, certes encore empirique, mais ô combien fondamentale au devenir de ce projet commun qu'est *BoulevArt*.

En tant que rédacteur en chef, je tiens à partager ma fierté de travailler avec une

équipe incorruptible et brillante qui a su proposer, suivre et assurer la production des articles que vous vous apprêtez à déguster : Léa Humbert, Victor Portillo, Fanny Cheseaux, Florence Bordeleau-Gagné, Mona de Palma, Clara Jeanrenaud et Abigaël Mackenzie. Ma reconnaissance se prolonge à toute l'équipe d'organisation et de communication qui assurent la création d'évènements et leur promotion tout au long du semestre, ainsi qu'à l'administration pour nous permettre d'offrir le cadre pour la réalisation de cet objet.

Au nom de l'association *BoulevArt*, nous souhaitons particulièrement saluer tou-te-x-s les intervenant-e-x-s, étudiant-e-x-s, festivals et partenaires pour leur implication dans le numéro, leurs qualités ainsi que leur générosité, sans qui le projet ne saurait voir le jour et dont la présence constitue le fondement de notre raison d'être.

Cher-ère-x-s lecteur-ric-e-x-s, nous vous remercions pour votre fidélité et le soutien que vous portez à lire nos lignes. Bonne lecture !

L.A.S.



Figure 1, Grand Lausanne, Apolline Jouve, 2021

S'IL VOUS PLAÎT..., DESSINEZ-MOI LE PONT BESSIÈRES

Par Mathilde Pralong

Comment les artistes suisses représentent-ils les paysages lausannois ? À l'aune du travail de trois artistes suisses romands, Apolline Jouve, Lola Ducrest et Marchetti Blink, découvrons des visions artistiques modernes de la capitale vaudoise.

Le palais de Rumine, les quais d'Ouchy, la tour Bel-Air, le parc de Montbenon... Ces paysages lausannois représentent pour chacun-e-s un moment ou un sentiment personnel. La représentation, peu importe son objet, sous-entend un imaginaire sublimé par notre perception. Nous saisissons tous et toutes notre réalité d'une manière particulière et notre environnement n'échappe pas à cette règle. Raffaele Milani, professeur à l'université de Bologne en Art et Esthétique, écrit d'ailleurs dans son article "L'art du paysage" :

« L'approche du paysage signifie donc saisir par les sens ce que la réalité nous dévoile ou révèle par l'intermédiaire des images de la chose elle-même. »¹. Alors, comment cela influence-t-il les artistes suisses dans leurs représentations artistiques des paysages de Lausanne ?

Pour répondre à cette question, je me suis entretenue avec trois artistes romands : Marchetti Blink, Apolline Jouve et Lola Ducrest qui placent les paysages de Lausanne au centre de leur travail artistique. Marchetti Blink, artiste illustrateur, représente les paysages lausannois dans un style venu tout droit des années 50 et qui redonne une nouvelle apparence aux quartiers et bâtiments de la ville. Apolline Jouve, jeune étudiante en illustration de bande dessinée, dessine quant à elle Lausanne dans un style qu'elle qualifie de « très précis, mais assez naïf tout de même. » En effet, son regard semble s'arrêter particulièrement sur les détails des bâtiments qu'elle reproduit. Lola Ducrest, étudiante en école d'art, utilise l'aquarelle et les collages de photos pour représenter les rues et quartiers de son choix. Elle m'explique d'ailleurs que l'utilisation de ce

1

Raffaele Milani, « L'art du paysage », La Pensée écologique, vol. 1, no2, 2018



Figure 2. La place de la Riponne, Friedrich von Martens, 1845

style de peinture lui permet de sortir de son côté perfectionniste et de découvrir des nouvelles textures intéressantes. « La première fois que j'utilisais de l'aquarelle, mon professeur m'a poussé à explorer plus, à me lâcher plus », souligne-t-elle. La recherche de la texture est donc au centre de son art et se retrouve dans ses représentations du paysage urbain lausannois.

Inspiration et lieux

Bien que le sujet central de leurs arts s'accorde, ces artistes illustrent des lieux bien différents les un-e-s des autres. Apolline Jouve, ayant vécu toute sa vie dans la capitale vaudoise - avant de partir continuer ses études à Bruxelles - souhaite principalement représenter les endroits qui l'entourent et qui lui sont familiers. D'ailleurs dans son œuvre *le Grand Lausanne* (Figure 1), on retrouve certains des bâtiments mythiques de Lausanne, comme le Kiosque de Saint-François, le ciné-

ma Le Capitole, le pont Bessière ou encore la Cathédrale de Lausanne. Sur un fond noir, l'artiste fait s'entremêler et se chevaucher les bâtiments dans un tout extrêmement détaillé. L'aménagement et le travail de l'œuvre permettent aux spectateurs de découvrir à chaque regard de nouveaux éléments qui se cachent parmi les bâtiments et lieux. Dans une peinture datant de 1845 de l'artiste Friedrich Von Martens, nommée *La place de la Riponne* (Figure 2), on retrouve également une représentation de la Cathédrale de Lausanne. Sur cette peinture, reproduisant la place de la Riponne, le monument passe en second plan mais surplombe le quartier. Il est intéressant de voir l'évolution des styles : Friedrich Von Martens peint ce bâtiment dans un style réaliste, en faisant une recherche poussée des couleurs et des perspectives. Apolline Jouve, quant à elle, l'illustre en noir sur blanc, sans précision de perspectives mais en soulignant la moindre précision du bâtiment. Ce choix de représen-

er des bâtiments connus se retrouve également dans l'art de Marchetti Blink : parmi ses illustrations, on retrouve des représentations de lieux comme la tour Bel-Air ou encore le Palais de Rumine. Lors de notre entretien, il m'explique vouloir redonner une nouvelle couleur à Lausanne et remettre à son goût ces bâtiments qui nous entourent. On le remarque dans son œuvre *L'appuntamento* (Figure 3) dans laquelle l'artiste nous invite à redécouvrir le quartier de Bel-Air dans un univers tout à fait différent. L'architecture y est sublimée par des couleurs froides et une certaine luminosité : Lausanne y arbore alors un style moderne aux airs de grande métropole. Lola Ducrest rejoint l'idée d'Apolline Jouve et son envie de redécouvrir son environnement. C'est donc principalement le souhait de s'intéresser aux endroits qu'elle connaissait si bien avec un œil nouveau qui la motive. « Il y a des endroits intéressants dans des endroits improbables », explique-t-elle. Son illustration *Textures 1* (Figure 4) se base d'ailleurs sur une vue des rails de trains à Malley. Le pont, au centre du dessin, survole un champ en construction et représente bien l'industrialisation au centre de la ville. C'est d'ailleurs un point qui l'intéresse particulièrement dans son choix de lieux : trouver des points de rencontre entre l'urbain et la nature.

La place de la nature à Lausanne

Malgré leur envie de représenter des paysages urbains, il est intéressant de constater la place que les artistes laissent à la nature. Il est vrai qu'une grande partie des représentations de

la Suisse s'inspirent principalement des paysages ruraux ; par exemple, les illustrations du Léman de Gustave Courbet ou alors *Le Taureau dans les Alpes* d'Eugène Burnand. Chez Apolline Jouve, Lola Ducrest et Marchetti Blink, la nature garde également une place considérable dans leurs représentations de Lausanne. On le voit particulièrement dans le travail artistique de Lola Ducrest qui utilise l'aquarelle et des collages photo afin de faire ressortir le mélange entre nature et urbain. D'ailleurs, dans son illustration *Textures 2* (Figure 5), on peut observer sa réflexion sur les compositions naturelles. Elle y mêle l'illustration d'un bâtiment avec une photo zoomée d'une benne en métal trouvée sur un chantier qui rappelle des textures d'écorce d'arbre. En utilisant l'aquarelle et un mélange de tons chauds, elle utilise à nouveau ces textures dans les bâtiments et lieux qu'elle dessine. Ces représentations urbaines, d'ailleurs, sont presque toujours soulignées de verdure, les bâtiments sont souvent entourés d'arbres, de plantes ou de fleurs. Elle m'explique qu'elle aime explorer cette limite que la nature impose aux villes : « Là où l'humain n'a plus tout à fait le contrôle. » Cette recherche de texture se retrouve moins dans le style des deux autres artistes, bien que la nature y garde une place capitale. Marchetti Blink, par sa technique de graphisme numérique, n'insiste pas sur les textures des bâtiments qu'il illustre et la nature passe au second plan.

Ayant passé une partie de son enfance en Italie, il y puise son inspiration et combine des ambiances venant du sud avec l'architecture de la capitale vaudoise. On l'observe dans



Figure 3, L'Appuntamento, Marchetti Blink, 2021

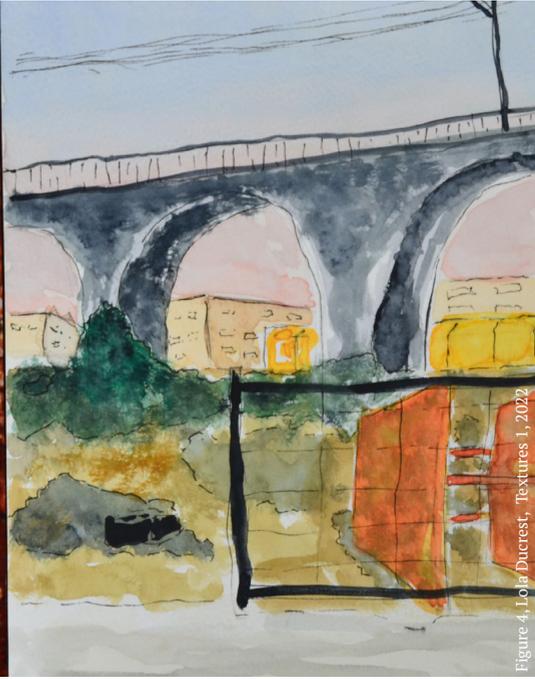


Figure 4, Lola Ducrest, Textures 1, 2022



Figure 5, Lola Ducrest, Textures 2, 2022

ses œuvres où les palmiers bordent les rues et où le lac, sublimé de tons rosés, rappelle les stations balnéaires de la méditerranée. Cette envie d'habiller les illustrations d'éléments naturels rejoint le travail d'Apolline Jouve. Dans ses œuvres principalement centrées sur l'architecture, quelques éléments comme des plantes ou arbres bordent les bâtiments. On le voit dans son illustration *Chez Léila* (Figure 6) où les arbres sont au premier plan et encadrent le dessin d'un immeuble. Celui-ci, étant dénué de couleur, accentue et fait ressortir l'utilisation de la couleur verte qui habille l'illustration.

Lausanne, grande sentimentale

Ces artistes, d'ailleurs, vivant ou ayant vécu dans la ville, y attachent des sentiments particuliers. C'est un point qui revient beaucoup lors des discussions que nous avons eues sur leurs représentations de Lausanne. Pour Marchetti Blink, un sentiment, une musique ou même une interaction peut changer totalement la vision qu'il aura d'un lieu. «Il suffit de regarder les choses différemment, et les choses changent », explique-t-il. Notre regard est alors l'acteur principal de cette représentation. L'illustration *Evening Summer* (Figure 7) en est un très bon exemple. Il y représente un bâtiment de Sallaz, devant lequel il passait autrefois sans réellement s'y intéresser. En décidant de la redessiner et en y ajoutant sa vision, la bâtisse prend alors des allures totalement nouvelles et permet aux spectateur-trices de redécouvrir ce quartier. L'approche sentimentale de la ville est fondamentale dans sa

recherche artistique : il m'explique aimer se pencher sur des lieux pour qu'ils dévoilent des émotions particulières aux spectateur.ices. Apolline Jouve me dit aussi qu'elle aime particulièrement dessiner l'intime : elle illustre, en plus de certains bâtiments, l'intérieur des foyers lausannois. Dans son œuvre intitulée *Chez Julie* (Figure 8), elle représente, dans des tons très sombres, la vue depuis l'appartement d'une de ses connaissances et l'intérieur de celui-ci. En représentant ce genre de moments ou d'endroits, elle me dit vouloir figer un univers intime qui reflète le caractère d'une personne.

Représenter le paysage urbain lausannois semble donc venir, pour ces artistes, d'une envie de recréer leurs environnements et de l'utiliser pour approfondir leurs créativité. À travers leurs styles différents, ceux-ci nous font redécouvrir Lausanne, ses bâtiments et ses rues grâce à leurs regards personnels. Iels ont d'ailleurs tous et toutes des perceptions distinctes et cherchent à représenter Lausanne de différentes manières : que cela soit en jouant avec la couleur ou en créant un sentiment de nostalgie comme Marchetti Blink ou bien en travaillant la combinaison entre le béton et la nature comme Lola Ducrest, ou encore en travaillant à représenter l'intimité des habitants de la ville comme Apolline Jouve. Notre regard étant l'acteur principal de nos représentations et perceptions, Lausanne apparaît alors dans une multiplicité de styles. Et vous alors, pouvez-vous me dessiner le pont Bessières ?

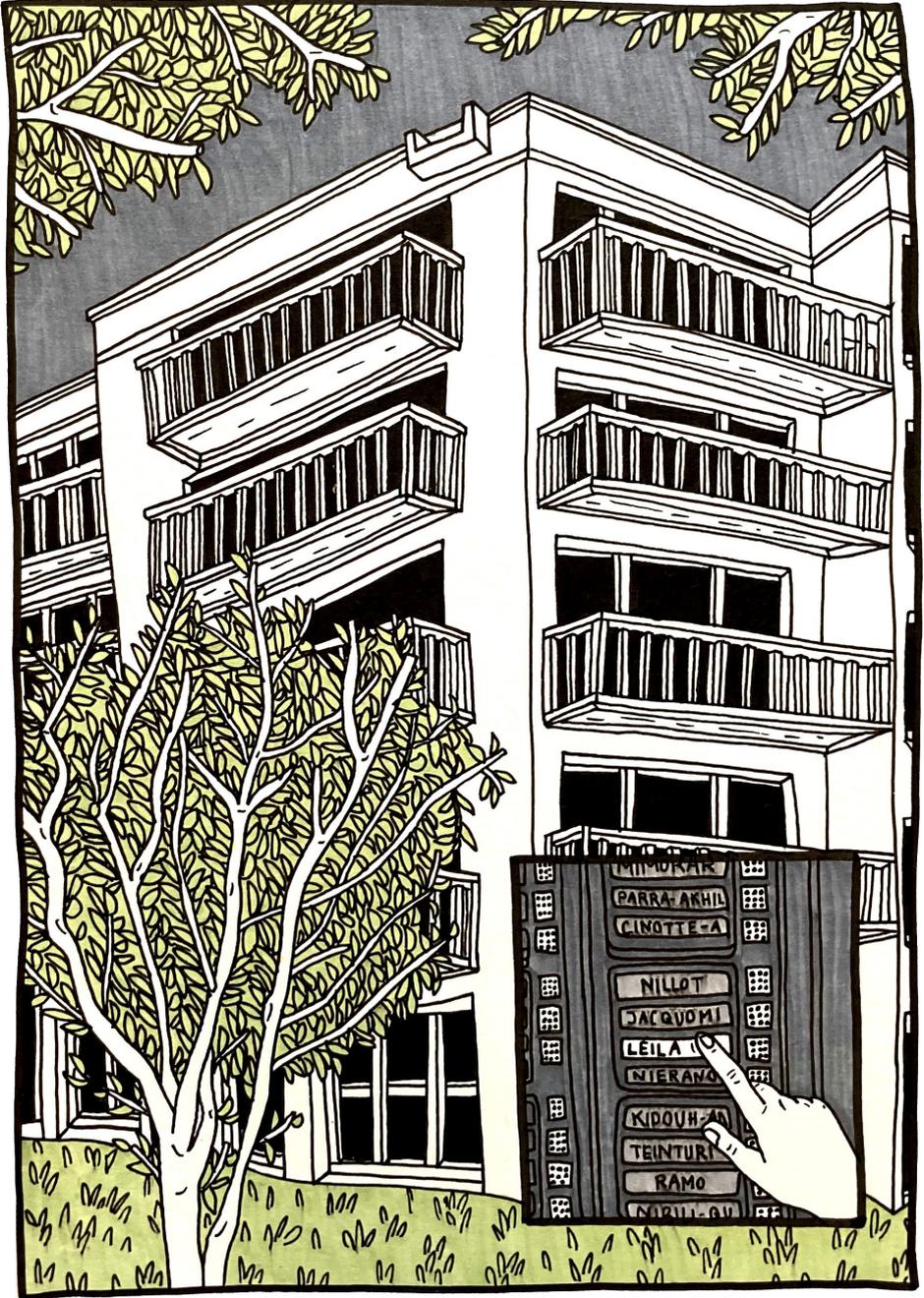


Figure 6, Chez Léila, Apolline Jouve, 2022



Figure 7, Evening Summer, Marchetti Bifink, 2020



Figure 8, Chez Julie, Apolline Jouve, 2023





FESTIVAL
VOIX DE
FÊTES :
DÉCOUVERTES
FRANCOS À
GENÈVE



© Lutz, Voix de fête, Marie Jay

par Marie
Jallut &
Florence
Borde-
leau

Vingt-cinq ans de dynamisme, de soutien indéfectible à la scène musicale francophone, d'explorations mélomanes : c'est le Festival genevois Voix de fête, mené avec brio par une équipe de feu, notamment par Priscille Albert (direction générale et programmation), Guillaume Noyé (direction générale et coordination), et Valérie Jacquin (relations presse), qui a su recevoir l'équipe *BoulevardArt* avec bienveillance et enthousiasme.

Voix de fête, c'est sept jours, sept scènes, une cinquantaine d'artistes invité-e-s... Vous devinerez que nous n'avons pas pu couvrir l'entièreté de ce vaste programme à deux, mais nous tenterons de vous offrir un bref aperçu de notre semaine à vadrouiller dans les rues de Genève, entre les scènes, les apéros francos et les concerts découvertes. Quels sont nos coups de cœur, nos moments forts? Bien que le festival avait, à son programme, de grosses têtes d'affiche comme Scylla, Julien Granel ou Adé, nous espérons attiser votre curiosité pour les artistes suisses romands, mais aussi pour d'autres musicien-ne-s de talent issu-e-s des quatre coins du globe - car le français nous unit par-delà les frontières, créant une communauté linguistique sans pareil. À vos stylos : vous aurez besoin d'avoir de quoi noter pour agrémenter de quelques chansons vos listes de lectures favorites !

La Lentille: jeunes artistes romands au microscope

Cette première journée de présence de *BoulevArt* à Voix de fête a été vécue de deux manières différentes : Marie, notre reportrice externe, participait elle-même au concours de La Lentille (sous son nom d'artiste Marie Jay), tandis que Florence était simplement spectatrice, enthousiasmée par la perspective du concert qui l'attendait, comme toutes les autres personnes rassemblées au sous-sol du Chat Noir, des mélomanes curieux-ses aux artistes programmé-e-s sur le reste du festival, en passant par les pros et jurys à l'œil évaluateur, les ami-e-s et la famille des artistes.

La Lentille est un tremplin qui sélectionne chaque année trois à cinq artistes parmi les inscrit-e-s, afin de les mettre en « compétition » certes, mais surtout en valeur, le temps d'une soirée au mythique club du Chat Noir à Carouge, qui est un des lieux phare du festival off (Bars en fête) et des représentations gratuites du festival. Après d'efficaces *soundchecks* rendus agréables par une équipe technique très pro, les cinq candidat-e-s et leurs musicien-ne-s respectifs se sont entassé-e-s dans une petite mais chaleureuse loge. L'ambiance n'était pas à la compétition, mais plutôt à la concentration, aux tisanes et aux échauffements vocaux.

Marie Jay

Dans la salle, Florence attendait avec impatience l'entrée en scène de Marie (guitare et voix) et de Yakary (platinines et pad). Le duo a d'emblée dégagé un franc plaisir d'être sur scène. Leur confiance s'expliquait sans doute par la solidité de leurs arrangements, qui entrecroisaient principalement guitare acoustique et synthés, menant à une *french pop* sensible, ponctuée d'instantanés slamés. Si l'amour est un sujet qui s'invite volontiers dans ses paroles, Marie Jay l'aborde sous différents angles par ses narrations singulières. Sa voix explore avec créativité son registre, et ses quelques cassures maîtrisées ont eu de quoi impressionner public et jury. Son single « Dory » permettra à ceux qui n'étaient pas présent-e-s au concert d'avoir un superbe aperçu de ces sons originaux.

Zo

Zo, quant à elle, est entrée sur scène en solo, s'asseyant doucement sur le banc du piano, puis s'armant de son autoharpe pour affronter le public qui a semblé, de prime abord, l'intimider un peu. Au fil de ses chansons cependant, et sentant sa douce voix s'élever et résonner avec clarté dans la salle, délaissant son autoharpe au profit du piano, elle est venue prendre avec confiance les spectateur-ric-e-s par la main pour les entraîner dans ses paroles touchantes, les invitant à tous-tes, avec elle, à *s'enfoncer dans les ronces* pour se retrouver un peu.

Luca Leone

Flamboyant, décomplexé, fleuri : tant d'adjectifs pour décrire Luca Leone, jeune auteur-compositeur-interprète qui nous a proposé une musique très *catchy*, oscillant entre le disco kitsch et le comique (Florence a tout de suite pensé à la musique des Trois Accords, ce band québécois qui a depuis longtemps fait ses preuves). Son énergie débordante et sa voix assurée ont contaminé les spectateur-ric-e-s, qui se sont laissés-e-s charmer en quelques notes à peine, ne pouvant plus retenir leurs sourires convaincus. Les musiciens, Mael Brauchli (basse), Lenoard Blanc (clavier) et Jalex (batterie), se sont prêtés au jeu extravagant du jeune chanteur pour la chanson « Licorne », en arborant fièrement, durant leur performance, de petits accessoires tout droit sortis du royaume de la magie.

Lake FDS

Avec Lake FDS, changement de registre : le rap a succédé au moment le plus dansant de la soirée. Mais l'énergie n'est pas redescendue, et cet amour bienveillant propre au monde du hip-hop que dégageait ce jeune artiste morganien n'a laissé personne indifférent. Les textes, habiles au niveau technique, et chargés de questionnements – notamment sur l'industrie actuelle de la musique –, ont capté l'attention du public, qui s'est retrouvé immergé dans la plus belle « Salle d'attente » possible, loin des magazines de mode périmés de trois ans et de l'odeur anxigène du désinfectant. D'abord EP, puis album, *la Salle d'attente* imaginée par le rappeur mérite clairement une écoute, tant pour les fans de hip-hop que pour les curieux-ses.

Vivo

Une carte de visite un peu à la Stromae : le son mélange codes rap et sonorités pop, le texte oscille entre *punch-lines* humoristiques et remarques engagées. C'est la mu-



© Ludtz, Voix de fête, Zo



© Ludtz, Voix de fête, Jirca Leone

sique de Vivo, de son vrai nom Viven Azzam. Passant par l'humour et la mélancolie pour atteindre son public droit au cœur, il nous a proposé des histoires remplies d'images puissantes. Sa présence sur scène presque théâtrale a su émouvoir et faire réfléchir son public, qui planait avec lui sur des airs souvent dansants. Son DJ-musicien a aussi su changer de casquette au fil du set, passant de sa guitare acoustique aux platines. Contrairement à ce que pourrait laisser penser le titre du plus récent EP de Vivo, *En rond*, sa musique sort du bocal pour oser prendre toutes sortes de tangentes différentes.

Prix et résultats

La Lentille étant un concours, il fallait bien qu'à un pauvre jury revienne la tâche ingrate de trancher entre ces cinq jeunes artistes suisses pour remettre les prix promis. La directrice du festival a insisté : il s'agissait plus de récompenser une ou plusieurs prestations méritantes que d'établir un classement de 1 à 5.

Trois prix ont été offerts, *ex aequo*, à Marie Jay et Vivo: d'abord, iels ont été sélectionné-e-s pour French MonAmour - un autre tremplin plus interne à Voix de fête (le « level supérieur » pour citer le jury) qui permet ensuite, si remporté, de participer aux vitrines musicales du festival l'année suivante, et donc d'apparaître dans la programmation officielle du festival. Marie Jay et Vivo ont été également sélectionné-e-s, en deuxième temps, pour figurer dans la programmation OFF 2024 du festival Voix de fête, « Bars en fête ». Vivo et Marie Jay bénéficieront aussi d'un encadrement d'un an, proposé par Catalunya, de leur projet musical. Finalement, un montant d'argent offert par la fondation Bea a été décerné à Zo.



© Ludtza, Voix de fête, Vivvo



© Florence Borteleau-G., BoutievArt, Voix de fête, Lake FDS

– Immersion franco-canadienne

La francophonie à l'honneur

Après avoir réunis des bookeur-euse-s, directeur-ice-s de festival, artistes, et manager-euse-s venus des quatre principaux coins de la francophonie (le Canada, la Belgique, la Suisse et, bien sûr, mais surtout pas seulement, la France) autour d'un goûter « rencontres et échanges », Voix de fête nous invitait à rester dans le thème et à rendre place en s'enfonçant dans l'un des 487 fauteuils rouges et moelleux du Casino-théâtre pour une soirée franco-canadienne : les francophones hors Québec étaient à l'honneur. En effet, le Québec est au Canada francophone ce qu'est Paris à la France et la France à la francophonie : il parle fort et prend beaucoup de place, alors qu'il n'est pas le seul à créer de la culture en français. Ce sont les drag queens Sami Landri et Chiquita Mere, toutes deux venues d'Acadie, qui nous ont introduit-e-s à ce français d'outremer, en insistant avec humour mais sincérité sur la problématique de la marginalisation des minorités francophones non-québécoises. Elles nous ont introduites à tour de rôle à McLean, Sympa César et Elémo, de manière festive et intime, en encadrant chaque prestation d'une petite interview de bord de scène avec l'artiste avant qu'il fasse son *show*, non sans aborder la question du choix de chanter en français. Chacun-e a ses raisons, mais chaque prestation nous permet d'observer que le choix du français a été le bon.

Naturellement Lou-Adriane Cassidy

Après le goûter franco animé par les drag queens, la scène a été léguée à une belle suite de trois artistes québécois-e-s : Lou-Adriane Cassidy, Salomé Leclerc et Louis-Jean Cormier. Zoom sur l'engagement de la première des trois artistes qui porte, malgré ce qu'elle peut en dire dans ses chansons (je vous laisse écouter l'album pour comprendre de quoi je parle), la force sourde d'un fauve lové au creux de son ventre.

Lou-Adriane Cassidy vous dit : bonsoir, le plus récent album de l'artiste de 26 ans nous frappe en coup de poing. Par la variété de style entre les morceaux, par la force de sa voix chaude (exemple, dans « Le corps en mouvement », à 2 minutes 10 secondes, il y a toujours quelque



© Inma Popa, Voix de fête, Nuit Incolore

chose qui se passe dans mon ventre), par la continuité narrative de l'oeuvre, par la force d'engagement féminin des textes, bref, par tellement de choses. Et ses concerts achèvent de nous arracher les trois-quatre dents qu'il nous restait après la claque de l'album : ça rock. Après la prestation qu'elle a donnée, avant celles de Salomé Leclerc et Louis-Jean Cormier, j'ai eu l'opportunité de m'entretenir quelques minutes avec elle dans les loges, à l'étage du Casino Théâtre de Genève.

Depuis plusieurs décennies déjà, l'anglais s'impose partout : en affaires, en sciences, en tourisme, en sports, en arts. Au Québec, la question linguistique est un débat sans cesse renouvelé. La province étant encerclée d'anglophones, la conservation de la langue - à laquelle s'associe *de facto* la culture - est de plus en plus difficile, et si chanter en anglais paraît pour certain-e-s artistes comme étant *ze key to success*, Lou-Adriane ne perçoit pas du tout la langue de cet oeil. Geste d'abord naturel puis poli-

tique, elle affirme ne jamais s'être même posé la question: « [Écrire en français,] ça n'a jamais été un enjeu, par rapport au succès ou je sais pas quoi, comme je sais que ça peut l'être pour d'autres artistes. De toute façon, je ne saurais pas comment écrire en anglais. Quand t'écris dans d'autres langues, tu passes à côté de plein de subtilités que tu ne comprends pas toi-même. Écrire une chanson en français c'est déjà assez difficile comme ça ! Le français c'est ma culture, ça fait partie de mon identité, ça me définit », souligne Lou-Adriane.

Mais dans de telles circonstances, est-il possible d'aspirer à une grande carrière musicale ? Pour Lou-Adriane, le milieu québécois peut par moment être limitant. Selon elle, si cette scène grouille d'activité, elle reste cependant trop étroite pour permettre de véritables expérimentations musicales. Et même si c'est malsain de toujours penser au succès quand on écrit, c'est le fun de voir toujours plus de monde aux spectacles, d'être dans une salle un peu plus grande. L'Europe francophone représente ainsi un objectif motivant, bien que difficile à véritablement conquérir, puisque l'offre est très grande, surtout en France. Dans tous les cas, simplement de fouler une scène européenne est évidemment une source de plaisir pour l'artiste - et sans doute aussi pour les quatre autres musiciens qui l'accompagnaient pour sa tournée européenne (Thierry Larose, Alexandre Martel, Vincent Gagnon et PE Beaudoin). Car Genève n'était que le début, et nous espérons que cette bande de talentueux-ses Québécois-es ont reçu un accueil chaleureux en France !

Vendredi, 24/03/2023

– Nuit Incolore : étoile montante de la scène suisse romande

Nuit Incolore, de son vrai nom Théo Marclay, est un Valaisan qui, bien que *dépassé par le temps*, est parvenu à monter sur de grandes scènes francophones récemment, en passant par Paris. Nous voyons là surgir la grande question de l'étape parisienne pour les artistes francophones. Sur la scène, une chaise de bar, un piano, et un garçon. Seul, du haut de ses 21 ans, Nuit Incolore nous a lancé sa prose à la figure, sur des prods en *backing tracks* ou derrière son piano. Ses mots sont jeunes, frais et piquants. L'envie brûlante de bien faire et la sincérité de l'artiste émergent touchent droit au cœur. Sur les sons électroniques d'une pop alternative, des poèmes mi-chantés mi-rappés sont venus se poser habilement. Tout-e patriote sera d'ailleurs fier-ère d'apprendre que le Valaisan remplira dans quelques semaines son premier Trianon.

Samedi, 25/03/2023

– Woodi : hip-hop, jazz et identité

Margie Clément (voix) et Daniel Hernandez (piano, synthé) sont les deux membres de Woodi, jeune projet romand basé à Fribourg. Entre hip-hop, soul, jazz et pop, on peut dire que c'est l'originalité qui fait loi et qui mènera, sans doute, au succès de ce duo. À moins que ce soit le *flow* maîtrisé de Margie ? Ou la synchronie géniale entre le piano et la voix ? Ou bien la sensibilité pianistique de Daniel ? Ce qui est certain, c'est qu'il s'agit là d'une découverte musicale à ne pas manquer. Pour profiter de cet article à son meilleur, écoutez « Chill de base », premier morceau de leur plus récent EP, *On peut le faire*.

Après leur concert au théâtre Pitoëff et une prestation pour l'émission de radio Option Musique, j'ai pu m'entretenir avec ces deux musicien-ne-s, exténué-e-s mais fier-ère-s, notamment, encore une fois, sur leur rapport au français, à leur identité et à leur communauté linguistique.

Consciente que son choix d'écrire en français peut circonscrire son public aux locuteurs francophones, Margie a longtemps hésité avant d'écrire en français. Ses premiers morceaux étaient d'ailleurs composés en anglais. « Ce qui m'a réellement amenée à chanter en français, c'est le rap. J'avais atterri à Lausanne dans un local, la Nébuleuse. C'était un collectif de hip-hop. Bref j'étais atterri dans ce local avec douze types qui rapaient *free-style*. Quand c'était mon tour, je faisais mon yaourt en anglais, mais d'avoir entendu tous ces gars chanter en français, avec tellement de subtilités... je me suis dit alors que ça pouvait sonner, le français, et qu'on peut être crédibles dans cette langue. Pour moi, elle était associée à la chanson classique. » Margie a dès lors réalisé que l'anglais lui permettait moins de profondeur, la limitait à une légèreté dans les paroles et dans le rythme, étant donné qu'il ne s'agit pas de sa langue maternelle. Elle cherche désormais l'équilibre entre ces deux pôles – de profondeur et de légèreté – dans ses textes. Pour Daniel, le français fait « partie de son ADN », même s'il ne s'agit pas de sa langue maternelle ; c'est plutôt l'espagnol. Mais le français reste sa langue « originelle », dans laquelle il se retrouve, et il considère comme une fierté le fait de s'inscrire dans un projet francophone. Cette fierté ne s'inscrit pas pourtant dans une démarche d'engagement politique. Plutôt, c'est qu'il y a « *de la place à prendre* dans ce créneau », une importance à valoriser cette langue très belle que tout francophone maîtrise, de toute façon, mieux que l'anglais. « J'aime pas trop penser, ajoute Daniel, que ce qu'on fait c'est quelque chose sur quoi on met un drapeau et qu'on dise "voilà, notre musique est Suisse." Pour moi, il y a une culture francophone très unie, et pour moi c'est ça, le bloc qu'on défend. J'ai pas l'impression qu'un Parisien aurait quelque chose contre moi en termes de mentalités ; pour moi toi et moi on se comprend, et c'est ce qui est important, c'est ce qui crée mon sentiment d'appartenance à une communauté, c'est ça l'identité, l'essence derrière ce qu'on fait. »

« Traverser le nuage, on peut le faire », entendons-nous dans l'un des morceaux de Woodi. Avec plusieurs concerts en vue au printemps et en plein processus d'écriture de nouvelles pièces, à ma question : « Presque un an depuis la sortie de votre EP *On peut le faire*. Considérez-vous que "vous l'avez fait" ? », Margie et Daniel m'ont répondu, presque d'une même voix : « On l'a fait, et on fera encore plus. »

Complément hors festival : Vachement Voyou – minuscule interview téléphonique

Quelques semaines avant le festival Voix de fête, *BoulevArt* avait fait quelques demandes d'interview. Par manque de temps de l'équipe du festival (et on les comprend!), nous n'avons pu être mises en contact avec tous les artistes qu'on voulait. Après le concert de Voyou, cependant, on s'est vraiment dit qu'il fallait absolument lui parler... On a donc contacté l'équipe de ce jeune musicien français et on a pu l'avoir par téléphone quelques jours après le festival.

Alors Voyou, chaud pour le concert de ce soir ?

V : Ouais carrément, à fond, on est à Nancy, on joue avec des copains en plus donc ça va être une belle soirée. Je te réponds depuis les *backstage*, on vient de finir les *balances*.

On a eu le plaisir d'assister à ton concert au festival Voix de Fête à Genève le 25 mars dernier, et

nombreux sont ceux et celles qui y ont passé un très bon moment, donc déjà bravo ! Comment ça s'est passé pour ton band et toi, sachant que c'était seulement la deuxième date de ta nouvelle tournée ?

V : Ouais ça a été. C'est toujours particulier parce qu'y'a beaucoup d'informations à digérer en simultanément : on vient juste de monter ce show, donc y'a forcément des petits détails à améliorer, dont on se rend compte sur les premières dates, mais c'était super, le public était chaud et c'était vachement agréable. En fait je pense qu'on prend vachement de plaisir à le faire, ce concert, et avec un peu de chance, on donne le même plaisir aux gens en face.

Cette tournée suit donc la sortie de ton nouvel album Royaume Minuscules, 11 chansons/petits mondes dans lesquels tu as fait un travail d'arrangement très personnel, entre le Brésil et la France. Tu joues toi-même de beaucoup d'instruments, dont nous avons pu voir un échantillon sur scène, mais au vu de la multitude d'élé-

ments qui apparaissent sur les tracks, certain·e·s se demandent sans doute comment tu as transformé ces versions studios en un set live. Est-ce que tu voudrais nous parler un peu de ce travail de construction, des choix faits pour aboutir à un son aussi propre et coloré que celui qu'on a dans nos écouteurs ?

V : Le but était déjà d'avoir un maximum de personnes sur scène, pour pouvoir préserver un maximum d'instruments joués, afin de jouer un maximum de choses avec ces derniers. Ça nous a permis de rester proches de l'album tout en nous laissant la liberté de nous amuser, de rallonger et réarranger les morceaux du nouvel album et de l'ancien. On a eu la chance d'avoir Adrien Soleiman en direction musicale, qui nous a vachement aidés.

La notion d'enfance ne ressort pas directement de ton projet, que tu qualifies de « naïf mais pas que », pourtant il y a dans ta prose, les images que tu suggères, ta scénographie et tes visuels tout un univers coloré, avec des dessins

maladroits et des insectes en animation 3D. Est-ce que tu proposes juste une manière optimiste et émerveillée de voir le monde, qui n'aurait pas d'âge, ou est-ce que tu invites à s'inspirer des enfants et de leurs yeux pour appréhender le monde, même quand on atteint l'âge de porter un costard XXL ? [Voyou arbore en effet un complet bien large pour lui en guise de tenue de scène].

V : (Petit rire) Je pense qu'il me reste forcément vachement de l'enfance, même quand j'écris. C'est un point de vue assez déconnecté de notre réalité adulte, que je trouve intéressant pour traiter des sujets graves ou importants. La naïveté permet de poser un regard un peu décalé.

Pour mes images, forcément, quand il y a des couleurs, on a l'impression que c'est enfantin, alors qu'en fait les couleurs... peut-être que maintenant on a vachement plus de projets avec du monochrome, des choses plus violentes, plus dures ... mais moi j'associe pas forcément la couleur à quelque chose d'enfantin, y'a des tas d'artistes, notamment de peintres,

qui ont utilisé de la couleur, des couleurs très vives même, pour traiter de choses adultes, sans que ça soit forcément lié à l'enfance. Cela dit, je pense qu'il y a toujours de l'enfance dans toute création artistique.

Notre numéro de *BoulevArt* s'intéresse particulièrement à la culture francophone, tout comme le festival Voix de fête d'ailleurs. Est-ce que tu aurais quelques mots à dire sur ton ressenti/positionnement par rapport au fait de chanter en français ? Est-ce que c'est un choix que tu as été amené à faire ou simplement la seule langue que tu parles ?

V : Je parle d'autres langues, mais ça a été un choix naturel, car c'est la seule langue que je maîtrise vraiment et avec laquelle je me sens à l'aise pour raconter des histoires. C'est la langue que je parle, que j'utilise tous les jours, dans laquelle j'ai regardé beaucoup de films et lu beaucoup de livres, donc naturellement c'est avec celle-ci que me viennent des mots, parce que c'est aussi ma culture.

Je trouve que le français a quelque chose d'assez contraignant parfois,

dans ses rythmiques, dans ses rebonds, et que c'est aussi ça qui en fait une langue super à chanter. Faut juste trouver la bonne manière de le faire.

Toujours autour de la musique francophone, aurais-tu quelques pépites du moment à recommander à nos lecteur-ric-e-s ?

V : Dans les pépites du moment que j'aime bien...il y en a tant ! Mais en voici 3 pour vous :

Yoa [Paris, FR - origines suisses], qui demain fera notre première partie à Lille.

Lisa Ducasse [île Maurice, FR], et ses sortes de chansons-poésies.

Zaho de Sagazan [Saint-Nazaire, FR] qui vient de sortir un nouvel album.

Tu es en tournée, ton prochain concert en Suisse sera le 8 décembre 2023 à Lausanne, et *Royaux Minuscules* est une pépite francophone à ne pas manquer... Autre chose à signaler à nos lecteur-ric-e-s pour ton actu ?

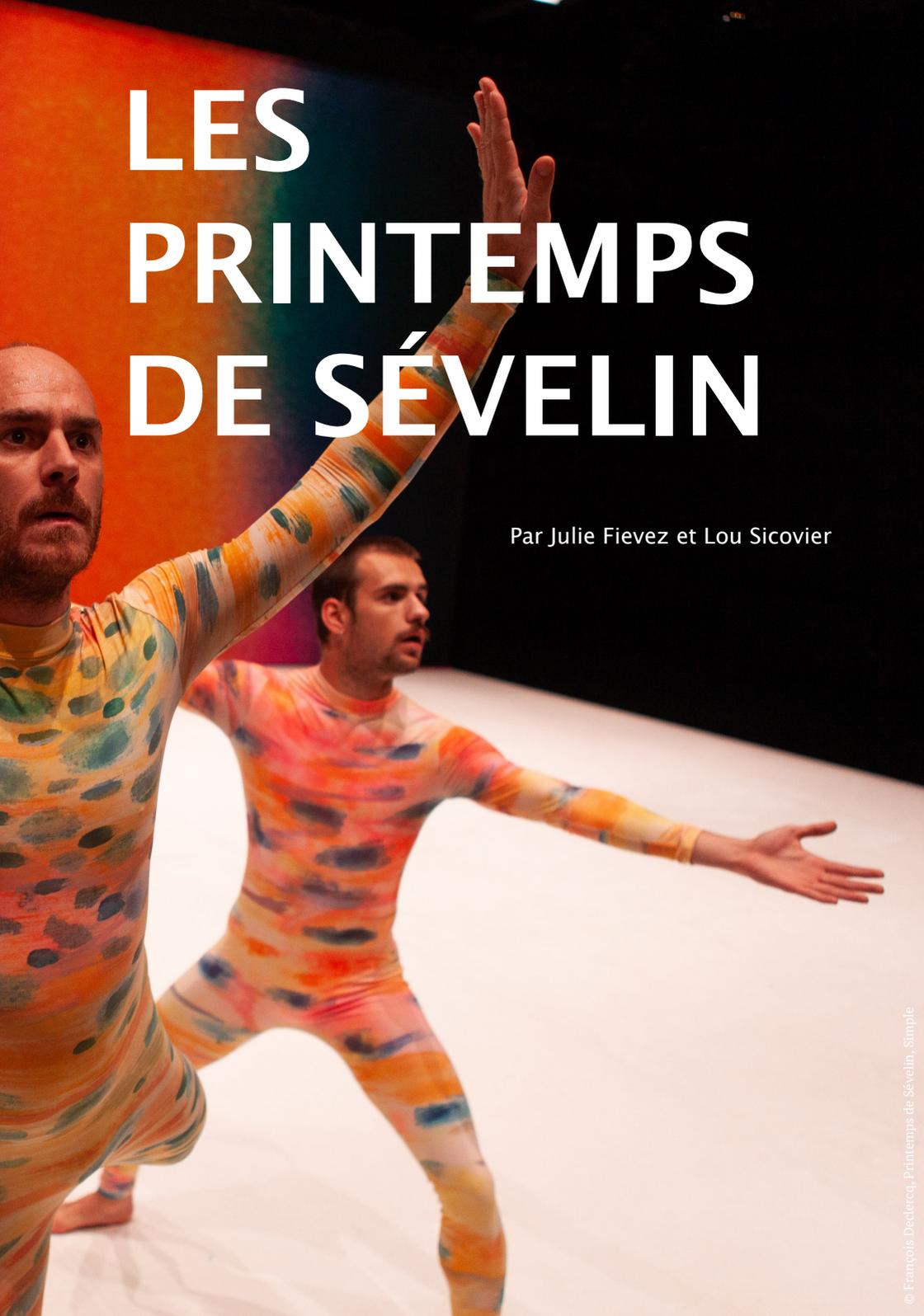
V : Restez connecté-e-s.

Retour sur un festival genevois multiculturel, multisalles, multisons, multitout !

Nous avons pris un plaisir sincère à explorer ce festival, qui remplit chaque année Genève et quelques-unes de ses salles iconiques d'un panel non exhaustif de pépites de la francophonie musicale actuelle, de celles qui émergent à celles qu'on ne présente plus. En s'efforçant de couvrir de nombreux genres musicaux (bien que la pop soit souvent placée sur son piédestal avec les têtes d'affiche du samedi soir), tout en s'engageant à représenter et à faire se rencontrer les différentes régions et cultures de cette langue, le festival parvient à faire tomber certaines hiérarchies, certains drapeaux de l'industrie, au profit de ce qui nous a fait prendre le train une dizaine de fois en sept jours : les mots et le son. La francophonie est sans aucun doute une grande famille colorée, et bien que ses nombreux-ses membres soient parfois séparé-e-s par des centaines de kilomètres, voire des océans entiers, Voix de fête nous a rappelé l'importance de les rassembler de temps en temps – car on s'entend encore mieux qu'on ne pourrait l'imaginer.



LES PRINTEMPS DE SÉVELIN

The image shows two male dancers in a studio or stage setting. They are wearing long-sleeved, form-fitting leotards covered in vibrant, abstract patterns of orange, yellow, green, and blue. The dancer in the foreground is in a dynamic pose, with his right arm raised high and his left arm extended forward. The dancer in the background is also in a similar pose, with his arms extended horizontally. The background is a dark, solid color, possibly black, which makes the bright colors of the dancers stand out. The lighting is focused on the dancers, creating a dramatic effect.

Par Julie Fievez et Lou Sicovier

L'histoire du lieu et du festival des Printemps de Sévelin

En ce mois de mars 2023 s'ouvrent les 25ème Printemps de Sévelin au Théâtre Sévelin 36. Dans ce lieu accueillant, au cœur du quartier du Flon, se déploie ce festival de danse qui s'engage à présenter, durant trois semaines, des spectacles et artistes varié-e-s, aussi bien suisses qu'étrangers. L'occasion, donc, de mettre, le temps de quelques mouvements, la danse au centre de l'activité culturelle lausannoise. Principalement situés au Théâtre Sévelin 36, ces Printemps permettent également de faire découvrir à un public, peut-être peu habitué, le milieu de la danse contemporaine. Pour cela, ce festival propose divers spectacles mais aussi des ateliers, des expositions et des projections. En effet, cette année, plusieurs *à-côtés* sont proposés au public, tentant de créer un contact nouveau et particulier entre les artistes et les spectateur·ice-s.

Ce festival trouve sa source au Théâtre Sévelin 36, un lieu fondé en 1995 par Philippe Saire. Les Printemps de Sévelin en est un des événements phare. Reconnu par l'Office fédéral de la culture, dont il a reçu le « Prix spécial de danse » en 2013, le Théâtre Sévelin 36 a pour vocation de permettre la production de spectacles de danse contemporaine tout au long de l'année. En effet, après avoir fondé sa troupe, Philippe Saire a souhaité créer un lieu spécialement dédié à la danse. Par la suite, le Sévelin a permis de promouvoir non seulement des jeunes danseur·euse-s, mais aussi

des chorégraphes émergent·e-s grâce à sa programmation originale. Dans un discours plein d'émotion lors de l'ouverture de ce 25ème festival, il explique « qu'à la base, il n'y avait presque rien, que tout le monde a mis la main à la pâte pour permettre la construction de ce théâtre ». Pour en savoir plus sur les origines et la création de ce lieu, la RTS propose au sujet de Philippe Saire, une série de cinq épisodes qui retrace sa vie, ses envies de créations, ainsi que la formation du Théâtre Sévelin 36.

Nous vous proposons un retour sur Les Printemps de Sévelin, ses spectacles et ses rencontres.

Un festival à plusieurs facettes

La soirée d'ouverture de la 25ème édition des Printemps de Sévelin donne le ton : nous n'avons pas affaire à un festival de *la* danse contemporaine mais bien à un festival *des* danses contemporaines. En effet, comment restreindre les différentes prestations de la soirée d'ouverture du 8 mars – et des jours qui suivent – sous une même appellation? Le mot étant, par ailleurs, souvent décrié pour son élitisme et son abstraction. Au terme du premier spectacle, plusieurs surprises attendent le public – et même, d'ailleurs, les programmateur·rice-s. En extérieur, certaines de ces performances inattendues s'aventurent même jusqu'au skatepark qui jouxte le Théâtre. En effet, à l'image du quartier du Flon dans lequel il est installé, le festival tente de se réinventer sans cesse en proposant des créations aux thématiques et aux formes multiples.



© Alice Brazziti, Printemps de Sévelin, Entropie



© Julie Folly, Printemps de Sévelin, Lorena Stadelmann

The Very Last Northern White Rhino du chorégraphe hispano-argentin Gaston Core, semble tout à fait convenir à cette ligne de conduite. Si le festival fait la part belle aux ressortissant·e·s suisses, il s'ouvre également aux propositions de la scène européenne. Le spectacle de Gaston Core se base sur l'histoire du journaliste étasunien Sam Anderson qui, à la mort du dernier rhinocéros blanc mâle du Nord, part au Kenya pour découvrir les deux seules survivantes de l'espèce, une maman et son bébé. Le message écologiste est clair : c'est le rhinocéros qui est mis à l'honneur dans cette danse, ses mouvements, son environnement, son histoire. Le spectacle est une belle ouverture au reste du festival, puisqu'il représente une danse à première vue simple : un homme seul, sur une scène, habillé en noir, illuminé d'éclairages blancs. Le danseur Oulouy, figure barcelonaise incontournable de la scène urbaine, est d'ailleurs à saluer pour sa prestation d'ouverture, fraîche et touchante. La complexité des musiques ainsi que le mélange d'influences et de mouvements donnent une création complètement originale. Aussi, sur un fond de musiques contemporaines, classiques et jazzy, mains, pirouettes et ombres s'unissent pour proposer le résultat d'une recherche formelle articulant danse urbaine et influences africaines fortes.

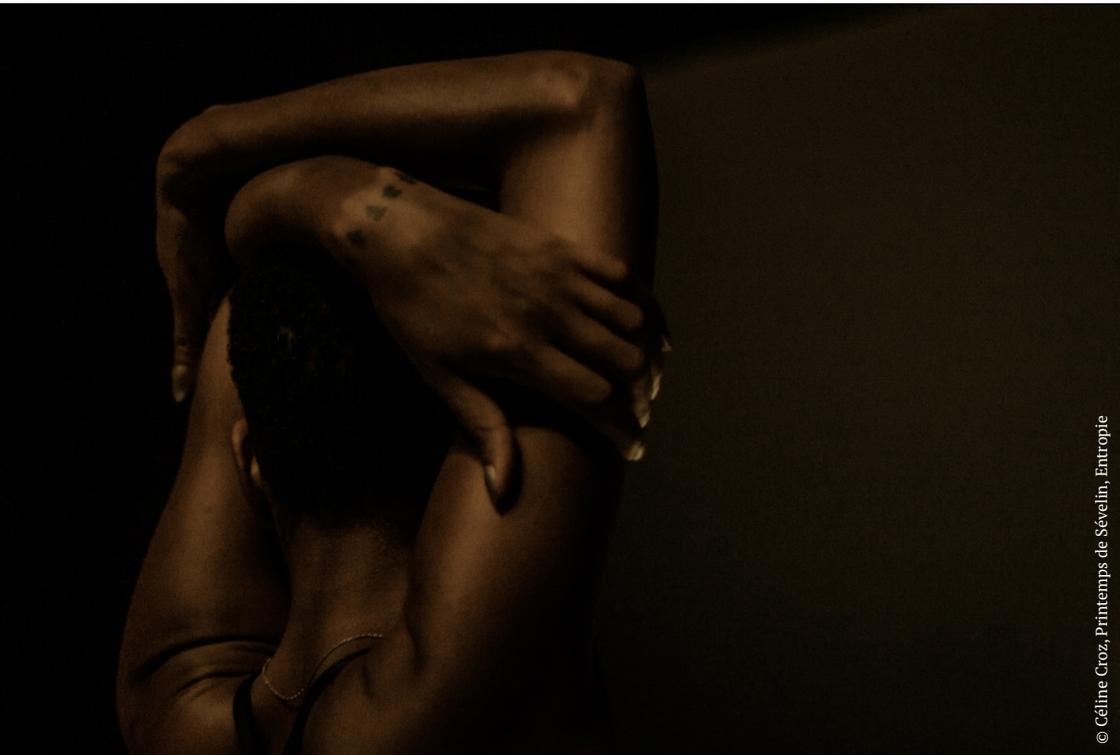
Des impulsions presque similaires se démarquent dans les démarches de Léo Lérus, originaire de Guadeloupe, et de Lorena Stadelmann, artiste suisse guatémaltèque. En effet, les deux propositions s'accompagnent de rythmes organiques. Dans la proposition de Lérus, *Entropie*, en collaboration avec le compositeur

Gilbert Nouno, le GwoKa, musique caribéenne qui se base essentiellement sur les bruits des tambours, résonne sur scène. La proposition est audacieuse en ce qu'elle reprend des éléments de la culture traditionnelle guadeloupéenne, tels que le Léwoz', tout en les adaptant à une recherche originale. En effet, le spectacle travaille le concept d'entropie, qui caractérise l'état de désordre d'un système. À travers des figures collectives qui se font et se défont inlassablement pour laisser place à des solos incarnés, la création permet de voir le nécessaire potentiel de renouvellement des formes conventionnelles. Aucun système ne semble pouvoir se maintenir dans un état d'équilibre sans donner lieu à des moments de troubles et de renaissances. Aussi, si la dimension politique de ce concept de physique est évidente, il semble aussi s'appliquer parfaitement à la danse contemporaine et sa continue recherche d'originalité.

Lorena Stadelmann, aka Baby Volcano, travaille aussi ce lien entre musique et danse dans *Bolero de Bienvenida II*. Dans une première partie, la chorégraphe met en évidence son autre talent, le chant. Elle démontre ainsi les potentialités de sa voix à partir de différentes modulations d'une même séquence. Les mots semblent sortir de sa bouche comme par inadvertance : telles des incantations magiques, ils prennent possession d'elle et de son corps. La seconde partie donne plus d'espace au déploiement d'une sorte de rituel. Les vêtements qui étaient jusque-là pendus à une tringle prennent une dimension fantomatique alors que la lumière s'assombrit et se teinte de rouge. Dans la pénombre de la salle,



© Julie Folly, Printemps de Sévelin, évo mine l'ambillon



© Céline Croz, Printemps de Sévelin, Entropie

les spectateur-riche-s sont emporté-e-s dans un univers onirique – qui n’est pas sans rappeler celui précolombien, typique de l’Amérique centrale – dans lequel morts et vivants semblent cohabiter.

Un festival engagé

Le Théâtre Sévelin 36 donne aussi une place importante aux différentes luttes, que ce soit dans l’organisation même du théâtre ou dans sa programmation. Différentes propositions voulaient donc questionner les limites de notre société tout en apportant également un éclairage propre sur les grands débats contemporains, tels que l’écologie ou les identités. Grâce à un corps en mouvement, il s’agit de se libérer des chaînes de la société, mais aussi des siennes.

Ainsi, dans une performance assez courte, *On Confinction*, évo mine lambillon tente de se glisser dans les interstices, les failles d’un système représenté par un carré de 1,5 m², tracé sur la scène. Le public qui l’entoure directement peut lui aussi tenter de s’extraire de sa position puisqu’il lui est demandé de changer de place au moins deux fois durant la représentation. Sortir du cadre, donc, adopter un autre point de vue. Il s’agit aussi pour l’interprète de revendiquer un corps sans genre: les vêtements amples, une fausse poitrine accrochée au dos ainsi que des mouvements dissociés favorisent l’impression de flou autour de l’identité. La fin est libératrice puisqu’évo mine lambillon s’échappe en courant, par la porte de secours donnant sur la rue. Quasiment nux, iel brise à la fois les limites de son carré

et celles de la société.

Cette volonté d’interroger un carcan social est aussi l’objectif de la prestation de Claire Dessimoz dans *Grand Miroir*. Celle-ci se construit dans le prolongement du spectacle *current-currents* créé en 2021 en collaboration avec Éléonore Heinger, Valentine Paley, Klaire-Alice, Yuta Ishikawa et Jenny Lacher. Présentée à l’Arsenic, cette création visait à interroger une forme collective dans laquelle prévaudraient les différentes individualités. Aussi, dans cette optique, la proposition de la chorégraphe suisse met en évidence nos fragilités et nos désirs de se fondre dans le moule. Avant que les lumières ne s’éteignent, elle se présente comme quelqu’un de timide, expliquant qu’on lui a déjà reproché son manque de générosité : parce qu’elle ne partageait pas ce qui se passait dans sa tête. Or, sa prestation est plus que généreuse. Elle démontre une riche palette de mouvements et d’influences : on retrouve une alternance de parenthèses dansées et parlées. D’ailleurs, lorsqu’elle propose au public de refaire un moment du spectacle, celui-ci n’hésite pas à lui demander de recommencer un passage de sa performance, sur une musique de hip-hop. Sublimé par la scénographie et le jeu de lumière de Florian Leduc, son corps se détache de la scène : dépassant l’injonction « Sexy / pas sexy » qui rythmait jusqu’alors le spectacle, il semble, enfin, exister pour lui-même.

Enfin, par son projet *PLI*, Viktor Černický démontre que c’est dans la patience et l’effort de la quête que réside souvent le plus important. Composant avec 22 chaises de con-

férences qu'il empile et accompagné du seul bruit de ses chaussures tapant et frottant le sol, il faut sans doute – pour paraphraser Camus – l'imaginer heureux. En effet, se situant à la croisée de la danse, du cirque et de l'acrobatie, son spectacle est empli de malice et d'humour absurde. Les rires qui éclatent dans la salle en témoignent. Il vient, par là même, rappeler que la danse contemporaine ne doit pas nécessairement être compliquée et grinçante mais que c'est probablement dans l'exposition de sa dimension autoréflexive que se situe l'essentiel de son propos.



Samedi 18 mars, Battle all Style

Cette année, une des particularités des Printemps de Sévelin était de proposer une *battle* de danse organisée par Jenny Lacher. L'ingéniosité dont les danseur-euse-s ont fait preuve durant cette battle, ainsi que l'engagement qui résultait de sa programmation, méritaient d'être particulièrement mis en avant.

En effet, bien que de nombreux-ses chorégraphes contemporain-e-s se disent influencé-e-s par le hip-hop, force est de constater que celui-ci reste généralement hors des théâtres. Ces derniers sont pourtant reconnus, depuis Bourdieu, comme des lieux de pouvoir symbolique. Ce sont dans les gradins des théâtres que se dressent généralement les programmateur-ric-e-s et potentiels mécènes. Aussi, la question se pose donc de la nécessité pour la danse *institutionnalisée* de se renouveler en puisant dans des formes non-conventionnelles, sans pour autant leur permettre d'accéder à un capital symbolique significatif. Dans un même temps, il s'agit de questionner l'indépendance véritable des arts dits « de rue ». Au vu de ces paradoxes, le choix du Théâtre de Sévelin de répondre aux besoins et demandes de ce milieu semble tout à fait nécessaire.

Mais qu'est-ce qu'une *battle* de danse? À la base, c'est un concept qui se développe dans le Bronx à New York, dans les années 1970. Il permet à deux adversaires de s'affronter au milieu d'une prestation artistique, qu'il s'agisse de musique ou de danse. Au début des années 80, l'émission radio H.I.P H.O.P, en France, qui donne à voir les nouvelles tendances américaines, permet au vieux continent de découvrir le hip-hop. L'émission connaît un franc succès notamment auprès des quartiers les plus populaires. Aujourd'hui, le terme d'un *battle* s'est fait francisé par les médias pour devenir une *battle* (littéralement une « bataille »), il se retrouve dans de nombreuses compétitions. Par exemple, dans l'émission de musique The Voice, deux chanteur-euse-s doivent s'affronter sur une même musique pour rester dans l'aventure. La légitimité nouvellement acquise de pratiques jusqu'alors marginalisées peut évidemment poser question. Il semble, en effet, en résulter un écart encore plus profond entre un hip-hop légitimé par le travail institutionnel et un hip-hop dit « populaire ».

Par rapport à ces questionnements, le Théâtre Sévelin 36 a d'abord fait le choix de répondre à une demande. La prillérane Jenny Lacher est une habituée dans l'organisation de battle. Celle du 18 mars à Sévelin, est évaluée par trois juges, eux-mêmes danseur-euse-s : Sweet, Nalita et Pakissi. Avant le début de la battle à proprement parler, le jury effectue une première sélection, pour savoir qui participera à l'étape suivante. Chacun-e a le droit à 45 secondes pour se démarquer. Il y a des participant-e-s de tous genres et de tous âges – allant même jusqu'à de jeunes enfants. Pendant que l'un-e passe, d'autres s'imprègnent déjà de la musique en interprétant quelques mouvements.

Pour la battle CréArt, titre donné à la forme proposée de l'événement, seize participant-e-s ont été retenus et regroupé-e-s en paires : il s'agit d'une forme assez inhabituelle qui oblige les danseur-euse-s à s'adapter à leur coéquipier-ère. DJ Neslang propose pour chaque nouvelle performance une musique différente, ce qui force les danseur-euse-s à improviser. Avant la grande finale, le jury propose lui aussi une démonstration de son talent. C'est finalement un binôme féminin (@ilariacti & @diana.mlke sur Instagram) qui remporte cette battle, après plus de trois heures d'affrontements !

Mais c'est notamment grâce à l'excellente modération du MC, Biig Silva, que le moment est si prenant et l'ambiance chaleureuse. Le public est encouragé à crier, applaudir et s'investir complètement. La battle à proprement parler n'intervient que dans les moments de danse. Sinon, les participant-e-s font preuve de beaucoup de bienveillance : aucune forme de rancœur n'est à déplorer lorsqu'une autre équipe est choisie.

Au moment de la finale, le public de curieux-ses qui était resté-e-s dans les gradins finit par descendre sur scène, rejoindre celui des habitué-e-s. Il peut alors voir au plus près la précision et l'ingéniosité des mouvements proposés. Surtout, il peut admirer une danse qui se compose au fur et à mesure des interactions entre les participant-e-s. Il est malheureusement rare de voir ce genre d'événements programmés à Lausanne : toutefois, si l'occasion d'assister à une battle de danse se présente, c'est une expérience qui vaut le détour.

Conclusion

La rumeur s'est vite répandue, dans Lausanne, alors que se clôturait déjà la 25ème édition des Printemps de Sévelin. Un karaoké auto-tuné particulièrement réussi aurait été organisé pour finir en beauté le festival. À l'image de son équipe, des artistes présenté-e-s et du public présent, cette soirée a été ponctuée de moments de rires, de bienveillance, d'écoute, d'originalité – et de délicieux gâteaux faits maison.

Les Printemps de Sévelin s'avèrent, en effet, une occasion de sortir des sentiers battus et de découvrir la scène de la danse contemporaine actuelle grâce à une programmation très variée. En permettant à des artistes émergent-e-s de « s'essayer » sur la scène du Théâtre Sévelin 36, il donne aussi l'occasion à un public moins initié de découvrir ce que peut produire en lui un spectacle de danse.

Dans l'attente du retour du printemps, en mars 2024, le Théâtre Sévelin 36 propose régulièrement des événements tels que les Quarts d'Heure dont l'objectif est d'accompagner de jeunes chorégraphes dans l'entièreté de leur processus créatif. De quoi patienter d'un festival à un autre!









INTERVIEW

VALÉRIE NIEDEROEST

Valérie Niederoest est co-directrice du Théâtre Sévelin 36. Ses objectifs comme ses centres d'intérêts sont multiples. En effet, au départ musicienne (guitariste et chanteuse dans le groupe Meril Weblin) elle fonde en 2008 Le Romandie Rock Club. En 2012, elle rejoint l'équipe du chorégraphe Philippe Saire sans pour autant abandonner la musique puisqu'elle accompagne l'association Echappées – dont l'objectif est de faire rimer randonnée et sororité – dans des escapades montagnardes afin de sensibiliser à l'écoute et au respect des paysages sonores et des écosystèmes montagneux. Se disant elle-même au service des arts musicaux et chorégraphiques depuis plus de 15 ans, elle porte une importance considérable à la création d'un environnement de travail sain, basé sur l'écoute et la collaboration.

Les Printemps de Sévelin fêtent leur 50 ans cette année. Quel était l'objectif premier de la création du festival ?

V : C'est mon ancien patron et co-directeur, Philippe Saire, qui a créé les Printemps de Sévelin. Il y a 25 ans, il y avait très peu de danse sur les scènes lausannoises, vaudoises et même suisses. Tous les théâtres faisaient du théâtre « de texte ». Philippe a été l'un des premiers défenseurs de la danse contemporaine en Suisse romande. Il a mis beaucoup d'énergie pour qu'on reconnaisse ce type d'art. Le festival est donc né d'une volonté de montrer la danse. Il s'agissait de créer un lieu où il y aurait uniquement de la danse contemporaine, avec ses codes et son côté très actuel aussi. Elle peut effectivement toujours se renouveler puisqu'il n'y a pas de pas très « finis » : c'est une danse qui se réinvente perpétuellement. L'idée était donc de donner *cette* forme de visibilité à *cet* art-là et à *cette* façon de pratiquer les arts de la scène.

Est-ce que vous représentez particulièrement des artistes suisses ou suisses romands et est-ce que c'est une volonté affirmée de favoriser la scène locale et régionale ?

V : On représente vraiment les deux. Il y a une volonté de montrer des choses qui viennent d'ailleurs pour soutenir d'une part, et pour inspirer les gens d'ici, d'autre part. Je pense aussi qu'il y a quelque chose qui doit circuler en Europe grâce à la danse. En effet, la scène de la danse européenne est un petit milieu et donc c'est intéressant de montrer ce qui

s'y passe. Mais il y a aussi une volonté, évidemment, de soutenir les artistes d'ici, en tout cas de travailler avec eux. On propose des espaces de travail toute l'année et ensuite la possibilité d'en présenter les fruits durant le festival. Bref, il y a effectivement du local, du régional, du suisse et de l'international. C'est plutôt local dans la mission, mais en pratique, au final, c'est vraiment moitié-moitié.

Est-ce que vous voulez aussi favoriser des chorégraphes émergent-e-s ?

V : Pour nous, c'est assez logique de le faire parce qu'on est un petit lieu, on a 140 places. On est aussi un lieu qui est comme il est – ancien, dans son jus et dans lequel il y a peu de moyens. Par exemple, nous n'avons pas la possibilité de faire des coproductions, c'est-à-dire, donner de l'argent pour des créations, hors des périodes de représentation. De manière assez terre-à-terre, c'est une des raisons pour lesquelles on favorise des chorégraphes émergent-e-s. Mais c'est également une volonté d'être un premier pas après les écoles de danse. Toutefois, cette place donnée à la scène émergente dans la région est parfois un peu critiquée. En effet, quelle place est laissée aux artistes qui ne sont ni tout à fait nouvelle.e.aux ni tout à fait établis ? C'est souvent la période entre les deux qui est difficile.

Vous avez dit chercher à montrer que la danse contemporaine est toujours en évolution. Cependant, dans la programmation du festival, il y avait aussi de la danse urbaine, un bal littéraire et des

pièces plus engagées. C'est aussi une volonté de se diversifier ?

V : Tout à fait. L'idée est qu'il n'y a pas, pour ce festival, une esthétique aussi précise que dans un lieu comme l'Arsenic, par exemple. On essaie de le garder assez ouvert. On apprécie cette possibilité d'avoir un public de tout âges, qui vient assister aux mêmes soirées. On aime aussi l'idée que la danse soit montrée sous plein de facettes pour toucher un maximum de gens, pas toujours les mêmes. En mélangeant un peu les esthétiques, les luttes, les façons de travailler, on espère pouvoir atteindre un public plus large, sortir de cet « entre soi » qu'il y a un peu dans le monde culturel. La *battle* de hip-hop, par exemple, c'est une idée de Florence Proton, qui est responsable de la médiation culturelle. Pour moi, il s'agit d'un acte de programmation. Ça démontre qu'il s'agit d'un vrai spectacle, avec des gens qui sont hyper professionnels, dans un style qui évolue beaucoup. Les théâtres sont également des lieux dans lesquels beaucoup de liens se font, notamment avec les subventionneur-euse-s. Organiser cette *battle* est apprécié et résulte d'une demande, notamment parce que les théâtres restent des lieux de pouvoir (ndlr. Bourdieu parle du pouvoir symbolique des lieux culturels institutionnalisés).

Par rapport au nom « Théâtre Sévelin 36 », pourquoi avoir gardé le terme « Théâtre » qui ramène à ce côté texte dont la danse prend le contrepoint ?

V : C'est une très bonne question. C'est très dur de s'en défaire. Peut-être parce que c'est une « marque »

qui existe maintenant dans le milieu de la danse. Pour moi, ça devrait plutôt être une maison de la danse. Par exemple à Zurich, il y a la Tanzhaus qui est super. Mais pour pouvoir être une véritable maison de la danse, il faut avoir plusieurs studios, des cours réguliers. Il s'agit de proposer toute une offre pour les professionnel-le-s. Peut-être que si un jour ce lieu a plus de moyens, il pourrait devenir une maison de la danse.

Vous disiez que vous ne faisiez pas de cours mais j'ai l'impression qu'il y a beaucoup de projets de médiation qui vont dans ce sens, c'est-à-dire d'ouvrir la danse à différents public, moins initiés.

V : On propose des cours, des ateliers autour des spectacles pour les enfants. Pendant Les Printemps de Sévelin, il y a eu un atelier pour enfants autour de la pièce « Grimace » et également un atelier pour familles autour de la pièce « Pli ». Pour le tout-public, il y a eu des échauffements : une danseuse a choisi des mouvements qui lui semblaient intéressants. Avant le spectacle, elle a proposé au public de les réaliser. De cette manière, il peut les incorporer, les prendre avec lui pour ensuite les voir sur scène.

Vos spectacles sont à prix libres, comment cette démarche s'inscrit-elle dans la politique du Théâtre ?

V : Comme dans d'autres lieux, l'idée est arrivée avec le COVID. Au début, c'était surtout un moyen pour faire revenir les gens. Évidemment, il y a aussi toute une culture sous-jacente. Il s'agissait d'une part de renforcer

un esprit de convivialité. Et d'autre part, de rendre la culture plus accessible. Au lieu d'utiliser une échelle de prix compliquée, on s'est dit que les gens pouvaient mettre ce qu'ils pouvaient. Pour l'instant, il y a encore l'étape de la billetterie. Personnellement, je trouve important qu'il y ait

un accueil. Il y a un côté de moi qui aime bien quand même l'idée qu'on donne quelque chose pour la danse, que c'est une valeur. Mais c'est une question qu'on doit débattre, se renseigner sur ses enjeux. Il faut comprendre ce que ça signifie « donner une valeur à un spectacle ».



© Clara Jeantegaud, Boulev'Art, Printemps de Sevelin, Valérie Niretgerest



©Printemps de Sévelin, Pli, Vojtech Brtnický



©Printemps de Sévelin, Pli, Vojtech Brtnický



DES MOTS QUI VIENNENT DU CORPS

Rencontre théorie & pratique II – Nikolett Kuffa et Isabelle Matter

par Victor Portillo

Pour peu que l'on soit sensible à la passion que l'on essaie de nous communiquer, on écoute l'échange entre Nikolett et Isabelle avec la plus grande attention et l'intérêt le plus certain. Pourtant, la tâche n'était pas aisée. Il faut bien avouer qu'en se rendant à cette table ronde intitulée « Du théâtre à la pratique marionnettique », on ne peut que se dire que l'on a tout à y apprendre. Ce qu'ont donc réussi les deux intervenantes, ce n'est rien de moins que de nous faire découvrir un nouvel univers, nous transmettre leur intérêt pour lui et nous emporter avec elles dans leurs questionnements à son propos. Tout cela en une petite heure. Cette prouesse a certainement été rendue possible par cet entrelacement de leur vie, leur travail et leur passion, merveilleux mélange qui garantit d'avoir un monde à prodiguer. À mon tour, je vais essayer de transmettre un peu plus loin ce monde.

Nikolett Kuffa vient d'un village de Hongrie, Bocskai kert. De son passage à Paris, elle tire la conviction que le théâtre n'est pas qu'une his-

toire de texte. Là-bas, elle assiste à bon nombre de spectacles, et bientôt elle remarque ceci : la barrière de la langue l'oblige à se rattacher à autre chose qu'aux mots. Restent alors les corps. Seulement, dans une tradition théâtrale à tendance textocentrique, le corps est relégué, sinon au second plan, du moins au service du discours. Naît alors en elle l'envie de recentrer l'attention sur la matière, les gestes, les corps. C'est à la Manufacture, la haute école des arts de la scène, qu'elle entreprend un mémoire de recherche sur le corps marionnettique. Le théâtre de marionnettes bouleverse les valeurs et les conventions : c'est le discours qui sert la vie de la matière. Mais elle fait un pas de plus. Son ambition, elle la formule ainsi dans son mémoire : « fusionner le jeu et les corps des comédiennes et le jeu et les corps des marionnettes ». C'est ce qu'elle explore notamment dans son spectacle de sortie intitulé « Terre Heureuse », une pièce à forte connotation politique mais dont le message passe autant par le texte que par les corps.

Face à Nikolett, Isabelle Matter, forte de son expérience et sa connaissance du théâtre de marionnettes, l'interroge, la pousse au cœur de ses réflexions, et, à l'occasion, par souci de l'auditoire, insère des petites



notes explicatives qui nous permettent de suivre une discussion parfois ésotérique. Isabelle est directrice du TMG, le Théâtre de Marionnettes de Genève. Elle scrute sans relâche l'actualité internationale du théâtre de marionnettes. Elle nous retrace aisément le parcours des grands noms de cet art, leurs derniers spectacles, leur chef-d'œuvre. Cela doit être une aubaine pour une jeune artiste comme Nikolett de compter dans son entourage quelqu'un comme Isabelle, qui, par sa position et son investissement, a acquis une vue panoramique de ce qui s'est fait et ce qui va se faire, mais aussi, ce qui reste à être fait. C'est là le cœur de cet échange entre Isabelle et Nikolett : l'avenir. Car ce qui intéresse cette dernière, ce n'est pas uniquement la mise en scène de pièces classiques ou contemporaines, mais aussi et surtout d'investir le théâtre en tant qu'il peut être un espace d'expérimentation sur et avec les corps.

En effet, le mémoire de Nikolett, qui sert de fil rouge à cette rencontre, relate des ateliers menés par elle, dont l'objectif était d'observer et d'appréhender les corps de ses comédiennes, de voir comment ça marche, au sens propre comme au figuré. Elle explique ceci : lorsque l'on assigne un rôle à un-e comédien-ne, immédiatement, lui vient un corpus de gestes pour interpréter celui-ci. Les corps d'un vieillard, d'une aristocrate ou d'un dictateur ne se meuvent pas de la même manière dans le monde. Le théâtre texto-centré et le théâtre de marionnettes puisent là-dedans pour construire leurs personnages. Dans le premier, le corps vient seconder un discours, tandis que dans le second, tout l'enjeu est

de donner une personnalité à un objet inanimé en le faisant *bouger comme*. Le théâtre qu'essaie de proposer Nikolett, autour de la notion de corps marionnettique, ouvre une troisième voie dans cette alternative. Elle cherche à tordre la relation entre geste et signification. Elle nous explique que, si dans la vie on attribue une fonction de salutation à un geste de la main, son théâtre pourrait très bien attribuer cette fonction à un tout autre geste, s'asseoir trois fois de suite sur une chaise par exemple. On notera à ce titre l'exigence qu'elle peut avoir avec son public. C'est à lui de faire l'effort d'intégrer cette nouvelle sémantique en cours de route. Appliquer les méthodes du jeu avec les marionnettes au jeu avec des corps en chair et en os, c'est dissocier corps et culture, c'est jouer avec les frontières entre animé et inanimé, et cela ne va pas sans une perte de repères.

Si quelques subtilités de la réflexion de Nikolett et des questions d'Isabelle ont bien dû nous échapper, il est certain que la pédagogie et l'envie de partage commune aux deux intervenantes a su capter notre intérêt pendant cet échange. Avant de terminer, Isabelle nous donne un conseil afin de poursuivre notre rencontre avec le théâtre de marionnettes : venir voir Neville Tranter, un tout grand nom du théâtre de marionnettes, de passage au TMG en fin d'année avec ce qui semble s'annoncer comme son dernier spectacle. On ne le manquera donc pas !

Encore un grand merci à Nikolett Kuffa et Isabelle Matter pour leur présence et leur investissement !



CHEMOKINE, ENTENDU AU POINTU

Par Fanny Cheseaux

Chemokine, Adrien de son vrai nom, est immunologiste. Lorsqu'il n'étudie pas les chemokines, une famille de protéines connue pour attirer les cellules immunitaires, il aime faire des illustrations satiriques sur les us et coutumes des Suisses romand-es. Il publie des portraits de passant-es, accompagné de bribes de conversations sur son compte Instagram. Les images sont accompagnées d'une légende : « Entendu à la Riponne, à Vevey, à Georgette » ... Personne ne sera épargné !

Pour cette septième édition de *BoulevArt*, nous avons demandé à Chemokine de nous concocter six illustrations avec une petite contrainte : quid du « Entendu à l'UNIL » ? Attention, personne n'en ressortira indemne !



QUAND JE SERAI
PROFESSEUR ORDINAIRE
JE SERAI ENFIN
HEUREUX.

HEMOKINE

Le ton des illustrations de Chemokine est ironique, parfois sardonique. On rigole beaucoup en faisant défiler ses dessins, avec le plaisir de voir s'étaler sous nos yeux ce que les habitant-e-s de la région disent quand iels pensent que personne ne les entend. Pour donner un exemple, on peut citer l'illustration d'une jeune femme au manteau orange qui dit : « Ouchy, c'est moche, démodé et plein de vieux ! », ou encore de cette personne portant une marinière qui s'exclame : « Il devrait aller chez le psy, plutôt que de se tatouer ses névroses sur son corps », entendue à Tibits.

QUAND J'AI VU QU'UN
PROF ÉTAIT ACCUSÉ DE
HARCELÈMENT À L'UNIL
JE ME SUIS DIT:
"LEQUEL S'EST FAIT
GAULER?"



HEMOKINE

Pour Adrien, l'inspiration est à tous les coins de rue: il garde l'œil et les oreilles ouvertes pour glaner ces phrases qui l'interpellent dans les conversations. Nous nous rencontrons autour d'un café au Pointu, où il a déjà eu l'occasion d'exposer ses dessins. Je lui demande comment il procède pour relever les phrases et visages qu'il représente: « Je les entends dans la rue. Parfois, elles passent inaperçues dans le discours mais quand tu les isolés, elles font tout un effet ! »

SI L'UNIL ETAIT
UNE SÉRIE TÉLÉ
JE SERAI UN
PERSONNAGE
INSIGNIFIANT



Adrien, qui vient de Paris, a commencé en faisant des petites illustrations de choses qu'il trouvait interpellantes et drôles en Suisse, comme lorsqu'il a swipé sur le Tinder suisse et qu'il y a remarqué que tout le monde a une photo de randonnée sur son profil... Il aime noter les différences entre la Suisse et sa ville d'origine. Par exemple, il me raconte : « J'ai été très étonné par le jour de lessive! À Paris, personne n'annulerait jamais sa soirée pour son jour de lessive. » Ayant habité à Bâle, il a aussi remarqué que l'humour suisse allemand était extrêmement sardonique. Il relève : « Les Suisse-esses vannent beaucoup entre les cantons et que ça reste assez méchant, mais bien accepté dans le pays. » Peut-être que c'est cette prise de distance comparative qui lui permet de représenter si justement, avec son ton ironique, le microcosme suisse romand et ses particularités ?

IL EST GRAVE DE DROITE!
IL M'A DIT: "PLUTÔT QUE"
RIEN FOUTRE À ZELIG
PENDANT 3 ANS, TU
N'AURAS PAS MIEUX
FAIT DE BOSSER ET
DE PAYER TES IMPÔTS!



HEMOKINE

L'UNIL C'EST LA FAC
DE LA PETITE
BOURGEOISIE PROVINCIALE
QUI S'HABILLE EN
NORTH FACE.



HEMOKINE

LES SOIRÉES EPFL
SONT TOUJOURS REMPLIES
D'INCELS QUI APPRENNENT
À DRAGUER SUR DES
VIDEOS D'ANDREW TATE.



Adrien raconte qu'il désire aussi avoir une visée politique. Il m'explique : « En isolant les phrases et en représentant certains types de personnes, j'aimerais qu'ils-elles se rendent compte de l'absurdité de certains de leurs propos. Par exemple, je discutais une fois avec un gars après le mouvement #MeToo qui m'a dit: "Trois de exs m'ont dit que j'étais un harceleur, alors que c'est faux, c'est elles qui sont hypersensibles..." » Nous rigolons de cette auto-dénonciation.

Piquant, non ?

DES MAINS
ET DES
CŒURS:

TOUR
D'HORIZON
DES PRATIQUES
ARTISANALES
DU CANTON
DE VAUD

INTRODUCTION

Depuis sa création, le magazine *BoulevArt* couvre l'actualité de la vie culturelle. À l'occasion de ce septième numéro, nous avons décidé de mettre en avant, par ce dossier thématique, celles et ceux qui travaillent à rendre actuelle la culture d'hier : les artisan-e-s. La tâche n'est pas simple : les usines ont remplacé la grande majorité des petits ateliers dans lesquels s'exerçaient, souvent depuis des générations, des métiers d'art divers, allant de la fabrication de courroies de cloches à vaches à celle du chocolat, en passant par les forges, les horlogeries et les cordonneries. Souvent, les défenseur-euse-s de l'artisanat doivent se sentir bien seul-e-s, et non sans raison devant ce Goliath qu'est devenu l'industrie. S'il devait y avoir un enjeu majeur, il nous semble que ce devrait être celui de retrouver un lien, ce lien qui unissait auparavant les consommateur-riche-s aux producteur-riche-s, mais également, puisque notre manière de consommer est déterminante dans notre rapport au monde, les consommateur-riche-s entre elleux.

Heureusement, et malgré cet isolement apparent, nous avons le sentiment que cet enjeu touche un nombre grandissant de personnes.

En effet, depuis quelques années, l'intérêt pour la consommation locale et responsable, le bien fait et le durable éveille peu à peu l'intérêt des jeunes générations, soucieuses de leur impact sur la planète et sensibles aux enjeux éthiques et sociaux qui se cachent derrière la production délocalisée. Plus que simples consommateur-riche-s, ces jeunes semblent même parfois chercher à renouer avec les connaissances ancestrales qu'impliquent les centaines de métiers d'art encore en vie. De plus, il se développe un véritable engouement pour la sauvegarde des savoir-faire, comme en témoignent les Journées Européennes des Métiers d'Art, dont le compte rendu de l'édition 2023 est à retrouver en page 88. Ces journées sont l'occasion de rencontrer une impressionnante diversité d'artisan-e-s, de les voir à l'œuvre et, surtout, de prendre la mesure à travers elleux de ce merveilleux héritage que représentent ces connaissances traditionnelles. À travers ces pratiques, nous retraçons parfois des pans entiers de notre histoire,

DES MAINS ET DES CŒURS

négligés ou carrément oubliés. Les objets sont et ont toujours été au centre de nos vies, et ensemble, ils forment un système qui a contribué à façonner la culture et la société dans lesquelles nous évoluons. Alors, plutôt que de laisser une industrie insouciante et déshumanisée décider de notre sort, remettons la lourde mais belle tâche de dessiner les contours du monde de demain entre les mains de celles et ceux qui savent si bien s'en servir. Les échoppes d'artisan-e-s que les membres du comité de *BoulevArt* et ses reporter-ric-e-s externes ont eu la chance de visiter à Lausanne sont les hôtes d'une belle mixité générationnelle. Nous sommes allé-e-s sur le terrain pour recueillir divers témoignages, que nous avons le plaisir de vous livrer dans ce dossier thématique.

TOUSTES EN SELLE VERS BOUSSENS : PATRICIA ROCHAT, L'ARTISANE DU MILIEU ÉQUESTRE



Texte et entrevue par Florence Bordeleau

Le métier de sellier-ère, ayant connu son âge d'or dans les siècles passés pour le bonheur des chevaliers, princesses, amazones, paysans et bourgeois, est victime, comme bien d'autres métiers d'art, d'une baisse de popularité. L'industrialisation fait des ravages même dans des domaines aussi spécifiques et complexes que la fabrication de selles. Rencontre avec une rare survivante de son espèce en Suisse romande, Patricia Rochat.

Les chevaux sont des animaux de travail, de sport, de loisir. Si leur entretien demande beaucoup de temps et de connaissances à leurs propriétaires, le matériel que les différentes pratiques qui l'entourent requiert est tout autant spécifique. La confection de selles, notamment, demande un travail méticuleux, une grande connaissance du cuir, mais aussi des animaux eux-mêmes : chaque selle peut être créée en harmonie avec la physiologie (principalement dorsale) de chaque cheval. Alors qu'avant l'industrialisation des corps de métier artisanaux, les selles faites main étaient monnaie courante, elles sont désormais un produit de luxe, et leur prix peut osciller entre 5000 et 7000 francs, en fonction de leurs spécificités, comme le type de cuir employé, ou le souci esthétique qui leur est accordé. C'est fasciné par ce travail séculaire (la domestication des chevaux par les humains remonte à si loin!) que je suis entrée en contact avec la propriétaire et fondatrice de la Sellerie Rochat, à Bousens.

« Patricia n'est pas encore arrivée, elle est allée voir le cheval de sa sœur, il s'est bloqué la nuque... »

Oriane, sellière au compte de Patricia Rochat depuis quelques années déjà, me sourit et m'offre thé, café, verre d'eau. Outre une dame qui fait les comptes dans une petite pièce isolée, iels sont trois à travailler dans l'atelier.

« Je ne sais pas si tu as été avertie : Yves est sourd, donc s'il ne te répond pas ce n'est pas par mauvaise volonté ! »

Et elle traduit en même temps au plus ancien employé de la sellerie Rochat, en langage des signes. Il me salue avant de retourner à la table sur laquelle il scellait des empiècements de feutre avec ce qui me semble un chalumeau. Mireille, l'apprentie, coud tranquillement deux morceaux d'une sangle, assise sur un tabouret. Le marteau se fracasse sur le feutre, qui s'aplatit là où Yves le veut bien. L'aiguille qui va et vient dans le cuir de la sangle est inaudible. Patricia arrive à l'atelier avec un grand sourire et s'excuse pour le retard.

J'observe attentivement autour de moi. Dans l'atelier règne l'un de ces désordres ordonnés. La vingtaine de rouleaux de cuirs européens s'empilent selon un classement méticuleux : cuir à siège, à étrivières, à sanglons, chaque partie de la selle à venir mérite son médium spécifique. Le quartier doit pouvoir résister aux frottements de la jambe, les sanglons à la tension de la sangle. Il y

a des lampes chauffantes pour forcer l'ouverture d'arçons trop serrés pour le garrot d'un cheval, des poinçonneuses, des machines à coudre. Des produits d'entretien du cuir, des étriers, des bobines de fils colorés (car les clients peuvent choisir la couleur des coutures de leur future selle). Des coupures de journaux sur les murs, des articles, des rubans de concours. C'est un désordre d'artiste, bref.

« Si je suis artiste ? Mais non, ce n'est pas un art, ça, c'est de l'artisanat. La différence entre l'art et l'artisanat ? Je ne sais pas, je pense que l'art n'a pas de visée utilitaire, et la selle est un objet utilisé au quotidien par le cavalier. Il y a une fois (rires) – il y a une fois où, je pense, qu'on a vraiment fait de l'art. Un étudiant de l'ECAL, nous avait contactés, Alexis, adorable, on est allés tous ensemble faire des raquettes à la fin de son projet... il voulait qu'on fasse un sac en cuir avec ses dessins. Je pense qu'il a gagné le concours... il y a un sac d'exposé à Londres en ce moment il me semble. Oui, à ce moment-là, on était des artistes. »

Est-il possible d'être artiste ponctuellement ? Lundi artiste, mardi artisan-e-s ? Je fais état du soin apporté à l'esthétique de chaque selle que je vois dans l'atelier. Ce sont de beaux objets. Certaines ont même des petits dessins, tracés avec des coutures

de fantaisie, sur un quartier ou le siège.

« Oui oui, alors peut-être qu'on est peut-être un peu artistes, à demi artistes. Tu en dis quoi toi Yves ? »

Et Yves hausse les sourcils, rigole un peu. Il s'en fiche bien au fond, de ce qui peut désigner ce métier qui l'anime depuis déjà longtemps.

La Sellerie Rochat a été fondée à Sulz, en 2005. Trois ans après s'être lancée en affaires, après avoir suivi des formations et pratiqué notamment en Suisse allemande, Patricia demande à Yves, cavalier de haut niveau et travaillant à reculons en pépinière à ce moment-là, de se joindre à elle. Il est fidèle au poste depuis.

« Ici, nous sommes avant tout passionnés de chevaux, l'idée de travailler en sellerie est venue après... Mais ce métier reste, par procuration, plus une passion qu'un métier, justement. »

Ce sont Oriane et Yves les maîtres artisan-e-s en ce moment : Patricia ne travaille presque plus à l'atelier. Elle passe ses journées à sillonner les routes de Suisse romande, à mesurer les dos des chevaux, étudier la position de la jambe des cavaliers en selle. Elle écoute les besoins particuliers des uns et des autres, les demandes spéciales, est très sensible aux douleurs chroniques des vivants, humains et animaux confondus.

« Au galop, on voit bien que ça coince dans ses vertèbres lombaires, mais ce n'est pas un problème lié à la selle, j'en suis certaine. »

Et elle y va de ses hypothèses éclairées, qui seront sans doute validées ultérieurement par un vétérinaire.

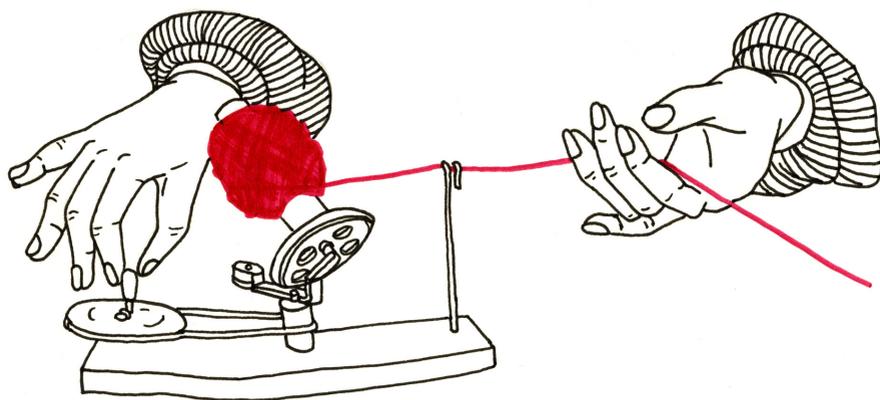
Les chevaux et leur entretien demandent un ensemble de connaissances, et chaque métier lié à cet univers (sellier, ostéopathe, vétérinaire équin, massothérapeutes, entraîneurs, palefrenier, forgeron, et j'en passe) nécessite son lot de savoirs spécifiques, qui ne s'acquiert pas du jour au lendemain. Pour le métier de sellier-ère, c'est un apprentissage de trois ans, mais cet apprentissage ne rend pas compte des connaissances préalables de chaque personne que j'ai rencontrée, connaissances acquises par un amour du monde équestre. Cette passion

est d'ailleurs bien loin de s'éteindre, les sports équestres conservant leur popularité décennies après décennies (et même, siècle après siècle!) – et par conséquent, plusieurs candidats-e-s à la profession de selliers-ères suivent des formations. Mais il y a trop d'apprenti-e-s pour les consommateurs-ice-s : les objets de luxe que sont les selles artisanales ne se retrouvent pas entre les mains de tous-tes les cavalier-ère-s, qui peuvent choisir d'acheter du matériel industriel, moins dispendieux. Si, ainsi, le métier se perd un peu, ce n'est pas par désintérêt de la relève, c'est plutôt à cause de celui de la clientèle.

« L'être humain ne cessera jamais son aventure avec les chevaux. C'est impossible. »



COMME À LA MAISON - RENCONTRE AVEC HÉLÈNE BEZZOLA



© Apolline Jouve, Boulev'Art, Illustration, Maison&Maison

Par Furaha Mujynya

Hélène Bezzola aime concevoir des créations aux formes multiples et variées, passant de l'écharpe à la couverture, au tapis, aux sérigraphies et aux *pins* aux motifs farfelus. C'est à travers ses productions artisanales qu'elle cherche à exprimer sa liberté créative, qu'elle a parfois dû réprimer dans son travail de graphiste. Elle ne s'impose donc ni limites ni obligations, laissant libre cours à ses plaisirs et son imagination, dans la conception de ses designs textiles, qui transmettent son identité et style unique.

Graphiste de formation, Hélène Bezzola s'est lancée dans l'artisanat en 2018, à la recherche d'un exutoire et de liberté créative, se sentant quelque peu restreinte par les projets sur commande qui composaient la majorité de son travail en graphisme. Bien que faire des illustrations créatives en dehors de son métier de graphiste lui plaisait, elle cherchait aussi à découvrir de nouveaux supports, et s'est donc attelée à la production de pins, d'écharpes, de couvertures ou encore de sérigraphies. Libérée des contraintes des client-e-s, elle a pu donner libre cours à son imagination : « Si je veux

faire un pins violet avec des fesses à paillettes, je fais ça », affirme-t-elle. Cependant, ce type de créations requiert souvent la présence d'un producteur externe, que ce soit pour le tissage et le tricot des écharpes et couvertures qu'elle dessine, ou pour la production de pins. Une amie lui a donc conseillée de se lancer dans le tuftage, ou tufting, une technique de confection de tapis et tapisserie qui lui permet de produire complètement à la main ses créations. Bien qu'elle se soit libérée de la nécessité d'un-e auxiliaire, le tuftage requiert une grande quantité de laine et du matériel spécifique.

En 2021, Hélène a dû attendre trois mois avant de recevoir son tufting gun (une machine à tufter qui permet de concevoir directement sur la toile les motifs et la forme de son tapis) – un délai dont elle a profité pour construire le cadre en bois, qui lui servira plus tard de support sur lequel appliquer la toile de ses tapis. Préférant les matériaux et textiles de seconde main, Hélène est parvenue à obtenir écheveau et outils de trançage de son arrière-grand-mère. Elle a également trouvé des revendeurs de laine, lui fournissant la grande majorité de son stock, quelque peu hanté par les teintures terreuses des années 70.

Armée de son tufting gun, chargée de ses ballots de laine empilés dans sa chambre d'enfant, et accompagnée de sa toile vierge prête à l'usage, Hélène a enfin pu se lancer dans la création de ses tapis. Elle affirme que c'est vraiment en expérimentant qu'elle découvre et qu'elle apprend, encore aujourd'hui, à maîtriser le tuftage. Se laissant porter au gré de ses envies, elle ne s'impose donc pas

de limites dans la forme que prennent ses tapis ou dans la création de ses motifs – même si elle admet aimer « mettre des flammes un peu partout, tout le temps ». Bien que les teintures brunes, oranges et rouges qui composent la majorité de son inventaire lui imposent une certaine contrainte, elles lui permettent également d'apprendre à jouer avec des effets de contrastes de couleur, ajoutant quelques touches de vert, bleu ou autre couleur froide à l'occasion afin que chaque teinte chaude ressorte le mieux possible.

Elle a lancé sa marque Maison & Maison tout d'abord sur Instagram, avant de concevoir un site pour pouvoir mieux gérer les commandes qui se sont mises à se multiplier après le succès de ses premières écharpes. Inspirée par l'un des motifs de ses pins, une maison en feu, elle a choisi le mot « maison » comme nom pour sa marque. Un terme qu'elle utilise deux fois et relie par un « et », en référence aux noms d'entreprises familiales souvent composés sous un format du type « Roger & fils » ou « Wilson & fille ». Bien qu'elle travaille majoritairement seule, elle participe à des marchés de créateur-trice-s et fait également des collaborations avec d'autres artisan-e-s et artistes.

Son atelier se situe actuellement à Montreux dans l'espace Décal'Quai, un lieu de coworking et de culture qui organise des événements et des workshops, invitant le public à découvrir de nouvelles passions manuelles et artistiques. Le bâtiment, qui se trouve au bout du Quai 1 de la gare de Montreux, héberge les ateliers de plusieurs artisan-e-s

et artistes – notamment de tatoueur·euse·s, musicien·ne·s, dessinateur·rice·s, designers, graphistes, poètes et photographes. Hélène travaillait déjà dans un bureau à Décal'Quai en tant que graphiste avant qu'un espace d'atelier se libère et lui permette de donner libre cours à ses expérimentations artisanales.

Tout d'abord servant d'exutoire à son métier de graphiste, elle souhaite faire de Maison & Maison son activité principale, accordant de plus en plus de son temps à ses créations textiles.





ALESSANDRO LONGO

– « UN DIALOGUE ENTRE LA MATIÈRE ET LE GRAVEUR »

par Kaëna Daepfen

Lors de la rétrospective sur le graveur suisse Albert-Edgar Yersin à l'Espace Arlaud à Lausanne cet hiver, l'équipe de *BoulevArt* a eu l'occasion de découvrir le travail d'Alessandro Longo, un jeune artiste et artisan pratiquant la gravure depuis une dizaine d'années. C'est avec enthousiasme qu'il a accepté de se livrer sur son parcours et les enjeux de sa profession.

Après avoir fait son gymnase en option arts visuels, il est convaincu que ce domaine est le sien mais ne sait pas exactement dans quelle branche se spécialiser. Il décide finalement de poursuivre ses études à l'École romande d'arts et de communication qui, en plus de le familiariser au métier de graphiste, va également lui permettre de découvrir la gravure. Cette technique l'intéresse particulièrement, compte tenu de son grand intérêt pour les livres anciens, et principalement les ouvrages traitant de l'alchimie, ennoblis par des estampes. À l'issue de sa formation, il effectue quelques petits travaux en

tant que graphiste et, en parallèle, s'essaie à la gravure dans une petite cave qui lui sert d'atelier.

L'évènement peut-être le plus décisif pour sa carrière est la rencontre avec le peintre-graveur tessinois Pietro Sarto, qui devient pour lui une sorte de mentor. La technique de la gravure n'étant pas enseignée dans les écoles – ou du moins pas en Suisse –, les connaissances que lui transmet Pietro sont extrêmement précieuses. Il lui apprend à graver avec différents outils et matériaux, utiliser des presses, fabriquer de l'encre à partir d'huile de noix et de pigments naturels, et lui transmet toutes les techniques qui ne se trouvent pas dans les livres. Il fournit également à Alessandro du matériel et, surtout, lui offre de récupérer son atelier, qu'il occupe d'ailleurs toujours aujourd'hui, au dernier étage d'un immeuble du quartier de Sévelin.

Un second évènement revêt une grande importance dans le parcours d'Alessandro : quelques semaines après cette rencontre, il est invité chez un ancien médecin, qui prati-

quait également la gravure. Après avoir vu quelques esquisses d'Alessandro et s'être intéressé à la démarche artistique de cette jeune relève, il décide de lui céder sa presse. C'est ainsi qu'il obtient sa première machine d'impression.

Ces deux évènements témoignent de la grande importance de la transmission d'artisan à artisan dans le domaine de la gravure, que ce soit d'un savoir qu'on ne peut acquérir nulle part ailleurs ou du matériel qui, généralement, survit à son propriétaire. Ainsi, le rapport intergénérationnel et plus largement le rapport humain sont au cœur de cet artisanat.

Aujourd'hui, à l'intérieur de son atelier, qui est pour lui comme un laboratoire, Alessandro Longo s'essaie à différentes techniques de gravure, sur bois ou sur métal, avec divers matériaux, encres, et j'en passe. Il est extrêmement curieux et veut toucher à tout. De plus, le fait qu'il maîtrise également l'imprimerie lui permet de pousser les limites de l'expérimentation sans passer par une tierce personne. Aujourd'hui, il possède une dizaine de presses, dont quelques-unes spécifiques à la typographie qui, contrairement à la gravure en creux, est un procédé en relief. Ainsi, ses possibilités de création sont presque illimitées.

Particulièrement inspiré par ce qui est organique, Alessandro réalise des projets dans lesquels il utilise directement des éléments naturels comme des feuilles, des plumes, de la ouate qu'il encre et passe sous presse sans utiliser de matrice. Les rendus sont extrêmement impressionnants,

du à la précision des détails que permet ce type d'impression. Dans son travail d'artiste, il ne se pose aucune limite de technique ou de matériel ; il produit autant d'œuvres en aquarelle qu'en eau-forte. Son travail d'artisan est plus centré sur la typographie et la taille-douce.

Pour produire une estampe en taille-douce, Alessandro commence par esquisser au crayon une matrice de cuivre, soit une plaque lisse et prête à être gravée, généralement commandée sur des sites spécialisés. L'image doit être faite en miroir par rapport à l'illustration qu'il cherche à produire. Il creuse ensuite des sillons à l'aide de différents outils selon le rendu souhaité. Par exemple, une pointe sèche à embout biseauté ou un burin serviront à faire des lignes droites, tandis qu'une pointe sèche à embout rond, similaire à une pointe de crayon, permet un trait plus libre. Ce travail est très minutieux, car si l'outil dévie de sa trajectoire, il n'y a pas de retour en arrière possible, et il faut entièrement recommencer. Lorsqu'il est satisfait du rendu, l'artisan pose la matrice de cuivre sur une plaque chauffante, afin que les sillons s'ouvrent davantage et puissent mieux accueillir l'encre. À partir de là, l'épreuve est prête à être imprimée.

Pour l'encrage, Alessandro Longo décide de travailler directement avec sa main, alors que d'autres imprimeurs utilisent plutôt un rouleau et un chiffon. Avec sa paume, ou parfois le bout de ses doigts, il enlève le surplus d'encre, plus délicatement sur les parties qui doivent rester foncées, afin de ne pas retirer toute l'encre des sillons, et plus fermement sur

les parties claires. Travailler ainsi lui permet de ressentir la matière, d'être plus précis et de perfectionner son geste.

Finalement, il dépose la matrice gravée et encrée sur la table de la presse, la recouvre d'une feuille de papier et d'un linge pour protéger le rouleau de la presse (qu'on appelle « linge » dans le jargon), et tourne les manivelles jusqu'à ce que son épreuve ressorte de l'autre côté du rouleau. Lors de ce processus, le poids mis sur la presse est essentiel. Il faut trouver le bon équilibre pour faire ressortir l'encre sans abîmer le papier. La vitesse d'impression a aussi une influence sur la précision du rendu. Si le graveur ou le client ne sont pas satisfaits du premier état, il peut retravailler la plaque de cuivre ou modifier la manière par laquelle il a procédé au tirage.

Les commandes qu'Alessandro Longo reçoit sont très variées. Il peut effectuer le travail d'un éditeur d'estampes en imprimant des œuvres d'artistes qui ne possèdent pas le matériel nécessaire, ou parfois même, avec des personnes respectueuses et de confiance, laisser ses presses à disposition. Il réalise également des cartes de visite, crée l'identité visuelle d'artistes - projets pour lesquels son œil aiguisé par sa formation de graphiste est très utile. La beauté de cette pratique réside dans ses contradictions apparentes : avec des techniques et machines presque centenaires, l'artisan produit des ouvrages très modernes. Comme il le dit lui-même, « les machines s'adaptent à leur temps ».

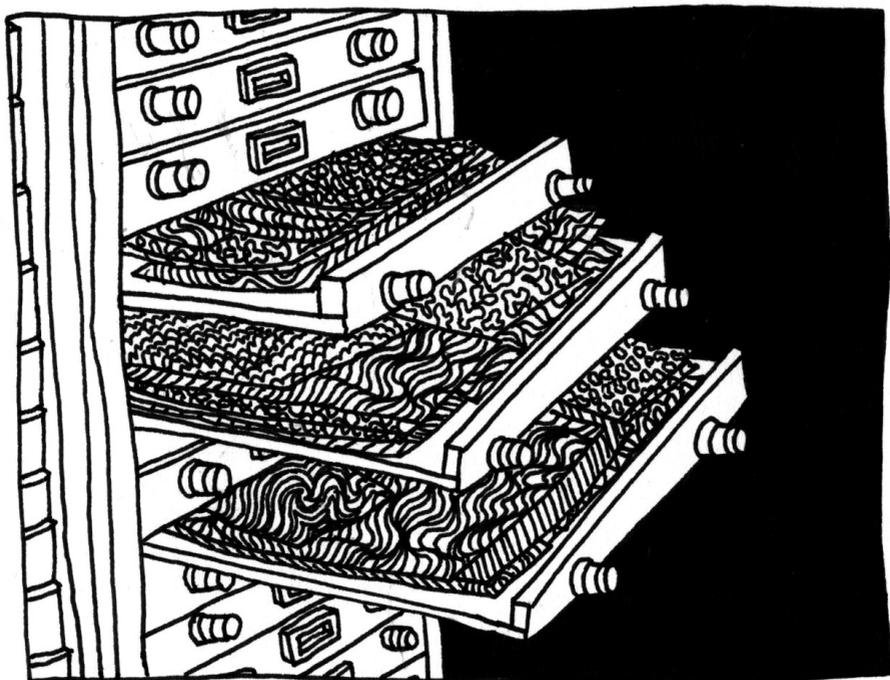
Pour élaborer au mieux les commandes qu'il reçoit, Alessandro rencontre ses clients à l'intérieur même de son atelier. De ce fait, il peut leur exposer les diverses possibilités qu'offre son matériel, leur montrer ce qui est, ou non, réalisable. De plus, il est indispensable que le commanditaire soit sur place pour valider la première épreuve.

Grâce à ses diverses compétences, Alessandro est totalement indépendant et travaille seul. Cela implique qu'il réalise aussi les livraisons et tout ce qui relève de l'administration. Même si la charge est très importante, son emploi en est d'autant plus stimulant par la variété des tâches.

À l'occasion de certaines expositions, il est mandaté par des musées pour faire une démonstration du processus de gravure. C'est notamment le cas à la fondation Martin Bodmer, à Genève, où il se rend annuellement. Lors de ces événements, il déplace des presses de plusieurs centaines de kilos afin de pouvoir présenter son travail. Les gens sont très réceptifs et intéressés par cette facture manuelle, et Alessandro observe un grand regain d'intérêt pour ces travaux artisanaux. Ces événements sont de véritables sauts dans le temps. Par exemple, lors de la rétrospective sur Albert-Edgar Yersin à l'Espace Arlaud, il a fait une démonstration avec la même presse qui avait imprimé les estampes en couleur du peintre-graveur, cédée par Pietro Sarto quelques années auparavant. Ces expositions sont également une occasion de faire découvrir la gravure aux plus jeunes générations, ce qui tient particulièrement l'artisan à cœur.

Lorsqu'il a commencé à se former à la gravure, la transmission du savoir-faire de ses pairs fut primordiale. Ainsi, aujourd'hui, il accorde beaucoup d'importance à cette passation et continue de transmettre cette maîtrise. Pour ce faire, il propose des cours de taille douce dans son atelier, lors desquels le public peut s'essayer à la gravure avec, évidemment, des matériaux adaptés selon l'âge des participants, comme des plaques de Plexiglas pour les plus jeunes. Il apprécie particulièrement travailler avec les enfants, qui sont très enthousiastes devant ce procédé presque magique. Il se déplace souvent dans des colonies de vacances ou dans des écoles avec une petite presse afin de faire découvrir cet artisanat et, peut-être, inspirer un-e futur-e graveur-euse.

LA RELIURE ARTISANALE : PANORAMA D'UN SAVOIR-FAIRE AVEC CARINE SEREX CHEW



Par Loïc Alexandre Steullet

En plein centre ville de Lausanne, à l'atelier Reliure Stulz, Carine Serex Chew s'affaire à la confection de ses boîtes à trésors. La reliure artisanale, vis-à-vis de son pendant industriel, fait gage d'une attention sensible à la matérialité de l'objet-livre. Alors installez-vous : c'est bien quarante ans d'expérience inscrit dans un millénaire de savoir-faire qui se dévoile à nous.

En ce samedi après-midi, il fait bon temps à Lausanne. Le marché de la Riponne plie bagages, les familles se ruent sur la promenade, et ça crie de partout. C'est le long de la rue Prédu-Marché à Lausanne, coincé entre le Cazard et la place Aloïse Corbaz, que se situe l'atelier de reliure Stulz où je me dirige avec Clara à la rencontre de Carine Serex Chew. De plain-pied et au pas de la porte, je cède à ma curiosité et jette un œil à travers la fenêtre pour y découvrir, déjà, les étagères pleines de toiles enroulées sous le plafond. Je rêve. On nous ouvre.

Tablier à la taille, Carine Serex Chew a l'air enchanté et nous accueille accompagnée de sa fille, Lyn, et de leur petit chiot. On s'installe. À l'intérieur, partout où mon regard se pose, il y a un livre en confection qui attend ses soins. Des colonnes de cahiers cousus mis sous la pression d'un poids en fonte, une grande table au centre, des commodes à n'en plus savoir compter, des machines et outils de part et d'autre et des babioles en tout genre animent la pièce. « Il y a une magnifique machine à coudre ancienne dans l'autre salle »,

me lance-t-elle fièrement. C'est que, employée chez Reliure Stulz depuis le début des années 2000, Carine fait usage quotidiennement de tout un lot de matériel présent dans l'atelier depuis que Paul Stulz avait repris une vieille imprimerie à ce même endroit, en 1960. Par la suite, la gestion est tombée en 1973 entre les mains de son fils, Michel, puis du neveu de ce dernier, David, en 1995. C'est une véritable affaire de famille à laquelle elle s'adjoint aujourd'hui.

« Ce qui m'anime, c'est de concrétiser des objets. J'ai longtemps eu de l'intérêt dans les travaux manuels. Petite, j'aimais déjà bricoler. Au début c'était avec le bois, mais j'ai vite dévié pour la reliure après qu'une amie m'ait parlé du métier ». Ça a tout de suite été un coup de foudre. Parce qu'au-delà de l'objet-livre, la reliure consiste à travailler « l'architecture de l'objet » qui permet l'assemblage de différents papiers et matériaux ensemble. Et cette vision du métier ouvre tout un champ, qui ne se limite pas à coudre des cahiers. Mais, alors, qu'est-ce qu'un livre ?

« Pour moi, le livre, ça a toujours été en quelque sorte une boîte à trésors. J'aimais les regarder et les avoir chez moi. J'en ai beaucoup et j'ai de la peine à m'en séparer. Pour moi, un livre, ça doit être quelque chose de sensoriel. (Elle nous tend deux brochures semblables) Vous sentez ? Il y en a un qui est délicieux et l'autre plus brut. Je me souviens de mon patron d'apprentissage, il aimait beau-

coup ouvrir le plat du livre et le lâcher, et ça faisait un petit bruit sourd... écoutez... Il y a des parties du livre qui doivent être lourdes, d'autres plus légères... ouais, c'est tout un ensemble sensoriel finalement. »

Pour atteindre ses subtilités sensibles, le livre nécessite énormément de techniques, parfois très anciennes, et d'une connaissance des matériaux à solliciter continuellement pour chacun des objets. Pour en donner une liste certainement non exhaustive, on compte parmi elles différentes techniques de pliage, d'assemblage des cahiers, de rognage, de fraisage, de confection des couvertures, d'emboîtement du corps du livre à la couverture et de titrage. C'est autant de massicots, de cisailles ou de fraiseuse pour trancher le papier, de presses à genouillère ou à percussions pour presser les cahiers, de machine à rainer ou d'arrondisseur pour travailler la forme de la couverture, qui servent Carine au quotidien.

Ses principales commandes proviennent généralement des bibliothèques pour non seulement des travaux de réparation et d'entretien de livres anciens, mais aussi pour des assemblages de périodiques, ceux que l'on retrouve par exemple dans les rayonnages de la BCUL. Elle est aussi sollicitée par certains bureaux d'avocats ou par des particuliers pour des commandes sur mesure. Mais là où elle tire son plaisir de la reliure, ce sont dans les travaux en collaboration avec des artistes et étudiant·e·s pour la confection de leurs portfo-

lios notamment. Membre du *Buch und Form*, groupe créatifs de relieurs depuis bientôt 30 ans, Carine s'emploie à explorer les formes possibles de son métier. Elle me tend un *leporello*, sorte de livre-accordéon, dont les larges plaquettes de bois sont collées ensemble sur leur tranche et se substituent aux fines feuilles de papier usuelles. Dessus, en guise de contenu, des illustrations en *suminagachi*, empreintes d'encre dans au bain d'eau. C'est d'une finesse !

Aujourd'hui, Carine souhaite reprendre l'exploitation familiale, malgré les difficultés que traverse le métier de relieur. « Ce n'est pas évident économiquement. Il y avait au moins trois employés et des apprentis qui travaillaient ici. Aujourd'hui, je suis seule. » En effet, le métier peine à tenir le rythme des nouveaux moyens de productions industriels, et le coût de la main-d'œuvre pèse souvent sur les petites entreprises. Afin d'assurer les débouchés au sortir de l'apprentissage, les domaines tendent à mêler différents savoir-faire de sorte à élargir les compétences.

« Nous, on était déjà mélangé avec les relieurs industriels (à la fin des années 80, NDLR). Aujourd'hui ils intègrent encore plus, et ils ont même changé les termes : être relieur, c'est être opérateur de médias imprimés. Et déjà c'est très faux, je ne fais pas que de l'imprimé : on travaille aussi sur des livres d'or et sur des boîtes, etc. Je pense qu'ils nous

ont regroupé-e-s un peu tou-te-s ensemble parce qu'il n'y a plus assez de monde. Ce sont un peu des cas de conscience : il y a encore des apprentis qui s'y intéresseraient, mais après je ne sais pas ce qu'il y a comme débouchés. »

Malgré tout, Carine maintient le cap avec une passion débordante et une attention magnifique auprès de ses clients : « Quand une grand-maman par exemple vient avec son livre tout abîmé, le retour est toujours jouissif ! J'ai quand même bon espoir : je me dis que les gens y sont attachés, aux livres. Mais moi mon espoir, enfin c'est mon souhait, c'est que les gens prennent le livre un peu plus comme un trésor. »

Sur ces notes, Carine, Lyn et le chiot s'empressent de dévoiler les trésors qui se cachent dans les tiroirs : des multitudes de papiers marbrés, skivertex, cuirs, langardas, épalins et

des toiles en tous genres, mais surtout des plaquettes en alliage pour le titrage des couvertures à n'en plus finir. Les dorures, c'est le truc de prédilection de Carine: « Ça rehausse le projet de faire des beaux titres. Ce n'est pas évident à vendre parce que ça met vite du temps à préparer (donc de l'argent), et pour un seul livre on ne peut pas se permettre de le faire. Mais une fois que c'est fait, c'est magnifique ». Les cinq ensemble, on passe beaucoup de temps à chiner dans les bacs – c'est dire la quantité de petites matrices qu'il faut pour graver des titres, et toutes ces décorations florales style art nouveau que Carine récupère dès qu'elle le peut.

Après un tour des machines et une démonstration des manipulations qu'elle opère chaque jour (la machine à coudre est vraiment fantastique), c'est le moment de quitter l'atelier. Le temps a changé à l'extérieur, mais nous ressortons des idées plein la tête pour nos projets à nous, et la passion du livre nous a assurément été transmise.



INTERVIEW D'EMMANUELLE RYSER - CRÉATRICE DU « LIEU » E COMME ÉCRITURE

par Lou Sicovier

C'est en fin de journée que je vais à la rencontre d'Emmanuelle Ryser, Lausannoise et créatrice indépendante d'*E comme Écriture*, dont les ateliers sont tout près du Cazard, à la Rue Pré-du-Marché 19. Je passe souvent près de ce « lieu », comme Emmanuelle aime l'appeler. J'y suis même déjà venue plusieurs fois pour y écrire. J'observe la vitrine parce qu'elle change régulièrement. Emmanuelle m'ouvre la porte avec un grand sourire, et j'entre dans cet endroit dédié à la création, à l'art, à l'écriture, un véritable atelier rempli de dizaines de cartes, crayons, papiers et timbres. Au milieu, il y a une grande table avec des chaises disposées en cercle et dans l'arrière-salle, je devine les tiroirs qui regorgent de trésors.

Emmanuelle me raconte qu'elle écrit depuis ses 11 ans, et considère d'abord l'écriture comme « une façon de vivre ». Dans son « lieu »,

elle propose des ateliers en lien avec toutes formes d'écriture, mais surtout un endroit de création au sein d'un groupe pour « s'offrir un moment d'écriture à soi ». Les ateliers sont ouverts à tous les âges, à tous les genres, mais surtout à toutes les écrivaines, amatrices ou confirmées (95% de sa clientèle est féminine). Ils peuvent prendre plusieurs formes, comme la création ponctuelle de haïkus, ou des stages autour du carnet de voyage, ainsi que des tables de fiction ou ateliers du moi(s), travaillant sur l'écriture d'une nouvelle ou sur l'autobiographie.

À la manière d'un peintre, Emmanuelle crée et exprime des émotions avec les mots. Elle dessine les contours de moments « pour soi ! » emplies d'empathie et de partage. Pour elle, le groupe est une occasion de s'exprimer, d'être entendue. Mais Emmanuelle propose également des accompagnements individuels, pour aider des gens à écrire leurs récits de vie, et offre même d'écrire, pour

les autres, les mots qui se dérobent à leur plume.

Un exemple d'atelier ? Décrire un ensemble d'objets utiles qu'on a chez soi, comme des produits de beauté dans une salle de bain, et en utilisant le point-virgule pour mettre en scène cet ensemble. Emmanuelle entasse, au fil du temps, papiers, photocopies et autres notes puis les agence au moment de créer un atelier.

En dix ans d'indépendance, elle n'a jamais donné deux fois la même consigne. Elle considère que chaque texte trouve sa source d'information en soi. Pour elle, vivre est le matériel de l'inspiration ! Toutefois, il n'est pas nécessaire que les informations soient vraies, même si elle constate que beaucoup de textes d'ateliers sont écrits à la première personne. « Une personne qui écrit, c'est comme une naissance de nouveaux mots ! ».

L'histoire de ses ateliers commence avec des rencontres intitulées « Voix de femmes », proposant des réunions entre femmes pour écrire. Dorénavant, ce projet s'intitule « Ateliers du moi(s) » car pour Emmanuelle, il y a une nécessité de faire corps et d'être ensemble, donc d'ouvrir les portes à toutes les personnes qui seraient intéressées par l'écriture.

En parallèle à ses nombreux projets, Emmanuelle a aussi publié en 2020 une autofiction intitulée *Le cake au citron* (Éditions Lemart, Froideville), un récit qui parle de son deuil à l'égard de sa mère. Elle explique qu'avec le genre de l'autofiction employé dans ce texte, le processus de création ne se concentre pas qu'autour de la vie d'une personne. Le vécu intime est transformé en une œuvre qui peut rejoindre d'autres gens. Emmanuelle est plutôt à l'aise dans la forme courte de l'écriture comme la



nouvelle, et pour *Le cake au citron*, sa source première d'inspiration a été des extraits de journaux intimes, tenus durant l'agonie de sa mère, puis du deuil qu'elle a eu à traverser. En se demandant si ce matériel pourrait correspondre à un projet d'écriture plus grand, elle a aligné plusieurs feuillets dans un long corridor, avant de tisser les mots en les agrémentant de fiction, pour former son premier livre. Elle place les lecteurs et lectrices au centre, puisqu'elle construit son texte en romançant des faits et modifiant des éléments pour s'assurer de sortir d'elle-même et toucher les autres. De la même manière, elle place les participantes à ses ateliers au cœur de leur processus créatif d'écriture.

Au chapitre des plus beaux souvenirs d'enfance liés à l'écriture, Emmanuelle raconte les moments passés en vacances avec ses parents, dans des restaurants, où elle écrivait un journal, rien que pour elle. L'écriture prenait cette forme de bulle qu'elle adorait. Maintenant, toujours aussi créatrice, elle adore mener plusieurs projets à la fois, comme écrire avec des gymnasiens, animer ses ateliers dans son lieu, voyager et créer des carnets, mais aussi travailler sur son récit personnel. « Une semaine réussie est une semaine durant laquelle j'ai avancé un peu dans tous mes projets ! ». À ce propos, une volonté future serait de publier un nouveau texte, comme un recueil de l'ensemble de ses « Bonnes nouvelles », des textes colorés qu'elle écrit chaque mois avant de les distribuer sous forme de petites livres.

Quelques semaines encore passèrent. L'automne arriva, puis le froid. Tout le monde avait compris qu'il fallait me laisser tranquille, j'avais aussi appelé mon éditeur pour lui annoncer que j'écrivais, ce qui était plus ou moins vrai : je préférais passer du temps avec mon bel inconnu plutôt qu'enfermée dans mon bureau. Nous parlions toujours aussi peu. J'avais abandonné l'idée de connaître son prénom. Et je sentais, de manière diffuse, que mon abandon touchait à sa fin. Bientôt, je n'aurais plus besoin de son épaule pour me sentir protégée. J'avais regagné confiance en la vie.

Extrait de la nouvelle « Plume d'Ange » – Emmanuelle Ryser, septembre 2022.

NOS
ARTISANS
RÉGIONAUX:
GARDIENS
D'UN
SAVOIR-
FAIRE
MENACÉ

COMPTE-RENDU DES JOURNÉES EUROPÉENNES DES MÉTIERS D'ART 2023

Par Klara Stojiljković

À l'occasion du weekend des JEMA 2023 (Journées européennes des métiers d'Art), nous partons à la découverte de trois ateliers d'artisans vaudois. Le but de ces journées est d'initier les gens aux métiers d'arts par la découverte du quotidien des artisans. Cela est d'autant plus important puisque les métiers d'arts se font de plus en plus rares au fil des décennies. Le savoir-faire de ces artisans se voit menacé à la fois par le désintérêt regrettable de la société pour ces filières artisanales, mais aussi par la mondialisation, et par conséquent par le besoin moindre pour une main-d'œuvre locale, souvent jugée coûteuse.

1er atelier: Elisabeth Regamey, cadranière

Nous partons à Apples pour rencontrer la première artisane de notre programme, Elisabeth Regamey. Cadranière passionnée, elle nous invite dans son atelier et nous explique comment elle procède au quotidien.

Mme Regamey se spécialise dans la confection et la restauration des cadrans solaires avec l'aide de son mari, qui l'aide dans les calculs nécessaires à la création du cadran.

Le cadran est un système de représentation du temps fonctionnant grâce à la lumière du soleil.

L'histoire de cette technologie est très ancienne, mais aussi très riche, comme nous l'a expliqué Mme Regamey. Les cadrans étaient très utilisés durant l'Antiquité, notamment chez les Grecs anciens, et ont aussi continué à être utilisés en Grèce après la venue du christianisme. Ils ont été par la suite utilisés surtout dans les monastères. Au Moyen-Âge, les familles fortunées dirigeant bourgs et régions en Occident installaient des cadrans sur les places publiques pour permettre aux gens de connaître l'heure qu'il était, mais aussi pour montrer leur influence. Avec l'arrivée des trains au XIXème siècle, les fuseaux horaires sont devenus la norme, et les cadrans devinrent trop imprécis pour être utilisés. Les cadrans solaires sont surtout utiles pour indiquer l'heure locale, car le soleil n'est pas à son zénith au même moment d'une ville à l'autre. Le midi solaire d'Apples par exemple n'est pas le même que celui



de Lausanne, et pas le même non plus que celui de Paris. Cela explique pourquoi les cadrans de nos jours servent plus à un but patrimonial ou encore décoratif, même s'ils indiquent avec exactitude l'heure locale.

Nous avons ensuite appris comment Mme Regamey s'y prend pour faire un cadran. Elle commence par dessiner le schéma du cadran sur une feuille transparente, qu'elle viendra ensuite percer au pinceau sur les endroits clés dudit schéma. Elle appuie ensuite une poudre d'ocre jaune sur la feuille poinçonnée appuyée contre le mur, pour laisser transparaître les points indicateurs du dessin. Le mur où sera placé le cadran doit d'abord être préparé, on y pose un enduit à base de chaux et de sable, puis la surface est lissée. Mme Regamey repasse ensuite tout au crayon gris, termine le schéma, et passe à la pein-

ture. Le *style*, le morceau métallique qui aidera à former l'ombre, indicatrice du moment de la journée, est fait en laiton par son mari afin d'éviter l'oxydation. Il est accroché à la toute fin.

À la fin de l'atelier, nous avons demandé à Mme Regamey comment elle est devenue cadranière, ce qu'elle pensait de sa profession, et comment elle voyait le futur du métier.

Pour devenir cadranière, elle nous a dit qu'il n'y avait pas de formation typique de cadranière, il faut passer par une école d'arts plastiques comme elle l'a fait à Vevey. Elle est ensuite allée étudier à l'étranger, voyageant à travers l'Europe pour s'instruire sur les arts décoratifs et le travail sur le mur. Il y a certainement un aspect risqué à se lancer dans une voie non conventionnelle, mais elle y trouve aussi plus de liberté. Le côté positif est le fait de toujours rencontrer de nouvelles personnes, et travailler en équipe pour faire éclore un projet ensemble. Le côté moins positif est le fait que cela n'arrive pas aussi fréquemment qu'elle le souhaiterait, la restauration et la confection de cadrans n'étant pas ce pour quoi ses clients la sollicitent le plus. Effectivement, Mme Regamey est très polyvalente : elle travaille aussi dans la peinture et la restauration de bâtiments, lui permettant d'avoir un quotidien diversifié et ce dans des domaines qu'elle apprécie.

Cadranière n'étant pas un métier très connu (elle n'en connaît aucune autre exceptée elle-même) Mme Regamey se demande donc si elle ne devrait pas transmettre l'essence de sa passion aux générations à venir, afin de préserver ce savoir-faire. Les cadrans solaires font partie de notre patrimoine, ils témoignent de notre passé ornemental riche, une tradition vieille de plusieurs millénaires que nous illustre cette infrastructure à la fois belle et utile, que nous pouvons observer dans de nombreux villages suisses.

2ème atelier: Aurore Granet, conservatrice et restauratrice d'œuvres d'art

Nous retournons ensuite à Lausanne pour rencontrer deux artisans en restauration d'œuvres d'art, Aurore Granet et Joseph Maria Tarros. Ils nous ont présenté leur atelier, *l'Art de l'Aurore* où ils font surtout de la restauration de tableaux abîmés, mais aussi de la confection de cadres sur mesure. Les clients peuvent être très nombreux, et le travail très conséquent, ce qui explique pourquoi chacun a son rôle déterminé dans l'atelier. Mme Granet est restauratrice, mais à cause de la nécessité de gérer les affaires administratives, elle s'occupe à présent beaucoup de la comptabilité et du service client, tandis que Joseph Maria Tarros s'occupe de la restauration des tableaux et des sculptures. Leur troisième collègue était absent au moment où nous faisons la visite, mais c'est lui qui s'occupe de la confection des cadres. Il peut y avoir différentes raisons qui font que des œuvres d'art arrivent dans leur atelier. Parfois les raisons sont liées à des sinistres causés par l'eau, le feu, ou parfois simplement à un besoin de restauration dû à l'usure normale. Pour commencer l'atelier, Mme Granet et M. Tarros nous ont montré comment procéder à une restauration de tableau en dissolvant une couche de peinture à l'huile pour en mettre une nouvelle. Ils commencent par frotter avec de la ouate et du solvant la zone du tableau qu'il



faut restaurer. Ensuite ils passent une nouvelle couche, un aplat, avec un mélange de pigments et de liquide non huileux, afin de pouvoir dissoudre la correction si besoin. La restauration se fait uniquement sur les zones endommagées, sauf si l'œuvre entière a besoin d'être réparée. Comme finition, il est préférable de mettre du vernis synthétique, qui est facile à dissoudre dans le cas où il faudrait à nouveau retoucher la peinture. Ils doivent aussi restaurer des statues ou encore des peintures sur bois (il s'agissait, lors de notre visite, d'une icône orthodoxe ancienne), parfois il faut aussi recoller des parties de sculptures qui sont cassées, ou encore rafraîchir la peinture devenue écaillée.

Les restaurateurs nous ont expliqué plus précisément en quoi consiste leur profession.

Il faut faire de longues études pour devenir restaurateur en œuvres d'art et le parcours est très compétitif, les débouchés sont souvent difficiles à trouver selon les pays. En Suisse, Mme Granet estime qu'une grande partie de restaurateurs ne peuvent pas travailler à plein temps, dû à la spécificité du métier. Les stages en restauration sont aussi difficiles à trouver.

S'agissant de leur quotidien, ils sont satisfaits de leur choix de vie, et ne changeraient rien à leur parcours professionnel s'ils le pouvaient. Pour eux, le contact avec le client est aussi très important et fait partie intégrante du métier. Mme Granet a grandi avec des parents galeristes, et son amour de l'art l'a accompagnée de son enfance à sa profession. Son témoignage montre qu'avec de la persévérance, il est possible d'accomplir beaucoup de choses, malgré les obstacles auxquels nous pourrions faire face.

3ème atelier: Christian Rattaz, peintre en décor

Le troisième et dernier atelier que nous avons visité se trouve à Corseaux, au-dessus de Vevey.

M. Rattaz est peintre en décor avec une palette de spécialisation variée, entre la peinture murale ornementale, le trompe-l'œil sur surfaces planes, et même la peinture à l'acrylique sur vitre. Il travaille beaucoup sur des murs, exécutant des fresques, comme dans une église locale où il a inclus des éléments décoratifs typiques de



Lavaux, comme des feuilles de vigne. Il peint diverses ornementsations sur des façades de bâtiments inspirées du XVIIIème siècle, mais aussi de tout ce qu'il observe comme élément local pertinent à insérer dans la décoration. Pour les réaliser, il procède d'abord à un dessin sur une feuille de calque, puis grâce à une roulette à pointe, il crée des petits trous dans la feuille, qu'il pose sur le mur et appuie de poudre d'ocre pour indiquer les points clés, une technique commune dans la peinture murale, comme nous l'avons vu chez Mme Regamey. Il passe ensuite à la peinture à proprement dit.

À travers les œuvres qu'il restaure et qu'il crée, M. Rattaz laisse sa signature artistique, et il arrive de même à reconnaître les auteurs d'autres œuvres, grâce à l'œil qu'il s'est fait dans la peinture décorative. Il se spécialise aussi dans le trompe-l'œil, pour lequel il utilise des feuilles d'or, de cuivre et d'argent. C'est surtout dans les maisons de maître et dans les châteaux qu'il travaille, faisant des imitations de matériaux naturels tels que le bois, le marbre ou encore la pierre. Ses clients sont satis-

faits du résultat au point qu'ils ne remarquent même pas forcément qu'il s'agit de peinture d'imitation ! Il réalise ses trompe-l'œil avec beaucoup de produits naturels, comme de la bière, de la dextrine, de l'huile de lin, et de la térébenthine naturelle. Pour ses imitations de bois, il mélange bière et pigments, puis il ajoute des effets de bois en tapotant avec un pinceau. Il finit le tout avec du vernis synthétique.

M. Rattaz nous a expliqué que la période de mesures sanitaires pendant le Covid a été difficile pour les métiers de l'artisanat, étant donné que les rencontres sociales étaient impossibles. Il était plus difficile de rencontrer des clients pour créer des projets ensemble.

L'artisanat est un secteur qui a beaucoup été touché par les mesures sanitaires prises pendant la période de Covid, et il est important de garder en mémoire le travail et la bataille que doivent parfois mener ces artisans, afin de continuer à transmettre un savoir-faire qui nous est tous précieux. Participer aux JEMA est une bonne manière de découvrir le monde de l'artisanat, et de manière ludique, accessible à tous. Cela nous permet de réaliser que grâce à ces artisans, notre environnement est embelli à travers la restauration d'objets d'art et de peintures (et de peintures murales), mais aussi par le développement esthétique urbain local, qui offre à notre quotidien une expérience esthétique enrichie.

CONCLUSION

Nous avons touché les cuirs souples et rigides, importés ou locaux, servant à la confection de selles, objets qui impliquent une utilisation quotidienne. Nous avons découvert le tuftage dans toutes ses couleurs laineuses de feu et de terre, permettant la confection de tapis uniques. Nos regards se sont posés sur de lourdes presses, des fleurs, de la ouate, des plaques de cuivre, et les doigts tachés d'encre qui les manipulent soigneusement à des fins de gravure. Nos mains à nous ont pu se poser sur des lettrines, des machines à coudre vieilles de cent ans, des dorures, et tous les trésors hétéroclites qui font la beauté de la reliure artisanale. Notre créativité s'est sentie libre de s'exprimer dans un atelier-boutique destiné à l'écriture sous toutes ses formes. Ces objets et lieux ne seraient rien sans les gens qui les habitent, avec passion, patience, et confiance. Confiance, car ces artisan-e-s savent que leur métier a sa place dans une société capitaliste et industrielle, bien que leur art ne réponde pas à ces critères. Les personnes rencontrées avaient confiance en leurs connaissances, savaient détenir quelque chose de précieux qu'il fallait transmettre.

L'équipe de *BoulevArt* a discuté avec ces gens aux opinions très variées et qui entretiennent, tous, des rapports assez différents à cette idée de transmission et d'héritage, ce qui nous a offert des lieux propices à la réflexion. Avec Patricia Rochat, sellière, les apprenti-e-s abondent, et bien qu'il y aura toujours, selon elle, une clientèle pour les selles faites à la main, l'offre de relève excède la demande des consommateur-riche-s. Comment justifier la formation d'une relève, si elle ne peut espérer vendre à tous coups les fruits de son travail ? Devra-t-elle se pencher davantage sur les enjeux marketing liés à la pratique ? Hélène, de Maison & Maison, jeune autodidacte dynamique, a ouvert son propre chantier : pas d'apprentissage, pas de mentor. Saura-t-elle créer une chaîne en transmettant ses connaissances fraîchement acquises à des plus jeunes, quand viendra le temps de passer le flambeau ? Ses projets auront-ils la même forme ? Auront-ils même éveillé l'intérêt de la relève ? Chez Alessandro Longo, l'ambiance était toute autre : nous sentions les personnes qui avaient influencé le graveur, et toute la reconnaissance qu'il portait envers ces guides uniques

et indispensables dans sa formation. Les interrogations concernant sa propre position et sa responsabilité en tant que courroie de transmission pour la préservation de son art semblaient réellement l'habiter. Quel est son rôle vis-à-vis de sa profession ? Pour Carine Serex Chew, l'inquiétude est ailleurs : et si c'était l'intérêt pour les livres artisanaux lui-même qui ne passait pas l'épreuve du temps ? Son métier, écrasé par les presses industrielles, semble particulièrement menacé. Elle garde malgré tout un œil optimiste sur son art, et nous espérons avec elle que la beauté de son travail soit gage de perpétuité.

Grâce aux JEMA, nous avons découvert des arts décoratifs au centre desquels le temps occupe une place primordiale, comme celui des cadrans solaires, ou de la restauration d'œuvres d'art. Sans l'idée et le souci du temps qui passe, ces pratiques artistiques ne pourraient tout simplement pas exister. Les personnes rencontrées dans le cadre de ce dossier thématique nous sont apparues comme de véritables gardiennes de ce temps en marche : elles le mesurent avec précision, sauvent les vestiges de notre passé en leur rendant leur beauté première, valorisent la lenteur du travail bien fait. Il nous a semblé que ce rapport lucide et permanent à la temporalité, exempt d'une quelconque nostalgie paralysante, constituait une belle façon d'être au monde, proposant une alternative douce et positive à notre quotidien effréné et épuisant – ce qui ne rime, en rien, avec passéisme dépassé : couleurs, ardeur, créativité et renouveau étaient au rendez-vous dans chaque atelier.

Nous, membres du bureau de rédaction *BoulevArt*, remercions chaleureusement les reporter-ric-e-s externes qui ont contribué à dénicher ces ateliers et leurs artistes pour notre dossier thématique et ont rédigé ces divers portraits, et sommes immensément reconnaissant-e-s du temps – ce fameux temps – que nous ont offert les personnes interviewées pour se dévoiler à nous.

Dossier encadré par Léa Humbert, Victor Portillo et Florence Bordeleau

CHWA

NEW

OA

MAOOS
YORK
SIS



On avait deux missions en allant à New-York ; photographier la parade de l'halloween et filmer du skate pour une vidéo commune.

J'ai l'impression que le street skate, autant que la photo street, repose sur le concept de la chasse aux trésors. T'apprends à cultiver une curiosité pour des niaiseries comme une chaîne de trottoir pis un business man avec un flip phone. Tu t'inventes des oasis.





Antoine, Hubert et Sami avaient déjà été à New York, moi c'était la première fois. J'avais en tête chaque trick que je voulais faire en skate. On avait même cartographié les spots qu'on prévoyait skater.



Le chaos en a décidé autrement, comme ce matin semi-pluvieux dans Brooklyn. Antoine dit toujours qu'il faut se laisser surprendre.



Arrivés un samedi soir, les jambes engourdis par 8 heures d'auto et la tête pleine de rêves, on s'est laissés avaler par le chaos. On a dérogé à notre mission à coup de pintes et de Marlboro dans les bars du quartier de East Village. Antoine s'est endormi sur le plancher de l'appartement avec une pointe de pizza dans les mains.

On s'était dit qu'on allait se lever à 8h du matin et arpenter les lieux jusqu'au coucher du soleil, filmant des tricks à gauche et à droite tout en prenant les clichés de nos vies. New York était plus imposante avec ses innombrables sujets à photographier et l'hostilité de ses lieux supposément skatables.



Une chance qu'on avait nos planches avec nous. Les lieux étaient si grands et les gens si nombreux, il nous fallait quelque chose de protagonisant. Je me souviens de Sami qui roulait sur le trottoir de Broadway, faisant signe aux gens de bouger. Je le trouvais tellement cool.

C'est quelque chose qui manque dans ma petite ville de Québec, un anonymat si puissant que tout le monde est le héros de son propre film.



New York c'est la ville des plafonds hauts et des murs étroits. Tous les gens semblent s'aménager une personnalité imaginaire pour respirer. J'ai peur de ce que je deviendrais si j'y habitais pour plus d'un mois.

En même temps, il y en a plusieurs qui contrastent avec leur environnement et qui sont bien avec ça.



© Antoine Perrota, Fleurflash



© Antoine Perrota, Madame contraste



On s'est rendus à New York pour donner
vie aux personnages de nos rêves, se
laisser surprendre face à ce qu'ils peuvent
devenir dans un lieu infini.

Je crois que c'est ça qui nous ramène à nos planches : enfiler un costume qui transforme toute hostilité en terrain de jeu. Ça émancipe.



©Hubert Poliquin, En équilibre



Je m'ennuie du moi-même de New York.



Je m'ennuie de la danse de nos corps sur nos planches, qui arpentent le chaos et s'inventent une oasis dans ses restes.



Merci.

Ces photos argentiques capturées par Philippe Durand, Antoine Perrone, Hubert Poliquin et Sami Blais sont issues d'un voyage à New York en octobre 2022. Le texte fut écrit par Philippe Durand en mars 2023. Le film commun dont il est question s'intitule *HONEY DRIFTERS II*, un court-métrage filmé, monté et réalisé par Antoine Perrone qui met en lumière la danse des corps de Sami Blais et Philippe Durand lors de leur passage à New York. La projection du film fut accompagnée d'un vernissage photo et eu lieu le 7 avril 2023 au LIEU centre d'art interculturel, au 345 Rue du Pont, Québec.



LAITERIE 1306 1951 du MIROIR

POUR L O L A H O F E R

Par Héroïse Mouquin

Étudiante en design mode mais également musicienne, Lola Hofer baigne tout entière dans l'art. Des balbutiements aux pièces finales, ses créations dans le domaine de la mode révèlent le cheminement passionnant que suivent les concepts dissimulés derrière les vêtements.

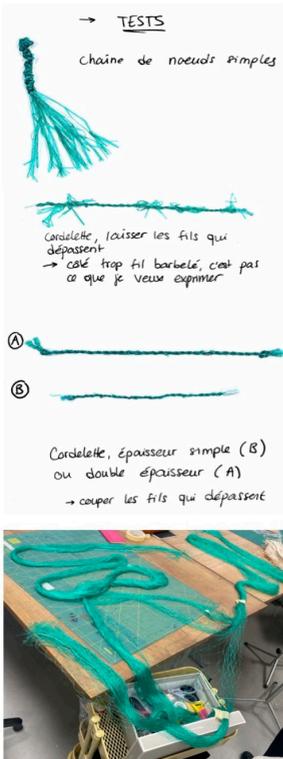
Depuis toute petite, Lola s'émerveille de ce qui l'entoure. Elle aime observer et collectionner les images et les objets, et pense que tout a un potentiel de création – d'où l'importance de s'émerveiller, souligne-t-elle. À l'écouter parler, on a l'impression que, dans sa vie, couleurs, textures et sonorités convergent et se répondent dans une sorte de grand bal synesthésique. Fille d'une mère enseignante et d'un père reconverti à la photographie, la jeune femme de 21 ans est une véritable touche-à-tout : « Si je n'aime pas quelque chose, je ne tiens pas plus de trois semaines. C'est quelque chose que l'on voit peu chez moi à première vue, mais je suis bornée et je sais ce que je veux, c'est impossible de me forcer à faire ce que je n'aime pas. Heureusement que j'aime beaucoup de choses ! »

Loin de se restreindre à ses deux grandes passions que sont la mode et la musique, elle pratique également la poterie avec sa sœur Zoé et se ressource grâce aux séances de lecture qui occupent ses trajets de train

Lausanne-Genève. La jeune femme se rend en effet quotidiennement dans la ville du bout du Léman, où elle complète une passerelle propédeutique au CFP Arts dans l'objectif d'intégrer la HEAD en Design Mode.

Une grande partie de son travail artistique parle de l'intime et de la mémoire. Intitulé « Après les vents d'anges », l'un de ses projets de design mode consiste par exemple en un travail sur les entrelacs dont naît une pièce évoquant les vignes de son enfance (figure 2). Le résultat découle de tout un processus de réflexion puis d'expérimentation autour des entrelacements, passant de

la création d'une matière à son interaction avec le corps, afin de pouvoir représenter la géométrie des paysages viticoles animés par le vent (figure 3). Dans « Journal de (re)construction », un projet photographique (figure 1), Lola s'intéresse cette fois au lien qui s'établit entre les vêtements, les lieux et les souvenirs, unis au travers de moments marquants – comme les ruptures amoureuses. Si nous avons plutôt tendance à associer des chansons à certaines personnes ou à certains moments de nos vies, ce sont pour Lola les vêtements qu'elle porte qui marquent sa mémoire. Ceux-ci jouent en effet un rôle essentiel dans l'expression de



La cordelette verte représente la longueur, la géométrie des terrasses. Elle permet le maintien des volumes créés avec le filet de vigne blanc grâce à un fil d'un fil de fer torsadé autour d'elle, permettant également un rappel aux piquets des vignes.

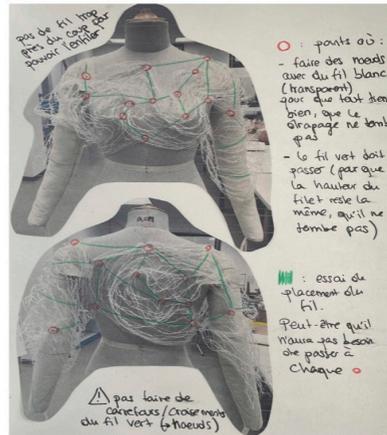


Figure 3. © Lola Hofer, extraits de recherches du travail, « Après les vents d'anges »



Figure 2, © Lola Hofer & Vincent Hofer, Lola Hofer, *Après les vents d'anges*

l'univers de Lola

notre identité – et de notre humeur. C'est ce qu'elle trouve passionnant dans la mode : « À la base, un vêtement n'est composé que de simples bouts de tissus. Mais en fonction de la coupe qu'on lui donne, des couleurs et des matières, on peut se sentir confiant, ou au contraire extrêmement mal dans notre peau. »

Le rapport à l'intime est également visible dans ses influences, en particulier dans le travail de Sophie Calle, une de ses artistes contemporaines préférées, qui, mélangeant fiction et autobiographie, met en avant l'intime et les souvenirs dans la sphère collective, brouillant ainsi les frontières entre le privé et le public. Dans son ouvrage *Prenez soin de vous* (2007), l'auteure invite 107 femmes de professions différentes à interpréter, sous un angle professionnel, un mail de rupture qu'elle a reçu. Cette douloureuse expérience personnelle est ainsi transformée en une interprétation et une expérience toutes deux collectives.

Pour Lola, tout commence avec la pandémie, qui survient pendant sa troisième année de gymnase et qu'elle décrit comme une deuxième naissance, s'étonnant d'avoir pu renaître justement quand la société s'est arrêtée. Pendant le confinement, ses journées sont remplies par des occupations créatives : la jeune femme se met à composer ses premiers morceaux de musique et redécouvre la couture à travers des projets d'upcycling. Après le gymnase, la mode prend de plus en plus de place dans sa vie. Alors en année sabbatique, elle concentre une partie de son temps libre à la revente de vêtements, préalablement chinés. C'est à ce moment-là qu'elle dével-

Si tu étais...

...une saison ?

L'automne

...une couleur ?

Actuellement,
le rose fuchsia

...une chanson ?

Une musique
de Madison
Cunningham

...un livre ?

*Prenez-soin
de vous* (2007)
de Sophie Calle

...un vêtement ?

Une longue
robe de
Cecilie Bahnsen



oppe ses capacités en couture, apprenant en autodidacte sur YouTube, ce qui lui permet de compléter ses premières pièces : « J'avais si peu confiance en moi il y a deux ans, ça a tellement changé. Ça vient du fait de m'autoriser à m'émerveiller et à vivre pour moi. En tant que femmes, on ne nous apprend pas à vivre pour nous, on nous apprend à vivre pour et à travers les autres. Les femmes n'ont pas le droit de prendre leur place. » Pour montrer qu'elle existe et pour reprendre sa place, Lola crée. À ses yeux, ce n'est pas une option, mais un besoin vital : « C'est par les souvenirs et par l'intime que je m'exprime. En musique, ce que je crée parle de moi, comme un défouloir où je brode autour d'histoires et de sentiments que j'ai traversés. Dans la mode, par contre, je puise généralement dans mes souvenirs avec plus de recul. »

Donner forme à des idées

Au sujet de ses inspirations, Lola rappelle que dans tous les domaines, y compris dans la mode, la création découle de consommations et d'inspirations multiples. Dans le cadre de ses cours, ses projets partent d'un matériau, d'un thème, d'une technique ou, le plus souvent, d'un mot. Un projet récent les a ainsi poussées, elle et son amie Elalilou Rosazza-Celin, à investiguer et à définir le concept de l'uniforme afin de créer le leur. Comme dans la plupart de ses projets de mode, Lola cherche des références et des inspirations, notamment du côté des grands designers (par exemple à la Fashion Week), et effectue des recherches sur les codes de certains vêtements. Cela permet dans un premier temps de voir ce qui existe déjà afin de pouvoir, dans

un second temps, en sortir et développer un langage singulier. C'est en cela que le domaine du design se distingue de la création de vêtements, où l'on tend plutôt à rester fidèle aux codes des vêtements. Dans son projet, par exemple, « un uniforme est un vêtement qui définit un groupe – auquel appartiennent certaines personnes dans un certain contexte – mais qui doit en même temps s'adapter à tous les corps », précise Lola. Pour elle, la première étape consiste à réfléchir autour du mot : « Je divague, je cherche, je note sous le mode de l'écriture automatique à quoi ça me fait penser, je développe plusieurs idées avant d'en sélectionner une. » Elle et son amie ont décidé de créer leur uniforme en optant pour le domaine de la lingerie. Elles en ont interrogé les codes, remarquant que la lingerie est souvent associée au vestiaire féminin et n'est encore que très peu présente dans la mode masculine. Mêlant les codes de la lingerie et du sportswear, les deux amies se sont donc lancé le défi de créer une lingerie non genrée, adaptable en fonction des morphologies et qui mette en valeur des parties du corps qui ne soient pas seulement le fessier ou la poitrine. Comme l'indique Lola dans son portfolio, il s'agit là « d'une volonté de créer des modèles ludiques, demandant temps et délicatesse à enlever pour contrer le côté trash, consommatif et rapide que certains rapports sexuels peuvent avoir. »

Les créations de Lola révèlent les nombreuses étapes et allers-retours qui s'opèrent tout au long du processus de design, entre différentes matières, entre différents supports, numériques ou concrets, et entre dif-

« *C'est par les souvenirs
et par l'intime
que je m'exprime.* »

férentes dimensions (le travail sur le corps requiert de nombreux passages de la 2D à la 3D, et inversement, notamment sur le plan du patronage). Un de ses projets préférés consiste en un travail d'empreinte, inspiré par la tache d'une grenade (figure 4). À partir de taches de fruits sur un drap, elle réalise un travail de scan-nage et de décalquage sur table lumineuse. En passant par Photoshop, elle explore différents remplissages et procède à des tests de couleurs. Elle reprend par la suite le motif de couleur obtenu sur linogravure, pour finalement l'imprimer sur une nappe rose (rappelant la teinte de la grenade). Cette tache est mise en valeur et s'efface facilement, l'encre pour linogravure étant faite à base d'eau, ce qui renverse son caractère de base, celui d'un élément sale et que l'on cherche à faire disparaître. Ce cheminement aura finalement permis de mettre en valeur la tache.

Le but n'est pas forcément de mettre au point des vêtements qui soient portables. Ils peuvent aussi servir à faire passer un message ou retranscrire une émotion. Dans le cadre d'un projet commun, Lola et deux de ses collègues ont réalisé une parure

à partir de vinyles récupérés (figure 5). Le matériau a été fondu grâce à un pistolet à air chaud, et remodelé pour former des fleurs et des bâtons de vinyle. Cette création, composée de fleurs accrochées à une structure, évoque la volonté de pallier l'anxiété en créant : « d'où le fait que c'est une matière qui n'est pas très agréable à porter, que la parure est lourde, mais qu'il en ressort un côté floral et délicat », souligne Lola.

En dehors de ses études, Lola prend parfois encore le temps de créer ses propres vêtements : « C'est vraiment génial parce que tout est imaginable, de la matière à la coupe. En soi tout peut être créé. Tu vas chercher ton tissu ou chiner, puis tu passes des heures derrière une pièce. Ainsi, quand tu la portes, elle a tellement plus de valeur qu'une pièce achetée dans un magasin. En outre, tu prends conscience que ce n'est pas normal de trouver des jeans à 40 francs : tu achètes trois mètres de tissu et tu en as déjà pour 80-90 francs... C'est où, le reste ? » Également conscients de la catastrophe écologique que représente l'industrie textile, Lola et ses pairs se lancent, à travers leur formation, dans la création de matière

à travers la réutilisation des matériaux existants, un processus parfois long et exigeant, mais qui redessine un futur plus souhaitable pour le monde de la mode : « On ne peut pas créer sans cesse à partir de nouvelles matières, on part droit dans le mur. » C'est aussi sur un plan artistique plus personnel que Lola trouve de l'intérêt dans cette réutilisation, qui s'inscrit là encore dans la question des souvenirs et de l'intime : « Les vêtements ou objets chinés pour créer de la matière ont une vie et une histoire, mais on ne la connaît pas, on ne sait rien de l'importance qu'ils ont eue pour la personne qui les a possédés, ni ce qu'il s'est passé. » Un mystère qui plaît évidemment à la jeune créatrice.



Figure 4, © Lola Hofer, Lola Hofer, *Taches empreintes*



Figure 5. © Vincent Hofer, Lola Hofer, Elahlitou Rosazza-Celin & Pasi Oulvey, *À fleur de peau*



COMPTE-RENDU DU SALON DU LIVRE 2023 UN AVANT-GOÛT D'ALEXANDRIE

Par Doni Ebongué



Je vous emmène dans un lieu où le temps n'a pas d'emprise. Où toutes les passions du monde sont retranscrites entre les pages de milliers d'ouvrages. Venez vous noyer dans cet océan de mots qui rassemble petits et grands chaque année au fameux Salon du Livre de Genève. Il y en a pour toutes les envies, du roman policier au livre de recettes exotiques, de la bande dessinée à l'essai politique. Promenez-vous avec moi au milieu de cet univers où nous aurons la chance de rencontrer Marc Voltenauer, maître du frisson et du polar romand.

I. Les premiers pas

Lorsqu'on m'a proposé de faire mon compte rendu du Salon du Livre 2023, autant dire que je n'ai pas hésité longtemps. Me voici déjà dans le train, le cerveau lancé à mille à l'heure, essayant tout de même de modérer quelque peu mon enthousiasme. Les auteur·ices en dédicaces, les conférenciers et conférencières, les maisons d'édition et surtout, LES LIVRES ! J'ai toujours aimé les livres, leur présence me rassure. Et là où je vais, je vais rencontrer des âmes sœurs, qui partagent mon amour du langage. Un même but, une même passion nous unit.

Le train est arrivé, il est temps d'y aller.

En arrivant devant les lieux, je ne peux m'empêcher de sourire. Je vois de tout autour de moi, des enfants qui tiennent la main de leur père, des adolescents qui se moquent de leur prof à voix basse, des couples qui ont déjà étudié le programme et créé un planning de visite ainsi que des

habitués qui viennent ici pour leur pèlerinage annuel. Et moi dans tout ça. Je jette un œil à l'intérieur. Ça me fait tout drôle ; il y a plus de dix ans que je ne suis pas revenu.

On y va.

II. Dans la gueule du loup

C'est comme si j'avais pénétré dans une espèce de biome indépendant. Je suis dans un petit monde en soi. Les odeurs de nourriture, les stands qui s'étendent à perte de vue, les visiteurs petits et grands, locaux ou touristes. J'entends du français, de l'allemand, de l'anglais, peut-être même un peu de russe. Peu importe, ici nous sommes tous pareils : des amoureux des mots. Cette foule, c'est un océan dans lequel il me tarde de me noyer.

Je commence à déambuler au milieu de la masse. Ici, je vois des panneaux qui indiquent le programme des conférences. Là, j'observe des dizaines de familles attablées, des amis qui prennent l'apéro (il n'y a pas d'heure) et des couples de retraités assis devant une tasse de café. J'entends de loin une conférence sur la psychologie et une proposition de vulgariser ce vaste sujet afin d'intéresser les plus jeunes. Je continue d'avancer. Au fond, je découvre l'immense Pôle Jeunesse proposé par Payot ; des ateliers participatifs où les enfants se bousculent sous les rires des animateurs et animatrices ainsi que plus de livres qu'on ne pourrait lire en une seule vie. Derrière cela, il y a un énorme stand consacré aux mangas. C'est là que la foule est la plus

dense bien évidemment. Amusé, je décide d'y faire un tour. Je croise Théo, huit ans et demi, qui se pavane avec son bandeau de ninja et un shuriken en plastique dans la main, bien qu'il jure sur la vie de sa mère que c'est une authentique arme de guerrier japonais. C'est drôle. Dans cette immense halle où se concentre toute cette culture, je me dis que chaque âme présente a une histoire à raconter.

Je sens que mon téléphone vibre. Il s'agit de Marc Voltenauer, romancier d'origine genevoise, installé au Pôle Jeunesse en raison de sa participation à la collection « Frissons Suisses » aux éditions Auzou, une série de polars destinée aux plus jeunes. Il vient aussi de publier un nouveau roman, cette fois-ci moins enfantin, qui raconte une nouvelle aventure de l'inspecteur de police Andreas Auer. On m'a dit qu'il était très avenant ; je me réjouis de le rencontrer. En lisant ses romans, je me suis tout de suite laissé captiver par la force de ses personnages. Ce ne sont pas de simples caricatures : je sens que l'auteur a mis un point d'honneur à leur donner une existence tangible, au-delà des mots. Quand je ferme les yeux, je n'ai aucun mal à m'imaginer l'inspecteur Andreas Auer et son compagnon, Mickaël Achard. Son premier ouvrage, *Le Dragon du Muveran*, met en scène l'inspecteur dans un cadre très familier, le village de Gryon dans les alpes vaudoises, où le policier enquête sur une histoire morbide de tueur en série. Je retrouve peut-être un peu de Ramuz dans son histoire, avec une intrigue à la Agatha Christie. J'ai aussi eu le plaisir de découvrir sa collection jeunesse avec *Panique au Grand Saint-Bernard*, où

j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec le petit Adam et sa sœur Mélissa, les neveux de l'inspecteur. Marc Voltenauer m'a fait retourner en enfance, à l'époque où je découvrais le *Club des Cinq*. L'intrigue de cette œuvre m'a arraché plus d'un sourire de mélancolie.

En voyant l'auteur arriver, je vois un homme d'âge mûr, un air gaillard et très sympathique. De grands yeux bleu clair. Il a le contact facile, il me met très vite à l'aise en me proposant de se tutoyer. J'apprécie le personnage, on ne m'avait pas menti sur sa réputation.

Nous allons dehors, histoire de pouvoir discuter un peu tranquillement. L'entretien peut commencer.

III. L'entretien

Je sais que certains éditeurs peuvent parfois intervenir plus ou moins souvent sur le fond ou la forme d'un manuscrit. Ma question est la suivante : quelle marge de liberté ton éditeur t'a-t-il octroyée ? Est-ce que tu as eu carte blanche sur tout ou alors est-ce qu'on t'a demandé de retravailler certains passages, que ce soit sur le fond ou sur la forme ?

—Alors, assez peu de contraintes à vrai dire. L'éditeur avait bien sûr une correctrice qui a relu le manuscrit et suggéré quelques petites modifications mais uniquement sur la forme. Cependant, avant la publication, la première personne à avoir lu le manuscrit (un camarade écrivain), m'a tout de même fait quelques suggestions sur certains points à améliorer, ce qui m'a permis de peaufiner mon

texte. Mais aucune contrainte de la part de l'éditeur, qui aurait à mon avis accepté de publier ce roman tel quel, sans l'avoir forcément tant retravaillé. Je sais que certains éditeurs peuvent intervenir de manière plus récurrente et profonde, qu'ils peuvent accompagner les jeunes auteurs. Me concernant, l'éditeur intervient surtout sur la forme et me laisse libre sur le fond. Pour cela, j'ai mes propres lecteurs qui me donnent des conseils avant que j'envoie le texte dans le but de sa publication. En revanche, la collection jeunesse est beaucoup plus encadrée premièrement parce qu'il s'agit d'une collection donc cela implique un nombre de signes défini, une structure de chapitres à respecter. De plus, l'éditeur demande d'abord de faire un résumé de l'histoire proposée qu'il validera ou pas avant de commencer le processus d'écriture. Il tient à ce que le l'histoire soit accessible aux enfants, qui sont tout de même la cible principale de cette collection « Frissons Suisses ».

En parlant de cette collection jeunesse, est-ce que cela part de ton idée ou est-ce que quelqu'un est venu te proposer d'y participer ?

—On est venu me demander d'y participer parce que la maison d'édition voulait créer cette collection. Je me suis demandé au début ce que ça voulait dire « écrire pour la jeunesse » ; quel vocabulaire dois-je utiliser ? Quelles thématiques dois-je aborder ? J'ai eu la chance d'être très bien accompagné par l'éditeur qui connaissait très bien le domaine de la littérature pour enfants et qui m'a beaucoup aidé à écrire mes histoires dans le cadre de cette collection.

Est-ce que tu as un mode opératoire lorsque tu écris ? Est-ce que tu as d'abord l'idée des personnages que tu vas faire évoluer et qui vont eux-mêmes t'inspirer une histoire ou l'inverse ?

—Cela change d'une fois à l'autre. Je passe généralement six mois à faire de la recherche avant d'entamer le processus d'écriture. Lors de cette recherche je réfléchis aux personnages, à l'intrigue, je visite les lieux où tout se déroule. Je me renseigne sur les sujets plus techniques, je vais interviewer des personnes, des policiers par exemple, etc. Tout cela nourrit l'inspiration. Ensuite, pour savoir dans quel ordre les objets d'inspiration me viennent à l'esprit, c'est très variable. Je peux avoir l'idée d'un personnage qui fera germer une idée d'histoire par la suite. Parfois, c'est un lieu particulier qui m'inspire une histoire ou un personnage. En général, tout cela forme une sorte de chaos dans ma tête, avec des déclencheurs qui ne sont pas toujours les mêmes en fonction des histoires.

Étant originaire de Genève, pourquoi avoir choisi, pour ton premier roman *Le Dragon du Muveran*, de faire se dérouler cette histoire dans le village de Gryon au sein des alpes vaudoises, ce qui est un cadre assez différent de ta ville d'origine ?

—Par amour. Premièrement, mon compagnon est originaire de ce village, c'est lui qui m'a fait découvrir la région. Ensuite par amour pour le lieu, car j'ai vraiment été grandement séduit par le cadre, et en plus, nous y habitons aujourd'hui. C'est aussi un cadre idéal pour un polar ;

un petit village isolé dans les montagnes avec peu d'habitants, l'endroit était parfait pour une intrigue d'enquête policière.

On remarque que tu as un style d'écriture très réflexif, très introspectif. Tes personnages ne sont pas juste des stéréotypes, ils ne sont pas là uniquement pour faire avancer l'intrigue ; en les lisant on a vraiment l'impression de les découvrir, de rentrer dans leur psyché, comme s'ils avaient une existence tangible. Est-ce que l'écriture serait pour toi une façon de faire passer des messages plus personnels, en plus du fait de vouloir raconter une histoire ?

— Mon intérêt premier c'est vraiment l'être humain et son fonctionnement. Avant même l'écriture, lorsque je me destinais encore à être pasteur, c'était déjà le cas. J'ai mis un peu de moi dans chacun de mes personnages, car je voulais leur donner plus qu'une simple existence sur papier. Je travaille de plus en plus sur la création de personnages et c'est quand j'ai vraiment l'impression qu'ils existent que je me dis que je peux les mettre en scène. Un personnage est plus qu'un simple outil narratif, je tiens à raconter qui ils sont réellement, ce qu'ils ont vécu, ce qu'ils aiment et détestent, leurs souffrances et leur joie.

Une question un peu basique mais tout de même intéressante : as-tu des conseils à donner à de jeunes auteurs qui souhaiteraient être publiés ?

— Je suis tombé sur une phrase rédigée par Camilla Läckberg, une

autrice suédoise de romans policiers, qui donnait sur son site internet des conseils sur l'écriture d'un polar : « écrire c'est dix pour cent de créativité et nonante pour cent de transpiration. » Mon conseil, c'est de ne pas écrire un manuscrit d'une traite et de le déclarer fini. Il faut le faire relire, le retravailler en écoutant les suggestions, ne pas se dire que « maintenant, j'ai suffisamment travaillé », sans toutefois tomber dans l'extrême inverse. Il faut présenter à l'éditeur un travail le plus abouti possible. Ne pas penser que l'éditeur viendra forcément aider l'auteur à améliorer son écrit. Il faut le soumettre à la critique en amont, le faire relire le plus possible avant de l'envoyer.

En parlant de cela, est-ce que tu pourrais nous dire combien de temps s'est déroulé entre la première inspiration et la publication de ton premier roman, *Le Dragon du Muveran* ?

— En comptant toutes les étapes de l'écriture, à savoir l'inspiration, la création de personnages, les recherches, l'écriture elle-même, les relectures et finalement la publication, cela a pris environ deux ans. J'ai envoyé mon manuscrit en fin d'année et je m'attendais à devoir patienter longtemps avant de recevoir une réponse. J'ai finalement été contacté après seulement un mois et demi. Un éditeur s'est montré très intéressé par mon histoire, et j'ai de plus eu la chance de tomber au bon moment concernant le planning éditorial ; en effet, les éditeurs établissent des plannings annuels des genres d'ouvrages qu'ils doivent publier. Ils ont besoin d'un certain nombre de romans policiers, de romans fan-

tastiques, de recueils de poèmes, etc. Cela peut donc arriver qu'un éditeur réponde favorablement à un écrivain, tout en lui spécifiant que son texte ne sera publié que l'année suivante, voire même plus tard. Dans mon cas, il n'y avait pas encore de polars planifiés pour l'année 2015, c'est donc en partie pour cela que j'ai été contacté si vite.

Et pour finir : le dernier roman ayant paru récemment, quels sont tes futurs projets ? Prévois-tu de continuer à développer le personnage de l'inspecteur Auer ou alors penses-tu explorer de nouvelles pistes ?

—Le dernier opus de la collection « Frissons Suisses » est paru au début de l'année 2023, et je suis actuellement sur l'écriture de mon prochain roman dans lequel on retrouvera une nouvelle fois l'inspecteur Auer. Chacun de mes romans offre un cadre différent. J'évite ainsi d'enfermer mes personnages dans un seul univers. J'aime ces personnages et je souhaite continuer encore quelque temps avec eux, pour pouvoir les faire évoluer dans des cadres multiples. J'ai commencé par les faire évoluer à Gryon, ils ont aussi vécu une aventure en Suède et le dernier roman se passe en Albanie, ils disposent donc d'un terrain de jeu assez conséquent.

Je ressors de cet entretien satisfait et curieux. J'ai rencontré une personne inspirante et qui m'a donné envie de plonger plus avant au sein de son univers. Un style simple mais efficace, une narration riche qui laisse une grande place au suspense et, ainsi que je l'ai déjà mentionné, des

personnages crédibles et attachants (ou pas). Après avoir remercié Marc Voltenauer pour son sourire et son ouverture, je me retourne et vais rejoindre la foule à l'intérieur. J'ai déjà eu le temps de tout voir mais il m'en faut plus.

IV. Les derniers pas

Je passe à côté de stands que je connais déjà, je recroise le petit Théo avec son bandeau. J'avance lentement, mais ça n'a pas d'importance.

Je vois qu'une conférence est sur le point de commencer et qu'il reste des places libres. C'est Lucien Willemin, une discussion intitulée « *Prenez soin de vous, achetez des voitures d'occasion !* ». Il parle de surconsommation, d'obsolescence programmée, et je retiens une phrase qui sonne assez étrangement à mes oreilles : *Recycler, ça pollue*. On dirait un slogan d'Orwell dans *1984*. En effet, le recyclage poursuit un but noble. Seulement, pour recycler, il faut des machines, et il faut bien fabriquer ces machines, avec d'autres machines qui polluent, elles aussi, et ainsi de suite. C'est un cercle vicieux. Il me parle de l'absurdité de beaucoup de programmes qui visent à combattre les émissions de gaz à effet de serre alors qu'ils l'entretiennent, sans même s'en rendre compte parfois. Un discours plutôt inquiétant.

C'est avec ces pensées en tête que je me lève et décide de m'en aller. Je traîne un peu quand même, le temps de découvrir quelques éditeurs que je ne connais pas encore. Je me fais alpaguer par une représentante de la revue romande d'histoire et d'archéologie « *Passé Simple* ». Elle

me propose un exemplaire du dernier numéro. Je lui réponds que je suis déjà abonné, que je le recevrai bientôt à la maison.

Je finis par arriver devant la sortie et me retourne une dernière fois.

Lucien, Marc, petit Théo, merci. Et à l'année prochaine.





VANESSA UDRIOT

Par Dorina Mazreku

Au cœur de l'université de Lausanne se trouve un espace dédié à l'exposition d'œuvres contemporaines, encadré par l'association estudiantine Le Cabanon. Composée majoritairement d'étudiant-e-s en histoire de l'art, elle a pour mission de présenter chaque semestre des artistes de la région. Afin de réaliser ce projet, un-e commissaire a l'opportunité d'imaginer une exposition avec un-e artiste, de sa scénographie à l'organisation d'événements associés, en collaboration avec les membres de l'association.

Ce semestre de printemps 2023, la commissaire Dorina Mazreku présente un projet de taille, tant dans ses dimensions que dans l'enjeu de son sujet : il s'agit de l'exposition « Oyendau », de l'artiste suisse et uruguayenne Vanessa Udriot. Le sujet porte sur l'Uruguay, pays d'origine de la mère de l'artiste, et plus spécifiquement sur la question du génocide du peuple autochtone Charrúa au XIX^{ème} siècle. Aujourd'hui, des groupes revendiquent une descendance et une identité Charrúa, et les activistes autochtones luttent pour leur reconnaissance officielle, que l'État et la majorité du peuple uruguayen persistent à nier. À travers sa création artistique, Vanessa Udriot cherche à mettre en lumière les enjeux identitaires qui traversent son pays natal. « Oyendau » signifiant mémoire

en langue charrúa, cette exposition vise à dépeindre le travail de reconstruction de la mémoire autochtone, et à visibiliser le combat pour leur reconnaissance. Loin de vouloir parler à la place des Charrúas, l'artiste a demandé à être accompagnée tout le long de ses recherches par l'anthropologue Andrea Olivera, qui a effectué une thèse de doctorat sur le sujet à l'UNIL¹. Ainsi, ses œuvres ne parlent pas *des* Charrúas, mais *avec* les Charrúas — elle a conscience de la perspective décoloniale dans laquelle elle doit s'inscrire.

L'art de Vanessa Udriot devient ainsi une célébration de la mémoire. Diplômée depuis 2021 d'un Master à l'ECAL en Arts Visuels, l'artiste se distingue par une approche pluridisciplinaire à la création. L'association de différents médiums permet d'évoquer les multiples dimensions des images mentales, comme leur spatialité, leur sensualité, ou leur teneur sentimentale. Par l'imagerie visuelle, elle matérialise ce qui est d'abord de l'ordre de l'esprit : les souvenirs, l'oubli, et l'imaginaire culturel. Elle peint, scanne ou photographie une main, une plante, une rivière, de sorte à ne capturer que la couleur insaisissable de l'eau, les plis subtils et sans fin de la peau, ou la texture impénétrable d'un tronc. Car la trace d'un objet dans notre esprit n'a que la forme que l'on souhaite lui donner. Plus que sa figure, on retient la vivacité de la couleur, le sentiment évoqué, le son provoqué, le tout comme un patchwork de sensations.

En cherchant ainsi à inscrire l'imaginaire dans l'étendue du monde matériel, la réflexion sur l'espace occupe également une place importante dans l'acte créatif de Vanessa Udriot, ce qui s'explique par sa formation préalable d'architecte à la HEIA de Fribourg. Son parcours artistique se trouve ainsi teinté d'un intérêt particulier pour la spatialité et la matérialité, ainsi que la manière dont ses œuvres communiquent avec les lieux. Par conséquent, dans sa recherche artistique sur la mémoire, elle accorde une grande importance au sens attribué à l'espace par les histoires et les souvenirs ; et dans un mouvement inverse, à la manière dont l'environnement forge les souvenirs. Enfin, sa perception pointue du monde tridimensionnel l'a menée — c'était presque inévitable — à investir aussi le monde de la sculpture. Dès lors, dans son exposition actuelle « Oyendau », elle allie ses grands photos-montages à des petits objets sculptés, comme si les premiers matérialisaient l'imaginaire, et les seconds conféraient une puissance symbolique au monde concret.

Cette exposition aux multiples médiums se veut comme une continuité de son mémoire de Master, centré précisément sur la cause Charrúa. Ses recherches sur le sujet ont débuté par un intérêt pour son pays maternel, l'Uruguay. Il est tombé sur un article déterminant, intitulé « We are still here: the fight to be recognized as Indigenous in Uruguay » de *The Globe and Mail*, écrit par Stéphanie Nolen. Le papier présentait

1 - Andrea Olivera, « Devenir Charrúa dans l'Uruguay de l'après dictature : Entre mémoires fragmentées et "sens du collectif" : une ethnographie audiovisuelle en collaboration », Thèse en SSP, dirigé par Mondher Kilani, Université de Lausanne, 2014

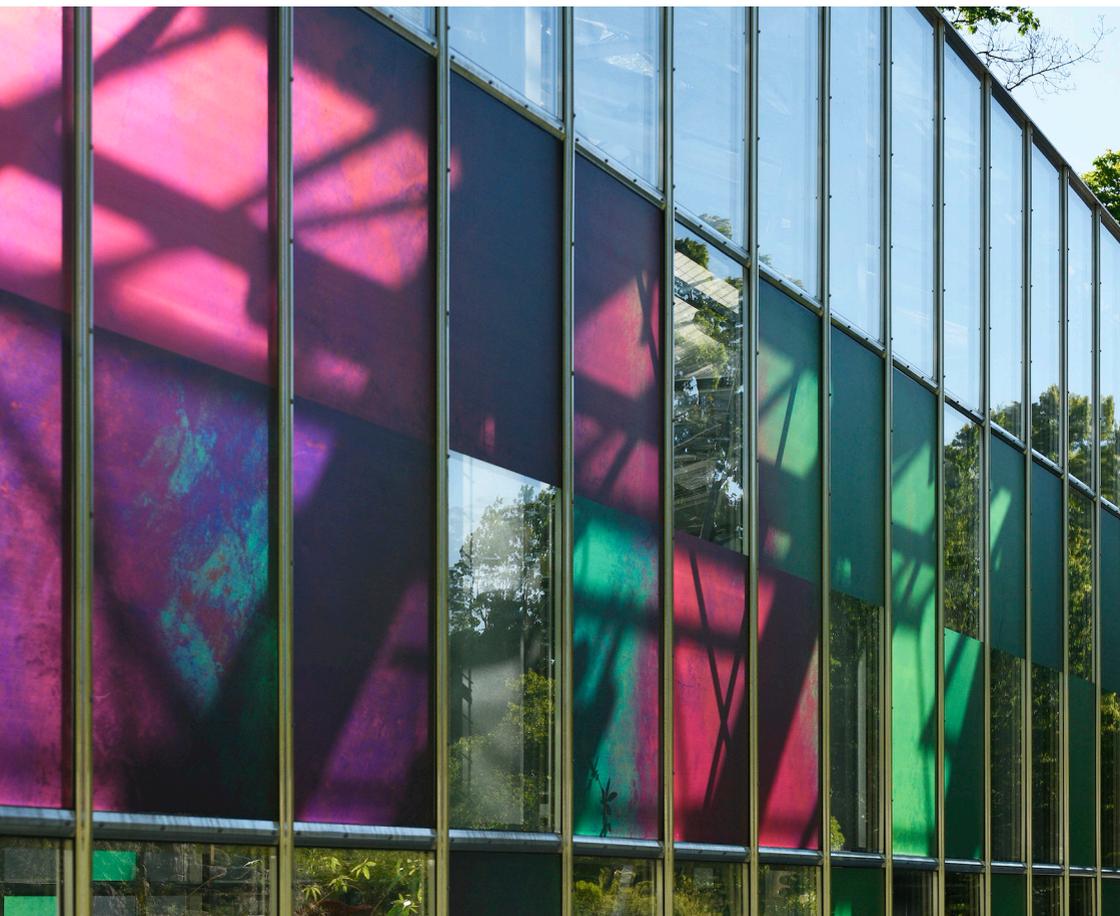
plusieurs personnes d'Uruguay se revendiquant autochtones, plus précisément de la première nation des Charrúa. Le témoignage de ce groupe a d'abord été surprenant pour l'artiste, car selon l'histoire officielle, la population indigène est complètement éteinte.

En effet, au XIX^{ème} siècle, les colons ont mené plusieurs campagnes d'extermination des Charrúa, dont la dernière se produisit en 1835, au bord des rives du ruisseau Salsipuedes (ce qui signifie, par une triste ironie, *sors si tu peux*). L'État uruguayen a affirmé que le massacre n'avait laissé aucun survivant, marquant ainsi l'extinction totale de la population. Vanessa se souvient d'ailleurs d'un aimant qu'elle regardait souvent dans son enfance, sur lequel était imprimé un timbre où l'on pouvait lire l'inscription « Los Ultimos Charrúas », signifiant « les derniers Charrúas ». Elle avait donc entendu parler de ce peuple autochtone presque comme d'une légende, appartenant à un passé lointain. Profondément touchée par les problématiques traversant ce pays, Vanessa a alors effectué des recherches approfondies afin de développer un projet artistique sur le sujet, dans le but de donner une force visuelle à la lutte de ce peuple. À travers ses lectures, elle s'est rendu compte de l'ampleur du mouvement qui prend place aujourd'hui, et du rôle majeur que les femmes y occupent.

L'objectif des Charrúas est double : d'un côté, restituer leur mémoire en retrouvant des objets culturels que l'État n'a pas conservés et, de l'autre côté, comprendre ce que signifie d'être Charrúa aujourd'hui. Iels

ont entrepris de déconstruire les normes et traditions européennes dans lesquelles iels ont grandi, pour se construire une identité qui ne cherche pas à être une récupération, mais une affirmation propre, personnelle et d'une temporalité présente. Vanessa cherche donc à illustrer cette quête sur la mémoire et l'identité : pour ce faire, elle a entrepris un voyage de six semaines, durant lequel elle a parcouru tout le pays, s'imprégnant du parcours de ces autochtones, de leur combat, et de leur propre recherche identitaire. Elle est allée à Salsipuedes, le lieu du dernier massacre. Les autochtones qu'elle y a rencontrés l'ont également emmenée sur des lieux sacrés : à leurs côtés, elle a exploré une nature chargée de spiritualité, et a eu l'occasion de la capturer en images pour son travail de mémoire. Elle réalise alors la perspective décoloniale dans laquelle son projet doit s'inscrire :

« Au cours de cette recherche, j'ai pris conscience à plusieurs reprises de la vision eurocentrée de laquelle je suis imprégnée malgré moi, et à quel point l'État uruguayen et ses institutions le sont également. Par moments, j'ai réalisé que certaines méfiances, ou des questions que je me posais, dépendaient du cadre de pensée occidental dans lequel je suis inscrite, et non d'une forme de vérité absolue ou de « bon sens » général. J'ai donc douté au début de ces personnes se déclarant directement Charrúas, plutôt que descendants de ce peuple. Mais au fil de mes lectures et de mes échanges avec l'anthropologue Andrea Olivera, j'ai pu mesurer la complexité de la question de l'identité, dans le sens d'une construction liée aux rapports sociaux, en constante évolution. »



Vanessa questionne alors elle-même ses origines et sa propre identité. Elle remet en cause ce que signifie pour elle être uruguayenne, en réfléchissant aux valeurs et aux normes qui la constituent, et en décelant en quoi sa perception du monde est influencée par les stigmates de la culture européenne dans laquelle elle a grandi.

« Outre mon grand intérêt pour la question charrúa, ce travail fait écho à un besoin personnel de connaître davantage mes origines uruguayennes ; c'est une quête de ma propre identité

qui entre en résonance avec celle des Charrúas. En tant que femme, aux racines uruguayennes maternelles, j'éprouve beaucoup d'admiration pour la volonté et la combativité dont font preuve les femmes charrúas dans la lutte pour la reconnaissance de leur peuple. En tant qu'artiste, je suis touchée par la manière dont elles utilisent l'art pour revitaliser une culture presque décimée, pour reconstituer une mémoire fragmentée, pour répondre à une nécessité aussi vitale que spirituelle ».

Dans cette perspective, l'artiste explore alors ce que le terme de mémoire signifie pour elle, en le matérialisant à travers son processus artistique. De cette idée naissent des impressions sur rideau qu'elle a exposé pour son projet de Master, et qu'elle recrée dans son exposition avec le Cabanon. Ces œuvres sont des assemblages diaphanes nés d'un collage numérique entre peintures et scans. Pour les réaliser, elle peint d'abord des œuvres abstraites, laissant libre cours à l'expression de son inconscient, puis scanne le résultat. Ensuite, elle les fusionne de manière digitale avec ses photographies de plantes, donnant un résultat à l'apparence abstraite, mais qui laisse deviner des formes organiques reconnaissables. Elle imprime ensuite ce montage sur de grands rideaux translucides, suggérant un imaginaire à dévoiler. Ces œuvres forment alors une installation monumentale singulière : elles investissent l'espace de façon signifiante, comme les réminiscences peuvent envahir l'esprit. Enfin, cette superposition d'images illustre l'entremêlement des souvenirs, et fait allusion aux différentes couches qui constituent la mémoire.

En plus des rideaux, l'exposition Oyendau présente également des objets symboliques charrúas. Vanessa les sculpte d'abord avec du silicone, puis les expose sous forme de photographies imprimées sur plexiglas. Ces œuvres sont alors posées sur des plots entourés de sable, comme si elles émergeaient de la terre, et les objets mis en lumière représentent la culture charrúa : la plume, par exemple, est un signe d'appartenance charrúa devenu distinctif.

La flèche quant à elle fait partie de nombreux témoignages de la culture charrúa que l'on trouve sur les sites archéologiques, et l'on dit symboliquement aujourd'hui que les femmes charrúas sont les pointes des lances d'une lutte qu'elles mènent en tête. Bref, l'objectif de l'exposition n'est pas de véhiculer une image stéréotypée des Charrúa, mais de mettre en lumière leur propre processus de recherche identitaire. « Oyendau » met alors le-a spectateur-riche en présence de sa propre sensibilité, et le-a pousse à questionner les normes et les habitudes qui lui ont non seulement été imposées, mais qu'iel s'est également appropriées. Ces images incitent alors à questionner ce que signifie « être soi », en réfléchissant à l'histoire, aux souvenirs et aux objets culturels qui forgent le sentiment identitaire.



LE RIRE POUR DÉNONCER ET RÊVER COMPTE RENDU DU VIFFF 2022

Par Éléonore Billy, Lilou David et Jeanne Moschler



Vevey, octobre 2022. Une atmosphère festive habite les rues et on peut voir des gens, un sourire accroché sur le visage, sortir de salles de cinéma. C'est l'effet du VIFFF, le Vevey International Funny Film Festival. Pendant quatre jours sont présentés des films qui traitent de sujets variés — sexe, mariage, mort, racisme, espace, musique — et qui sont classés en différentes catégories. Quel est alors le point commun à tous ces films? L'humour! Réussir à nous faire pleurer et réfléchir par le rire, voici la prouesse qu'accomplit le festival depuis sa première édition en 2014. Cette fois-ci, cet événement culturel s'est tenu du 27 au 30 octobre 2022, et nous avons tenté de retranscrire au mieux ces quelques jours riches en images et en éclats de rire. Nous tenons à souligner le grand travail de collaboration entre BoulevArt Mag et les différent-e-s organisateur-ric-e-s du VIFFF, qui nous a permis de découvrir ce festival riche en couleurs et d'avoir la chance de rencontrer des comédien-ne-s et des réalisateur-ric-e-s talentueux-ses.

Camille Chamoux en lumière

— par Lilou David

Rencontre avec l'invitée d'honneur du VIFFF.

Camille Chamoux est comédienne, humoriste, scénariste, chroniqueuse à ses heures perdues, et metteuse en scène. Elle est également marraine du VIFFF. Elle nous a accordé un peu de son temps pour répondre à nos questions.

Se décrivant elle-même « expressive, spontanée et curieuse », elle est finalement simple, proche de la réalité, mais aussi une rêveuse positive et une artiste complète. Elle a été très touchée d'être approchée par le VIFFF pour être l'invitée d'honneur. Selon elle, cela montre que son travail est reconnu et qu'elle laisse une « trace ». Cet aspect est important à ses yeux, car elle cherche toujours, à travers ses différents talents, à transmettre des messages « optimistes » et « d'espoir », notamment en ce qui concerne la place des femmes en société. Les scénarios qu'elle élabore expriment bien cette démarche : à son avis, ce pan-là du métier permet de dire, d'exprimer encore plus fortement ce qu'elle pense. Chamoux s'appuie sur le test du sociologue Bechdel qui montre la surreprésentation des hommes ou la sous-représentation des femmes dans les œuvres de fiction. En tant que représentante de sa génération, elle essaie de faire bouger les choses, mais elle ne se revendique pas féministe pour autant. Par le biais de ses personnages, elle apporte de la visibilité aux femmes sans adopter une posture militante. La transmission

de messages est importante pour elle et l'humour est un support idéal : c'est « la vaseline de la pensée ». Selon Camille Chamoux, le rire dispose le cerveau à aborder de nombreux thèmes sous de nouveaux angles. Son objectif est d'être fédératrice, de parvenir à unir les gens sous des idées autrement clivantes ; et cela va de pair avec ses spectacles sur scène, qui permettent de réunir les gens, de faire rire ensemble des personnes qui n'ont rien à voir les unes avec les autres. La cohésion engendrée par la comédie montre bien que ce sous-genre s'ouvre aux sensations fortes et permet d'éclairer une même réalité sous un autre angle que les autres genres cinématographiques. Toujours proche des gens, afin que la comédie modélise au mieux la société, elle reste curieuse du monde qui l'entoure et va au « petit café d'en bas » pour rester connectée avec le réel. D'autant plus que si elle veut faire bouger les choses, il faut « bien écouter pour bien répondre », et par conséquent aller à la rencontre des gens — même ceux qui ne partagent pas nos opinions et valeurs. La connexion avec les gens, l'émotion et les rires qu'elle peut ressentir lorsqu'elle va à leur rencontre incarnent son métier.

Rire de l'Ailleurs

— Par Jeanne Moschler

Les ambiances particulières des longs-métrages ont continué de nous habiter des jours durant : nous ressortions de leurs représentations avec les yeux remplis de larmes de rire et de tendresse. À travers trois films marquants, issus de la compétition internationale et des séanc-

es spéciales, voici une immersion loufoque dans l'Ailleurs. Que ce soit géographique - quitter le centre de Paris pour filmer la banlieue - spatial, avec un pseudo-voyage cosmique sur terre, ou symbolique - notre quotidien qui nous paraît étranger - les films ouvrent notre perspective sur ce que l'on connaît. Se détacher de ses repères et se laisser dérouter par les différentes ambiances, qui sont autres que celles que l'on vit au quotidien. Cependant, ce qui paraît lointain, fantastique, exagéré - et donc faire partie d'un monde autre, de l'Ailleurs - est souvent bien plus réel qu'on ne le croit.

Grand Paris (Martin Jauvat, France, 2022): la banlieue qui sourit

Rencontre avec Martin Jauvat, 28 ans et réalisateur de plusieurs courts et longs-métrages.

Des boucles dans tous les sens, un grand sourire sympathique, claquette aux pieds et sweat rose sur les épaules, le jeune homme débordant d'énergie nous a parlé de son «film acrobatique» — et vu la dégaine de son réalisateur, on n'en attendait pas moins. L'Ailleurs, dans ce film, c'est la banlieue. *Grand Paris* se déroule à Chelles, à plus d'une heure de la capitale en bus. «C'est moi ce sujet, je ne vois pas ce que je pourrais raconter d'autre»; en effet, le réalisateur a grandi entre les kebabs — dont il salive encore en nous parlant — et les bruits de chemin de fer : «on habitait dans un quartier qui est collé aux rails», et «le mouvement des transports» est un motif récurrent dans le film.

La poésie de *Grand Paris* se mêle aux

scènes comiques, qui regorgent de références à Spielberg, à des aventuriers emblématiques tels que Indiana Jones ou Tintin, composant avec un univers visuel «inspiré de la bande dessinée et des dessins animés». Les péripéties des deux protagonistes sont hilarantes, mais «il ne faut pas seulement voir les blagues: on passerait à côté du film». Jauvat souhaite en effet montrer «un visage moins misérabiliste» de la banlieue telle qu'on se la représente communément. Le réalisateur nous confie avec les yeux brillants que les jeunes là-bas ont «plein de rêves, beaucoup d'amour et d'optimisme, mais qu'ils sont un peu perdus; ils n'ont souvent pas de taff». En colère, il peste contre les grosses productions, notamment sur Netflix, «faites par des gens qui n'ont jamais mis un pied en banlieue et qui embrassent le point de vue policier, dont la morale est souvent qu'il faut donner plus d'armes aux flics». Ces films perpétuent le mythe des quartiers pauvres, où la violence structurerait les rapports entre les habitant·e·s. «C'est juste un gros cliché, l'idée que tout le monde vit comme ça là-bas. Moi je viens de Saint-Marne, c'est presque rural. Alors oui, il y a des cités, mais pas tout le monde *deal* du *shit* en survêt' avec un *gun*». Les jeunes, dans son film, sont d'ailleurs essentiellement des hommes. Jauvat n'a grandi qu'avec «des mecs entre mecs, bloqués, qui aimeraient rencontrer des filles, mais qui ne savent pas communiquer. Elles sont fantomatiques; eux ils sont comme des cons, ils ressentent tout ce qui est toxique dans la masculinité, mais ils sont en fait juste très fragiles. Ils ont un besoin d'amour énorme et n'arrivent pas à exprimer leurs émotions». Ce

film ne parle alors pas que des hommes, purement et simplement : il développe plutôt une réflexion sur la masculinité.

Bref, un pari tenu, le tout réalisé avec un tout petit budget. Les scènes sont souvent tournées avec les moyens du bord, ce qui rend les images encore plus cocasses et authentiques. « Dans le Noctilien [un bus de nuit de la région d'Île-de-France], on bougeait comme dans une machine à laver, on n'avait pas d'autorisation et à peine dix minutes pour filmer le plan-séquence ». C'est un espace qui est rarement montré au cinéma, et Martin tenait à le faire apparaître dans son film, car il fait véritablement partie de la vie des banlieusard-e-s : « j'ai passé tellement d'heures de ma vie dans le Noctilien, à lutter contre le sommeil, à regarder la banlieue déserte défiler ». Le N23, c'est le bus nocturne que Martin Jovat prenait pour rentrer chez lui : « c'est l'incarnation poétique de ce mouvement d'errance dans la banlieue, où les gens se racontent des histoires pour fuir l'ennui. C'est un beau nom, je veux faire un film avec ce titre-là. »

Les rêves mis à terre dans *Viking* (Stéphane Lafleur, Canada, 2022)

Signé Stéphane Lafleur, ce film parle de l'infiniment loin — la planète rouge — et de l'infiniment près, la Terre. Mais il raconte surtout l'entre-deux, ce moment infiniment long lors duquel des astronautes sont forcés de se serrer dans une fusée, le temps d'arriver à destination et de pouvoir commencer leur mission. Une équipe d'Américains est donc en route pour Mars, et les tensions dues à la cohabitation naissent rap-

idement. Afin de régler les conflits, un groupe de personnes aux profils psychologiques correspondant à ceux de chaque membre de l'équipage spatial est chargé de simuler en temps réel, sur Terre, la situation dans la fusée. On suit ainsi David, un prof de sport qui se languit d'une vie plus palpitante, dans la peau de John, ambitieux bonhomme qui lui transmet depuis l'espace ses humeurs et ses pensées tous les jours. Le film s'articule donc sur une base de science-fiction teintée de sociologie : les comportements des gens, l'attraction du pouvoir de régner sur les autres, les sauts d'humeur, les réactions face à la maladie d'un proche... Et ces scènes en miroir entre ciel et terre sont éminemment drôles.

***Bon ben voilà, l'absurdité de notre monde à nous* (Blaise Bersinger, Julien Doquin de Saint Preux, Yann Marguet, Valérie Paccaud, et Yacine Nemra, Suisse romande, 2022)**

Bien que la websérie des emblématiques Blaise Bersinger, Julien Doquin de Saint Preux, Yann Marguet, Valérie Paccaud, et Yacine Nemra soit ancrée dans notre monde, on ressent des émotions contradictoires face aux situations sociales et politiques dénoncées par le biais de l'humour. On se reconnaît à la fois complètement et en même temps, on sent aussi étranger face à ce quotidien que l'on connaît si bien... et on espère parfois que ce soit un autre monde qui ait été filmé.

La 3^e saison de *Bon ben voilà* a été présentée en avant-première, en grand écran et face au public du festival : « Ça fait un truc, c'est gri-

sant, on sent des petits frissons dans les jambes. On ne sait jamais quel sketch va marcher : au final, ce sont les gens qui décident quel sketch va devenir le mieux.» La nouveauté de cette saison réside dans le fait que l'équipe a réfléchi «à des sujets dans l'air du temps» afin de dresser le panorama «des gens comme nous ; c'est un peu plus exigeant que les deux premières saisons, car on ne prend pas toujours le public par la main». Pour les épisodes précédents, tous les humoristes proposaient des idées en même temps, et même s'ils adorent collaborer, c'était «le bordel». Cette saison, ce sont Yann et Julien qui ont le plus chapeauté le projet, mais toute l'équipe a eu le loisir d'échanger et de créer. Autre différence, les épisodes seront postés sketch par sketch sur Internet ; «avant, on balançait tout d'un coup, mais le mode de consommation nous force à égrener de plus en plus». Et la dernière nouveauté, c'est le «travail cinématographique, plus professionnel, avec une grande importance accordée à l'image et à l'esthétique». Le travail sur les décors est tout à fait visible, dans les jeux de couleurs, les ambiances créées, et la variété des rôles imaginés. On explore en

riant l'absurdité du jeu *Times Up*, de l'embourgeoisement de masse, de la voyance, des théories du complot ou des podcasts trop nombreux — les personnages redécouvrent à la fin la télévision et se disent «ah waouh, c'est pas mal quand même». Et le public, assis sur ces fauteuils rouges face à un écran géant, ne peut qu'acquiescer.

Vision d'un panel — par Eléonore Billy

L'édition du VIFFF 2022 invite, nous l'avons dit, à découvrir le rire sous toutes ses formes, en passant par toutes les émotions, grâce à des longs-métrages comiques et souvent engagés. Deux films, de la compétition internationale, un film de la catégorie des nocturnes et un film de la catégorie VIFF Explore reflètent particulièrement le riche panel que proposait le festival.

***Emergency* (Carey Williams, États-Unis, 2022)**

C'est avec le film *Emergency* de Carey Williams, dans la catégorie «Compétition internationale», que s'est

*l'humour est un
support idéal :
c'est «la vaseline
de la pensée»*

ouvert le VIFFF. Durant une folle soirée américaine festive, trois colocataires, d'origine afro-américaine et latino-américaine, retrouvent une jeune femme blanche inconsciente chez eux. Ils se lancent alors dans la mission de l'amener aux urgences par eux-mêmes, par crainte de subir de la violence policière et des violences racistes en appelant les secours. À cause de leurs origines, ils craignent que la présence de cette jeune femme ivre et inconsciente dans leur salon puisse être mal interprétée par les autorités. Ils se retrouvent alors embarqués dans toutes sortes de situations loufoques pour aider la jeune femme, mais sans se faire arrêter. À la fois drôles et touchants, les protagonistes et les injustices qu'ils subissent poussent à la réflexion. *Emergency* allie humour et tragédie pour faire réfléchir sur le sujet du racisme ordinaire et des violences policières aux États-Unis. Passant du rire aux larmes, le spectateur est marqué par ce film et ressort de la salle avec les yeux brillants.

***Life is Beautiful* (Choi Kook-hee, Corée du Sud, 2022)**

Life is Beautiful est une comédie musicale du réalisateur sud-coréen Choi Kook-Hee. Elle a été présentée dans la catégorie « Compétition internationale ». Ce film met en scène la quête de See-yong, une mère de famille atteinte d'un cancer à un stade très avancé. Après avoir réalisé l'ampleur de l'ingratitude que porte sa famille envers elle, elle décide de tout quitter et d'embarquer son mari avec elle dans une folle aventure. L'objectif : retrouver son premier amour dans un voyage suivant la liste de ses derniers souhaits de vie. À travers de

multiples scènes musicales, le destin de See-yong et de son grincheux mari n'a pas fini de surprendre et d'émouvoir. Comme point fort, *Life is Beautiful* arrive à dédramatiser le triste thème du cancer en révélant toute la conviction et la bonne humeur de l'intrépide See-yong qui choisit de ne pas se laisser définir par la maladie pendant les derniers mois de vie qu'il lui reste. Ce film alterne entre le rire et le tragique, il invite à s'interroger sur la manière de réagir des malades et de leurs proches lorsque la maladie condamne.

***Lupin's Daughter* (Hideki Takeuchi, Japon, 2021)**

Lupin's Daughter, du réalisateur Hideki Takeuchi, a été présenté dans la catégorie « Nocturnes » du festival, qui regroupait des films particulièrement déjantés. Dans ce film, découvrez la famille la plus maline et comique du Japon ! Après avoir officiellement mis fin à sa carrière illicite, une famille de voleurs intrépides décide de se réunir en vacances pour effectuer l'ultime vol de sa carrière, son plus gros coup. Ce film présente un mélange explosif de thèmes cinématographiques, que ce soit l'aventure, le policier, le tragique ou le drame. Les retournements imprévus de situation et le côté complètement décalé de cette œuvre n'ont pas fini de surprendre le public.

***Shabu* (Shamira Raphaëla, Pays-Bas, 2022)**

Shabu, de Shamira Raphaëla, partage l'histoire d'un jeune adolescent troublé et turbulent qui ne s'attire que des ennuis. Il accumule bêtise sur bêtise, et se met facilement en



iguelBueno/VIFFF

conflit avec ses proches, jusqu'au jour où il commet la faute de trop : il abîme la voiture de sa grand-mère, partie en vacances. Acculé par les critiques de son entourage, le jeune Shabu décide de reprendre sa vie en main en organisant une grande fête d'accueil au retour de sa grand-mère, dans le but de collecter de l'argent pour les réparations de la voiture. Ce long-métrage, de la catégorie VIFF Explore, touchant et plein de vie aborde avec légèreté et malice le passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Les courts du VIFFF — par Lilou David

Un court-métrage se définit par sa durée et son accessibilité pour les réalisateurs. En effet, c'est une porte d'entrée que de nombreux jeunes cinéastes utilisent pour s'initier avant de se lancer dans la création de films qui demanderaient plus de budget et de temps. Les courts-métrages permettent de montrer un monde, une vision artistique. Ceux présentés au VIFFF, toujours autant décalés par leurs sujets et la création cinématographique, nous ont fait voyager d'univers en univers. Passant de courts-métrages

enfantins, poétiques, à d'autres plus engagés thématiquement et visuellement, cette programmation fut un véritable plaisir à suivre. De plus, la variété des nationalités des réalisateur-ric-e-s ouvre notre perspective à de nombreux thèmes et types d'humour différents.

Awkward Intimacy (Royaume-Uni, 2021) de Emma Jude Harris et Emily Steck est un moment de huit minutes dans lequel nous découvrons avec humour le métier de coordinateur d'intimité. Le comique se situe au niveau de la gestuelle d'une *coach* en bizarreries relationnelles. Cela permet de donner de la visibilité à un métier méconnu tout en abordant une sexualité alternative avec beaucoup de légèreté.

Erratum (France, 2021), de Giulio Callegari, grand vainqueur de la compétition des courts selon le public, mais sortant également du lot par ses 19 min, met en scène une intrigue concernant une inscription mystérieuse retrouvée sur un site de fouille archéologique. Celle-ci provoque l'étonnement et l'intérêt de la communauté scientifique. Suit alors une série d'improbabilités comiques qui nous tient en haleine jusqu'au dénouement, et qui nous permet de comprendre d'où cette fameuse inscription provient.

Dans ***Troy*** (États-Unis, 2022), de Mike Donahue, saluons tout le travail sur le hors champ: c'est l'histoire d'un couple qui est envahi par le bruit des ébats de leurs voisins. Le couple, leurs amis, et même nous, en tant que spectateurs, sentons une gêne, car nous entrons contre notre volonté dans l'intimité de l'autre.

Après un certain moment cependant, cette « nuisance » disparaît, au bénéfice ou non du couple. Cela peut rappeler la période du confinement, lorsque, malgré nous, ce genre de moment pouvait se produire.

Le dernier de cette série de films fut ***Claudio's song*** (Suède, 2022) réalisé par Andreas Nilsson. Il met en lumière l'idée de laisser une trace pour le futur, notamment par la répétition du nom du personnage de Claudio. Décalée et légèrement *gore*, la fin nous a plongé-e-s dans l'incompréhension. Cependant, ce court-métrage, bien qu'excentrique, fait peut-être référence à la guerre en Ukraine et à tous les hommes et femmes qui se battent, mais tombent dans l'oubli.

Conclusion

Ce n'est pas parce que c'est un festival sur l'humour que tout est drôle, et ce n'est pas parce que ce n'est pas drôle que l'on ne puisse pas en rire ! Voilà une maxime qui résumerait bien la variété des films proposés – par leur origine, leur thématique ou leur durée - et des personnes présentes dans la salle de cinéma, aux parcours de vie éminemment différents mais que l'humour réussit à réunir. Les films contiennent à chaque fois un message, que le-a réalisateur-ric-e nous transmet par différents biais, comme l'esthétique colorée, des thèmes tabous, des dialogues ou des silences. Par le travail de collaboration de l'équipe de BoulevArt avec le VIFFF, nous avons eu la chance de découvrir un festival chaleureux et plein de bonne ambiance où le rire ne manque pas !



© Nina Thomas, Boulevard, Table ronde



© Nina Thomas, Boulevard, Table ronde

LE COLLECTIF MASVIDA. UN CINÉMA À VALEUR HUMAINE AJOUTÉE

RENCONTRES ALTERNATIVES DU SEPTIÈME ART III

Portrait et interview de masvida – duo de cinéaste UNIL-ECAL – réalisés dans le cadre d’une table-ronde par Mireille Berton – Maître d’enseignement et de recherche à la section d’histoire et d’esthétique du cinéma de l’UNIL.

Le collectif masvida avec, au centre, David Gonseth (23 ans) et Samuel Damiani (22 ans), cherche à « sublimer la vie en pixels », aussi bien à l’écran, que lors des étapes menant à la réalisation d’un film. Ayant grandi dans le même bâtiment, mais sans vraiment sympathiser, David et Samuel se découvrent, lors d’un voyage en Australie en 2017-2018 dans le cadre d’une maturité bilingue, une passion commune : le cinéma. De retour à Renens, au cours de leur dernière année du gymnase, ils réalisent leur premier court métrage. Masvida – un nom formé

à partir de lettres de leurs prénoms respectifs, de sorte à insuffler « plus de vie » au cinéma et grâce au cinéma – naît officiellement en 2020, à deux mois du premier confinement. Se déploie alors une aventure créative et humaine au sein de laquelle ils occupent tour à tour tous les postes (scénario, prise de vue, prise de son, direction d’acteur-trice, etc.), des rôles qu’ils s’échangent dans un esprit pleinement collaboratif.

Autodidactes, ingénieux et instinctifs, ils font tout eux-mêmes, à l’aide de quelques vidéos YouTube, leur propre matériel et leur entourage, lequel vient prêter main forte pour jouer les acteurs ou actrices non professionnel-le-s ou tenir une perche. Côté formation, le premier se lance dans la filière Cinéma de l’École cantonale d’art de Lausanne (ECAL), alors que le second excelle dans des études en Histoire et esthétique du cinéma à l’Université de Lausanne. Les tournages consolident leur ambition de dépasser les difficultés intrinsèques à la fabrication d’un court métrage, en particulier lorsqu’on



© Nina Thomas, BoulevArt, Table ronde



© Nina Thomas, BoulevArt, Table ronde

débute avec beaucoup d'idées et d'envie, mais pas de moyens financiers.

Car réaliser des films, admettent-ils, c'est devoir composer avec de nombreuses contraintes : comment convaincre des gens d'embarquer sur un projet lorsqu'on ne s'estime pas « légitimes » ? Comment recruter des comédiens et comédiennes qui soient prêt·e·s à donner de leur temps, sachant qu'il y a beaucoup d'attente et de pauses sur les tournages ? Comment gérer une équipe et plus généralement le *planning* quand on loue une villa pour 24 heures ? Les contraintes se transforment en choix créatifs, tels les lieux, qui constituent souvent le point de départ d'un récit. Filmant volontiers des scènes en voiture, ils font de l'espace confiné de l'habitable matière à créer des ambiances visuelles et sonores lancinantes, comme dans le clip vidéo (non officiel) *Faces*, du groupe The Blaze.

Modestes et pragmatiques, David et Samuel reconnaissent parfaitement qu'il leur reste encore du chemin à parcourir pour trouver le bon *modus operandi*, même s'ils s'améliorent de film en film. Tirant parti de chaque expérience, ils enchaînent les courts métrages : *Marcel* (2020), *Sers-moi un rêve* (2021), *Appel de phares* (2022), *Cat's Garden* (2022), *Trash Lovers* (2022), *Comme un homme* (2022), *Aurevoir bientôt* (2022), *Sur la croix* (2023). De quoi explorer différents genres : le thriller (psychologique), la science-fiction ou le drame. Rappelant l'intrigue de *Strange Days* (Kathryn Bigelow, 1995) — un film SF traitant de réalité virtuelle avec un accent dystopique — *Sers-moi un*

rêve remporte le Prix du meilleur court métrage au Festival Anventi-clap 2021, de quoi leur donner suffisamment confiance pour passer à la vitesse supérieure.

Ambitieux, ils abordent des sujets graves, douloureux ou profonds : l'amitié, l'amour, la famille, la virilité, la dépendance ou la codépendance, le trauma. Seul *Trash Lovers* — une idylle naissante aux abords des poubelles d'un quartier — détonne par son humour et sa légèreté. C'est que les deux réalisateurs en herbe souhaitent offrir aux personnes qui verront leurs films une expérience plastique et narrative à la hauteur de l'attention qu'on accorde à leur travail. À une époque où l'offre culturelle abonde, notent-ils, il est vrai que chaque minute consacrée à voir un de leurs films est ressentie comme un immense privilège. Alors, ils ne veulent décevoir personne.

Lucides, ils savent très bien que beaucoup de jeunes gens, comme eux, espèrent embrasser une carrière cinématographique. Leur moteur ? Le désir de parler du monde dans lequel ils vivent, du point de vue des jeunes et de leurs préoccupations. D'ailleurs, le collectif s'étoffe très vite de l'apport des personnes rencontrées en route, en particulier des acteurs de leur âge, comme Davide Rao, qui espère devenir comédien professionnel. Très talentueux, celui-ci vient compléter le duo avec sa belle énergie, proposant des idées de scénario, de répliques, de cadrage. Avec Marjorie Besse, il crève l'écran dans *Appel de phares* et *Aurevoir bientôt*. Il est également fort convaincant dans *Sur la croix* où il tombe dans le piège d'une manipulatrice qui abuse de



© Nina Thomas, BoulevardArt, Table ronde



© Nina Thomas, BoulevardArt, Table ronde



son amour. D'ailleurs, les moments de grâce à l'écran naissent le plus souvent spontanément, sans que cela soit planifié. Et tout le monde, devant et derrière la caméra, y contribue de manière organique. C'est pourquoi le terme de « collectif » convient parfaitement à la démarche de masvida. Le processus créatif se construit à travers l'échange, le dialogue, sans hiérarchie, avec enthousiasme, malgré les coups de fatigue ou les aléas du tournage.

Quand on leur dit qu'ils pourraient peaufiner l'écriture, David et Samuel acquiescent sans hésiter, admettant qu'il s'agit de leur point faible (le premier y travaille à l'ECAL, le second vient de suivre un atelier scénario offert par le Master ès lettres avec spécialisation « Théories et pratiques du cinéma » de l'UNIL). Quand on leur conseille de tâter du documentaire pour affiner leur regard, ils abondent dans notre sens, présentant le nouveau projet de David mené à l'ECAL, un film intitulé *De Passage* consacré à une jeune fille de 16 ans qui se remémore son séjour dans un foyer d'accueil (on peut le découvrir sur leur chaîne YouTube). Quand on leur suggère de faire attention à l'image des femmes, lesquelles sont soit absentes (physiquement ou psychologiquement), soit lunatiques et cruelles (on pense surtout à *Sur la croix* où la brune Marie, capricieuse et perverse, s'oppose à la blonde, amicale et saine), Samuel reconnaît ne pas avoir encore « transféré » dans ses films les approches féministes du cinéma, pourtant étudiées à l'université. Ils feront donc mieux la prochaine fois, avec la détermination et l'humilité qui les caractérisent. Réfléchis, ils parlent toujours avec pré-

cision de leurs films et de la manière de faire évoluer leur cinéma fondé sur des valeurs qui semblent, pour eux, immuables : l'amitié, la sincérité, le plaisir de créer une œuvre collectivement, en mutualisant les compétences de chacun et de chacune. En d'autres mots, masvida, c'est un cinéma à valeur humaine ajoutée, qui s'enrichit à chaque palier franchi et qui nous réserve encore, à n'en pas douter, de belles surprises.



LES RENCONTRES DU 7E ART 2023 : QUAND LAUSANNE RÊVE DE CINÉMA

Par Léa Humbert et Thomas Freymond



Depuis 2018, la capitale vaudoise accueille en son sein les Rencontres du 7e Art, festival porté sur la discussion et la réflexion autour du cinéma, présidé par Vincent Perez. De quoi concrétiser le rêve de Lausanne ; devenir une ville de cinéma. Découvrez au cours des pages suivantes les nouveautés de cette 6ème édition des R7AL, les invités toujours aussi prestigieux ainsi que notre regard sur l'organisation.

De la journée d'ouverture, commencée avec une avant-première suisse et terminée à la *Datcha* pour une soirée de lancement, aux nombreuses séances et avant-premières dans les cinémas de Lausanne ou encore les différents ateliers proposés au public, la 6e édition des Rencontres du 7e art était principalement marquée par la nouveauté et par une plus large ouverture au public pour le monde du cinéma. Sans oublier ses formules précédentes, le festival a rappelé de nombreux invités du monde du cinéma français et international, acteurs, réalisateurs, compositeurs, et invités d'honneur, tout en mettant également à l'affiche sa collaboration avec le Centre d'études cinématographiques de Lausanne et la Cinémathèque suisse via les films du patrimoine.

L'équipe du Boulevard Mag en a profité pour se pencher sur les nouveautés mises en avant, les films du patrimoine et les invités et plus globalement l'organisation d'un festival comme Les Rencontres du 7e art.

Les nouveautés

Chaque année, les Rencontres du 7ème art de Lausanne nous invitent à nous replonger dans des films mettant en lumière la carrière des personnalités invitées au festival, ainsi que, et surtout, d'autres œuvres ayant marqué l'histoire du cinéma et valorisant le magnifique patrimoine cinématographique, nous poussant alors à la réflexion sur les thématiques proposées. Mais, il faut croire que cela n'était pas suffisant. Que nenni ! En plus des programmations de films habituelles, cette sixième édition des Rencontres nous a proposé une très généreuse sélection de films provenant de différents horizons en avant-première. Un total de onze métrages, originaires des États-Unis, de France, en passant par l'Italie et encore notre petite Suisse bien-aimée. Parmi ces avant-premières, le magnifique *The Whale* de Darren Aronofsky, marquant le grand retour de l'acteur Brendan Fraser dans un rôle phare sur grand écran, pour lequel il a par ailleurs remporté l'Oscar du meilleur acteur en ce début d'année. Malheureusement, le metteur en scène n'avait pas eu l'occasion de se libérer pour venir présenter son nouveau bébé en chair et en os dans la capitale vaudoise, mais il a toutefois laissé un petit message vidéo à l'attention du public lausannois, demandant avis et retours à la fin de la projection.

Fort heureusement, d'autres étaient bel et bien avec nous pour intervenir suite à la projection de leurs films. Il faut dire que c'est une opportunité particulièrement exaltante que de pouvoir discuter avec des acteurs et metteurs en scène à l'aube

de la sortie officielle d'un de leurs longs-métrages dans les salles obscures. Un privilège qui apporte une nouvelle touche d'actualité plus que bienvenue.

Ainsi, Jean Dujardin était à nouveau parmi nous cette année, cette fois pour présenter le dernier film dans lequel il joue : *Sur les chemins noirs*, adaptation du roman autobiographique de Sylvain Tesson. Et l'acteur n'est pas venu seul. En effet, il était accompagné du réalisateur Denis Imbert, pour qui il s'agissait de la première venue au festival des R7AL. Une intervention loin d'être anodine pour ce dernier, grand passionné de paysages naturels, qui a accepté de nous accorder quelques mots lors d'un entretien. « La Suisse, Lausanne, a une connotation un peu particulière. C'est un pays de nature qui, pour moi, est rattaché à une conscience sur l'environnement, sur la beauté des paysages », nous confie-t-il, « d'une certaine façon je sais qu'il y aura sûrement une espèce de sentiment commun, de passion commune autour de ces paysages pour le public qui va découvrir le film. » Après *Mystère* en 2021, il s'agit de sa seconde adaptation basée sur une histoire vraie. « J'aime bien l'idée de partir de quelque chose de très réaliste et d'opérer une digression, une variation pour aller vers la fiction. » Si bon nombre des films présentés abordent les rêves sous l'angle de la pure fiction, Denis Imbert prend à cœur de le faire via un cinéma du possible, une échappatoire au sein de la réalité. En retraçant le parcours de Sylvain Tesson au travers de l'hyper-ruralité française, en nous dévoilant pas à pas cette histoire de deuil et de reconstruction, le metteur

en scène tient à nous présenter des choses simples ; « on n'a pas besoin de prendre l'avion, de traverser le globe pour être dépaycé et se sentir apaisé. Au contraire : aux portes de la ville, le moindre sentier peut déjà nous permettre une évasion. »

L'autre grande nouveauté de 2023 s'est présentée sous la forme de différents ateliers et masterclasses dédiés à certains aspects spécifiques du cinéma, proposés tout au long de la semaine. S'ajoutant aux nombreuses et habituelles rencontres données par les invités et invitées, généralement dédiées à leur carrière ou à un film spécifique, ces nouvelles masterclasses ont apporté une pertinente dimension théorique, là où les ateliers se destinaient, quant à eux, à la découverte de certaines pratiques. Était alors offerte la possibilité aux personnes intéressées d'en apprendre plus sur le fonctionnement de diverses facettes du cinéma, toujours aux côtés de spécialistes pour chaque domaine.

Ainsi, pouvait-on découvrir le monde fascinant du doublage et s'essayer à une expérience pratique tout en s'amusant grâce à une activité à la fois ludique et artistique proposée par l'atelier doublage, animé par Anthony Brutillot, responsable de Les Z'ateliers doublage. Les enfants de 9 à 13 ans étaient également invités à découvrir le fonctionnement du stop motion en donnant vie à leur propre imagination dans un atelier animé par l'HEIG-Vaud. Du côté des masterclasses, il était, entre autres, possible d'en apprendre plus sur l'histoire des effets spéciaux visuels au travers d'une rétrospective proposée par Scilla Valsangiacomo, profes-

sionnelle de l'infographie et de l'audiovisuel. Nathalie Bittinger a quant à elle ouvert les portes de l'univers de l'animation japonaise, exposant ô combien ce phénomène de société a impacté, plus que le seul monde du dessin animé, celui du cinéma tout entier. Enfin, Pascale Ray, présidente de l'association DreamAgo et scénariste, nous proposait d'en apprendre plus sur les bases de l'écriture scénaristique au cours d'un dialogue interactif, abordant les éléments clés de la dramaturgie ainsi que l'analyse filmique au prisme du scénario.

Autant dire que le succès rencontré par ces nouveautés de l'édition 2023 était au rendez-vous. Les avant-premières ont attiré en salle un aussi beau public que les films cultes du programme. Il en va de même pour les ateliers et masterclasses qui ont très rapidement épuisé leurs places disponibles, faisant toujours salle comble. Les gens avaient soif de cinéma, de voir des films, d'en discuter et d'en apprendre plus sur ce milieu et les R7AL ont su y répondre. C'est un véritable vent de fraîcheur qui a soufflé sur cette 6ème édition des Rencontres, qui diversifient toujours leur programmation et qui ont trouvé de quoi plaire au public, nous faisant rêver dans l'attente de la prochaine édition.

Lausanne, ville de cinéma

« Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre ce soit encore la rêver ». C'est sur ces quelques mots de Proust que Vincent Perez engagea son discours en l'honneur de Léa Seydoux, lors de la remise

de son prix au Chaplin's World. Une citation tout à propos au vu de la thématique de cette année, « entre rêve et réalité », voire du festival de manière générale.

Ce lien entre rêve et réalité est un des domaines de prédilection du cinéma. Il le rend particulièrement étroit par la présence qu'il donne aux regards de ce qui est généralement absent, il donne lieu à l'imaginaire, transcendant la réalité pour la sublimer. Poussant la réflexion sur notre propre existence, nous transportant dans des univers oniriques, nous émouvant, nous faisant rêver, le cinéma permet de vivre une vie par procuration, de s'effacer et de se plonger dans des aventures et des expériences que nous ne pourrions pas vivre autrement.

« J'ai choisi ce métier pour disparaître », explique Léa Seydoux, émue et intimidée de se retrouver devant une assemblée, au moment de recevoir sa petite statuette de Chaplin. Ce n'était pas la première fois que l'actrice française nous rendait visite. Présente pour la toute première édition du festival, elle y avait tenu une masterclass. Une expérience très plaisante, dit-elle, très heureuse d'avoir notamment pu discuter avec des étudiants. Ces échanges sont toute l'essence de ces Rencontres, affinant un peu plus ce voile entre rêverie et réalité et apportant une dimension d'autant plus vivante au monde du cinéma, qui se trouve, le temps d'une semaine, à portée de nos doigts.

Alors, considérons Lausanne, capitale olympique, surtout ville de culture, ville de cinéma. Selon Frédéric

Maire, directeur de la Cinémathèque suisse, « elle avait besoin d'un événement majeur pour pouvoir briller et montrer partout qu'elle aime le cinéma ». Depuis maintenant cinq ans, le festival des Rencontres 7e art Lausanne lui offre cette opportunité. Nous nous réjouissons donc déjà de la prochaine édition en 2024, qui promet le grand retour de la magnifique salle du Capitol.

Films du patrimoine

Sélection de huit films résultants d'une collaboration entre le festival et Alain Boillat, du centre d'études cinématographiques de Lausanne, et sortis des tiroirs de la Cinémathèque suisse, les films du patrimoine ont pour but de faire redécouvrir au public suisse les films oubliés de la cinémathèque.

Sur proposition du président du festival Vincent Perez, le thème chapeaute le choix des films du patrimoine, en fonction des disponibilités de la Cinémathèque. Cette année, c'est la thématique du rêve qui est mise à l'honneur : Entre rêve et réalité relie des films tels que *Rêves* (1990) de Kurosawa, *L'année dernière à Marienbad* (1961) d'Alain Resnais, *La cité des femmes* (1980) de Fellini ou encore *Lost Highway* (1997) de David Lynch.

Au-delà d'un socle commun lié à leur thématique, ces différents films présentent une autre similitude. En effet, aucun d'entre eux ne suit un schéma narratif classique, et cela s'explique par les choix cinématographiques opérés par les cinéastes qui ont pris le parti d'explorer le vaste monde du rêve. Pour parler de

rêve au cinéma, on peut déjà parler de Georges Méliès, pionnier dans le genre, et l'un des premiers cinéastes à avoir voulu exprimer son envie de reconstituer les rêves au cinéma, à une époque où tout le monde voulait y montrer la réalité. Cette figure n'a évidemment pas été oubliée par les R7AL, puisqu'avant chaque séance, un court-métrage, souvent de Georges Méliès et en lien avec le long-métrage, était projeté à la cinémathèque.

Et depuis cette époque, les cinéastes n'ont cessé de faire preuve d'ingéniosité et de créativité pour présenter un monde onirique au public. La répétition des scènes, le ralenti, l'utilisation du flou ou de sons qui s'évaporent sont autant de procédés utilisés dans les films représentant un rêve. Et bien qu'alignés sous une même bannière, les films du patrimoine présentent des visions différentes de la représentation du rêve. Ainsi, dans *Lost Highway* (1997), la caméra est comme placée dans le cerveau du protagoniste principal, un musicien accusé du meurtre de sa femme. Le défilement d'images à l'envers, la répétition et le ralenti participe à faire place à des scènes incompréhensibles qui perdent le spectateur dans l'inconscient du personnage, comme s'il se retrouvait dans un rêve.

Chez Kurosawa, c'est une vision du rêve moins métaphorique qui est présentée. *Rêves* (1990) est en réalité une succession de plusieurs courts-métrages contemplatifs traitants de différents sujets chers au réalisateur tels que l'enfance, le rapport avec la nature, la guerre, les fantômes, etc. Ici tout est mis en

place pour que le spectateur ait l'impression d'observer une nuit dans la tête de Kurosawa.

Le Nostalghia (1983) de Tarkovski n'est pas très loin du film japonais au niveau de la représentation du rêve. En jouant avec les couleurs (principalement le gris) et la météorologie, à l'aide du brouillard et de la pluie, le cinéaste russe met en scène son propre exil en emprisonnant son protagoniste dans un pays qu'il ne connaît pas, dans une lente contemplation. Le titre du film rappelle un rêve triste et froid, un autrefois perdu.

Pour *L'année dernière à Marienbad*, on retrouve les thèmes de l'oubli et de l'errance dans ce film qui met en scène l'amnésie. Puisque l'un des personnages principaux ne se souvient plus du passé, Resnais utilise un procédé simple mais extrêmement efficace pour faire perdre tout repère au public : il laisse la caméra errer dans le grand hôtel où a lieu l'action, comme perdue dans un grand labyrinthe et éclate la temporalité de son long-métrage. Ainsi lors du visionnage on ne sait plus quand est le présent ni le passé, et la chronologie n'est plus qu'un enchevêtrement de scènes dont il faudrait trouver la sortie.

Avec Fellini, *La cité des femmes* (1980) marque une entrée plus littérale dans le monde onirique. Les scènes s'enchaînent comme dans un rêve, les spectacles se multiplient comme dans un show. Fellini présente une fable incompréhensible comme un grand mélange désordonné où les comportements et les personnes sont étranges et met en lumière les

bizarreries que peut représenter un rêve.

Pour finir cette analyse de thème des films du patrimoine, un autre long-métrage représentant une fable est à mentionner aussi : *Miracle à Milan* (1951) illustre la bonté d'un garçon évoluant dans un Milan pauvre et déchu, mais à la manière d'un conte de fantaisie, rendant le monde de ce film fantastique et donnant des raisons d'espérer.

Organisation

Afin que le festival des Rencontres du 7e art puisse avoir lieu sans problème, sa directrice générale, Alexandrine Kol, et son assistante travaillent toute l'année à son bon déroulement. Pour Boulevard, celle-ci nous a accordé un entretien sur l'organisation générale des Rencontres.

Alexandrine Kol tient d'abord à le préciser, elle est ravie de cette édition qu'elle considère comme une réussite autant pour elle et ses équipes que pour les invités et le public. Elle est très fière de ces Rencontres, et mentionne d'ailleurs que c'est un nom vraiment bien choisi pour un festival comme celui-ci. Un festival où les organisateurs cherchent à se démarquer et à mettre à l'honneur un côté humain qui favorise les rencontres des invités avec le public ou encore les rencontres des métiers du cinéma.

Ce dernier point part d'une envie des équipes : vouloir redonner le festival au public tout en respectant la notion de partage qui leur paraît primordiale. C'est là qu'est née l'une des nouveautés de cette année, à

savoir les ateliers proposés au public qui offrent un éclairage sur les différents métiers du cinéma. Pour cette année, il était principalement question de réalisation d'effets spéciaux- d'*Avatar* (J.Cameron, 2009) à Georges Méliès pour rester dans le thème des films du patrimoine) d'une masterclass scénario, d'un atelier de doublage pour toute la famille ainsi que d'une discussion avec une cheffe décoratrice de plateau.

Concernant les lieux choisis pour les différentes rencontres qui passent du Lausanne Palace au Théâtre Barnabé ou encore au Chaplin's World, Alexandrine Kol précise qu'une certaine logique maintient tout ça, et qu'elle résulte d'une envie de faire rayonner

le cinéma dans une région donnée. Pour elle, le festival est aussi là pour mettre en avant des lieux importants de la région, qui ont plus ou moins un rapport avec le cinéma. Ainsi Le Théâtre Barnabé a été choisi pour accueillir les films de Buster Keaton et le Chaplin's World, tout simplement parce qu'il a une valeur patrimoniale pour le cinéma et la région, et que c'est un lieu idéal pour une cérémonie en compagnie de Léa Seydoux.

En soit, et on l'aura compris, c'est la notion de partage du cinéma et de ses métiers au grand public qui anime Alexandrine Kol et son travail à l'année.





D'ENFANT DE LA BALLE À LÉGENDE DU CINÉMA FRANÇAIS ; DANIELLE THOMPSON AUX R7AL

par Thomas Freymond

Scénariste, dialoguiste et réalisatrice française acclamée, ayant signé, de sa plume, certains des plus grands succès de l'industrie du cinéma français, la réputation de Danièle Thompson n'est clairement plus à faire et c'est avec un immense plaisir que nous avons pu faire sa rencontre lors de cette 6ème édition des Rencontres 7e art Lausanne. Nous avons ainsi pu aborder ses impressions et quelques éléments de sa carrière au cours d'une interview au Beau-Rivage Palace de Lausanne.

Venue présenter les films *La Reine Margot* (1994) de Patrice Chéreau, affichant un certain Vincent Perez au casting, et *La Bûche* (1999) réalisé par elle-même, Danièle Thompson témoigne d'un amour profond pour le septième art, une passion qu'elle partage avec enthousiasme auprès du public lors des discussions, mais également en tant que spectatrice elle-même. Ce qui vient en premier selon elle, lorsque l'on voit un film pour la première fois, c'est ce que l'on ressent, ce que nous évoquent le jeu des acteurs et la beauté des images, « en essayant d'oublier

qu'il y avait une caméra ». C'est là que prend racine tout l'intérêt d'un festival comme les R7AL à ses yeux ; une excellente occasion de voir ou revoir des films du patrimoine sur grand écran et d'y apporter un nouveau regard. « C'est une autre vision », pense-t-elle, « on revoit des choses qu'on connaît, qu'on a déjà vues, avec une autre perception ».

Née en 1942, fille unique du très célèbre metteur en scène Gérard Oury et de l'actrice Jacqueline Roman, Thompson se définit elle-même comme « une enfant de la bal- le ». Le cinéma a toujours fait partie de sa vie, sans cesse « très habitée » par ce médium. Les films qui font maintenant partie de son être se comptent, selon elle, par milliers, évoquant notamment ceux de Chap- lin et de Buster Keaton comme œu- vres l'ayant particulièrement mar- quée ; « des films pleins de poésie, éblouissants ». Mais, s'il y en a un qui semblait prendre une importance plus particulière, ce serait surtout *To Be or not to Be* (1947) d'Ernest Lubitsch, grand modèle pour le travail accompli avec son père : « une référence dans la manière dont ces scénarios sont peaufinés, le mélange des dialogues avec les gags, des choses naïves avec d'autres qui le sont moins. »

Sa carrière dans le cinéma débute durant les années 1960, après s'être essayée à des études de droit qu'elle juge rapidement ennuyantes. « Récupérée » par son père, Gérard Oury, elle connaît un succès immédiat en tant que scénariste à ses côtés. Cette collaboration va durer de nombreuses années et donner nais- sance à un grand nombre de films,

aujourd'hui parmi les plus cultes du cinéma français, tels que *La Grande Vadrouille* (1966) qui marque le début de cette belle histoire, *Le Cer- veau* (1969), *La Folie des grandeurs* (1971) ou encore *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973). Un travail qu'elle aura adoré, nous avouant également, que « la dynamique du succès, inat- tendu de *La Grande Vadrouille*, mais très envoutante », lui aura fait réal- iser que c'était bien sur cette voie qu'elle voulait continuer.

Ce succès continuera de la suiv- re, même en dehors de cette col- laboration, puisqu'elle recevra une première nomination aux Oscars en 1976 pour le scénario de *Cousin, Cousin* (1975), film réalisé par Jean- Charles Tacchella. Elle sera par la suite nommée à plusieurs reprises aux Césars, notamment pour les scénarios de *La Reine Margot* et de *Ceux qui m'aiment prendront le train* (1998) de Patrice Chéreau, mais également pour sa première réalisa- tion, *La Bûche* et son troisième film, *Fauteuils d'orchestre* (2006).

À présent au sommet d'une carrière extrêmement riche, l'octogénaire ne semble pas prête de poser sa plume ni de ranger sa caméra. En effet, Danièle Thompson travaille actuel- lement sur une série portant sur la jeunesse de Brigitte Bardot, centrée sur les années 50 et 60. Cette mini- série de six épisodes est prévue pour cette année sur la chaîne de télévi- sion France 2 et coécrite, ainsi que coréalisée avec son fils, Christopher Thompson. Brigitte Bardot s'étant justement érigée comme la figure emblématique féminine de ces an- nées-là, c'était l'occasion de ques- tionner Danièle Thompson sur son

I
K
O
R

H
A
R
F

rapport avec ce modèle, notamment en lien avec cette crise des rôles féminins dans le cinéma contemporain. L'actrice américaine Emily Blunt avait en effet déclaré qu'elle était fatiguée de recevoir des scripts où ses personnages sont, selon elle, trop souvent décrits comme des « femmes fortes », soit incroyablement stoïques, dures et froides. Ce à quoi l'invitée du festival a répondu que ce qui les a passionnés avec ce projet, c'est ce mélange entre une femme des années 50 et une femme à contrecourant, qui emmène, sans le vouloir, un souffle de liberté dans toute une génération. Une femme, donc, « qui a plein de facettes différentes, qui n'est justement pas la femme forte », nous explique-t-elle avant d'ajouter que « ce qui est intéressant dans ce personnage c'est que c'est à la fois une gagnante et une perdante. » Une série qui ne se présente donc pas comme un biopic, mais qui souhaite se pencher sur la période de la vie d'une jeune femme qui pense mener une vie « sympathique au cinéma, comme plein de jeunes filles à cette époque ». On ne peut qu'attendre avec enthousiasme de voir ce projet arriver sur nos petits écrans.



ENTREZ DANS LES COULISSES DU CINÉMA AVEC JEREMY IRONS

**Un tête-à-tête exclusif
qui vous invite à
découvrir l'envers du
décor**

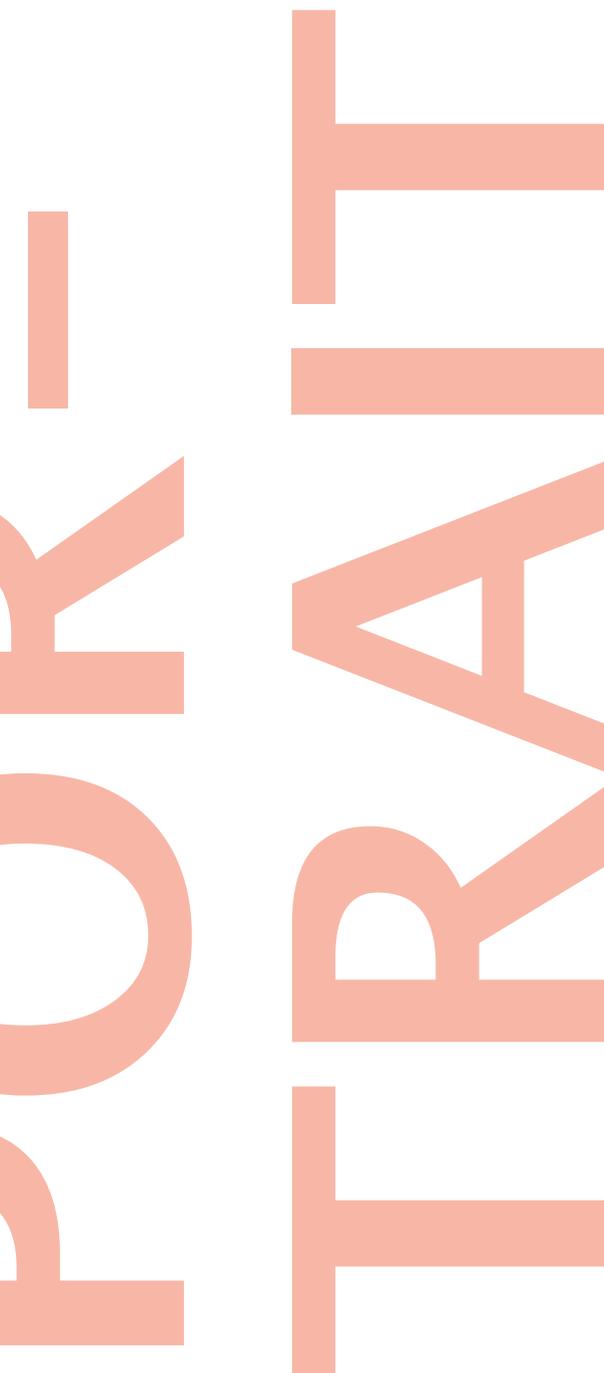
Par Djamila Zünd

Dès l'instant où nous sommes entrés dans l'intimité feutrée de la suite 112 de l'Hôtel Beau-Rivage à Lausanne, refuge de notre reportage, la présence éminente de l'acteur britannique Jeremy Irons s'est fait ressentir. Parmi l'effervescence des techniciens, caméramen, photographes, ingénieurs du son et de l'éclairage, ainsi que de son agent et des organisateurs du festival, la silhouette du célèbre acteur se dressait avec prestance, le dos tourné, subjugué par la vue spectaculaire sur le lac et les montagnes qu'offrait la pièce, captivant notre regard sans équivoque. Rien d'étonnant à cela, puisque l'acteur s'est fait un devoir de conquérir son auditoire depuis des décennies et ce, que ce soit sur scène, à la télévision ou sur grand écran. Avec une carrière qui s'étend sur plus de cinq décennies, Irons a été honoré par de nombreux prix et récompenses pour ses efforts artistiques. Parmi ses nombreuses réalisations, il a rejoint le cercle restreint des vingt-quatre acteurs qui ont remporté la « Triple Crown of

Acting », une distinction très convoitée dans l'industrie américaine du divertissement, qui récompense talent et polyvalence exceptionnels dans les domaines du cinéma, de la télévision et du théâtre. La Triple Crown est considérée comme l'un des plus grands accomplissements qu'un acteur puisse réaliser, car elle signifie qu'il a reçu les plus hautes distinctions dans chacun de ces trois domaines prestigieux : l'Academy Award pour le cinéma, l'Emmy Award pour la télévision et le Tony Award pour le théâtre. Bien qu'il soit connu pour la finesse de son interprétation et le souci du détail qu'il manifeste dans son travail, Jeremy Irons est resté humble face aux éloges qui lui sont adressés. Lors de notre entretien, il a reconnu que les prix sont une expérience gratifiante, mais il ne les considère pas comme un but à atteindre, il est ainsi resté fermement engagé à produire un travail de la plus haute qualité possible. Il est convaincu que la qualité de son travail est plus importante que toutes les récompenses qu'il puisse recevoir et maintient que cela ne modifie pas fondamentalement son approche du métier. Il se concentre donc plutôt sur la résonance de ses rôles auprès du public ainsi que sur la capacité à produire des œuvres qui lui plaisent. Tout au long de notre échange, Jeremy Irons a adapté son message à nous, ses interlocuteurs. Sachant que nous étions étudiants à l'Université de Lausanne et affiliés à la section Histoire et esthétique du cinéma, il n'a pas hésité, avec sa voix rauque et son regard pénétrant, à nous inciter à nous plonger dans le monde du cinéma : « we need you all to finish and get out there, because there's so much work being done ». Puis, il

a poursuivi en nous expliquant que c'est un monde qui fait actuellement face à de grands défis. Interrogé sur l'évolution de l'industrie cinématographique depuis ses débuts en 1980 avec un petit rôle dans *Nijinsky* jusqu'à aujourd'hui, Irons a souligné la rareté du personnel qualifié malgré l'abondance de travail. Selon lui, les géants du streaming tels que Netflix et Amazon ne font qu'aggraver la situation, en attirant des équipes talentueuses et en ne laissant que des ressources limitées aux petites productions. Pour lui, les acteurs sont banalisés et utilisés comme de simples « commodities », ce qui se traduit par une diminution du nombre de comédiens qui ont une expérience en dehors du grand écran, comme le théâtre. Malgré ces défis, Jeremy Irons reste attaché à l'art du *storytelling* et invite tout passionné à se lancer dans l'aventure cinématographique.

Le talentueux interprète nous a également fait part de ses réflexions sur l'importance du monde des rêves dans la société, une réflexion suscitée par la 6e édition des Rencontres du 7e Art de Lausanne (R7AL), dont le thème était « Entre rêve et réalité ». Il a plaidé en faveur de l'intégration des rêves comme partie constituante de notre vie, soulignant que les histoires, qu'elles soient littéraires ou cinématographiques, peuvent nous aider à échapper au cycle quotidien de la vie. En prenant une pause dans notre routine habituelle, les rêves, tout comme les films nous permettent de voir les choses sous un nouvel angle avant de retourner à la réalité avec un regard renouvelé. Irons a également exprimé ses préoccupations quant à



la consommation excessive de contenus courts sur les écrans portables par les jeunes générations, ce qui les prive d'introspection et de réflexion imaginative. Il a noté dans ce sens que la pandémie de COVID-19 a servi de force positive en ralentissant la vie des gens, offrant ainsi une pause nécessaire à la société dans son ensemble.

Fervent défenseur des arts de la scène et du cinéma, l'acteur a salué les organisateurs des R7AL pour leur initiative visant à encourager une véritable « cross-fertilisation » entre cinéastes, musiciens et public. Selon lui, l'interaction avec le public est essentielle pour raconter une histoire qui touche les spectateurs, car ce sont eux pour qui ces récits sont créés. Il a également noté que le temps pouvait parfois jouer en faveur des cinéastes, citant l'exemple du film *House of Spirits* (1993), qui n'a pas été bien accueilli par la critique à sa sortie, mais qui est aujourd'hui très apprécié du public. Comme il l'a fait remarquer avec justesse, « I think in time it has become a more accessible film and maybe a more important film than it was judged when it was released ». Ce témoignage est révélateur de l'évolution constante du paysage cinématographique et des goûts propres à chaque nouvelle génération, ce qui renforce la résilience de cet art.



DE BABI YAR. (2021) À DONBASS (2018) : LE CINÉMA MÉMORIEL DE SERGEI LOZNITSA

par Timothée Zurbuchen

Au milieu des réjouissances que proposaient les Rencontres du 7ème Art Lausanne cette année, quoi de plus pertinent que les films de Sergei Loznitsa, passionnant cinéaste ukrainien, pour nous rappeler, en convoquant des images du passé, la réalité funeste actuellement en cours dans son pays ?

Le destin de Sergei Loznitsa aurait pu être tout autre. Sorti major de sa promotion à l'Université Polytechnique de Kiev en 1981, il aurait parfaitement pu se lancer dans une carrière scientifique à succès : « Après mes études, j'ai travaillé trois ans dans la cybernétique sur l'intelligence artificielle. Tout était parfait et pourtant je ne me sentais pas du tout concerné. Je ne comprenais pas à quoi servait tout ça. » C'est alors qu'il quitte l'Ukraine pour étudier le cinéma à la prestigieuse école VGIK de Moscou. « J'y ai fait un premier film, un deuxième, un troisième... et c'est véritablement à partir du troisième film dans cette école que j'ai compris que ma profession était là. J'avais trouvé ma voie. »

Dès lors, il alternera entre fictions

et documentaires, toujours avec la même intensité et le désir de construire une filmographie radicale et profondément politique. Cette année, il est venu à Lausanne présenter deux films emblématiques de son travail : *Donbass* (2018), fiction sidérante sur le quotidien des hommes et des femmes au sein des territoires occupés par les forces séparatistes du Donbass ; et *Babi Yar. Context* (2021), documentaire d'archives sur le génocide de plus de 33'000 juifs en 1941 à Kiev, qui sera retenu comme l'un des plus grands massacres par balles de la Shoah.

La masterclass qui a suivi la projection de son film documentaire fut l'occasion de revenir sur les origines de ce projet documentaire et sur le travail de mémoire collective qui guide l'ensemble de la filmographie du cinéaste. Il nous renvoie à son enfance, quand plusieurs fois par semaine il traversait la forêt et le ravin dans lesquels avaient été abattus tous ces hommes et ces femmes 30 ans auparavant sans que rien, ou presque, ne soit mis en place pour rappeler ce sombre passé. Le cinéaste se souvient aussi de la gêne de ses parents face à ses questions : « Les adultes essayaient d'éviter le sujet et restaient vagues. Autant que je

sache, c'était un sujet tabou à Kiev dans les années 70. Même dans les années 50, juste après la guerre, la tragédie de Babi Yar était occultée. »

Depuis 2000, plusieurs projets de mémorial ont été proposés, mais aucun n'a encore vu le jour. Qui plus est, l'actualité funeste du pays, à la suite de l'invasion russe en février 2022, n'aide absolument pas à faire avancer le programme commémoratif. En attendant, le film de Sergei Loznitsa propose déjà d'amorcer cet immense travail de reconnaissance des événements du passé et plus généralement celui de la mémoire collective. « J'ai grandi dans un pays qui est privé d'histoire, qui est privé de mémoire. Quand je fais un film sur des événements, j'essaie bien évidemment de recréer ces événements, de les montrer, de revenir aux faits tels qu'ils se sont déroulés, de revenir à la vérité historique. Néanmoins, je n'essaie pas de décrire ces événements-là. J'essaie surtout de pousser le spectateur à réfléchir sur ce qui s'est passé, de susciter des sentiments qui sont liés à la mémoire qu'on avait de ces événements-là. »

Cette « réalité historique » est d'autant plus passionnante à appréhender dans *Babi Yar*. Contexte qu'elle se construit à partir d'un montage d'images d'archives allemandes et soviétiques, pour la plupart initialement tournées dans des buts de propagande. En réagissant chronologiquement les événements et tout en refusant l'utilisation d'un quelconque entretien ou commentaire ajouté par après, qui viendrait réorienter le sens des images à l'écran, le film désamorce tout à fait l'idéologie initialement

présente dans les films propagandistes. Il nous propose le récit aussi frontal que brutal d'un événement glaçant en déployant, sans didactisme ni œillères, le contexte social et politique dont il est le fruit. La liesse populaire des ukrainien-ne-s accueillant les forces nazies dans leur pays, laisse place à celle, tout aussi enthousiaste, offerte à l'armée soviétique deux ans plus tard. Le film ne fait aucune concession au roman national non plus en montrant par les images la collaboration de la police de Kiev durant les pogroms, puis le travestissement du passé effectué par les Soviétiques après la guerre.

Par son film, Loznitsa réduit à néant l'opposition binaire entre forces nazies et soviétiques, sans jamais en minimiser les crimes respectifs ou les mettre sur un pied d'égalité. Au contraire, il les fait réémerger de l'oubli tout en soulignant leur complexité. En ce sens, les dernières images, filmées par des Soviétiques en 1952, sont probablement les plus glaçantes : le comblement du ravin de Babi Yar par des ouvriers et la construction par-dessus d'immeubles d'habitations qui abriteront bientôt des centaines d'hommes et de femmes à qui on aura caché la réalité des massacres sur laquelle ils et elles reconstruiront leurs vies.

Mais cette radicalité n'est pas exempte de conséquences. À la suite de l'invasion de son pays par les forces russes, le réalisateur sera exclu de l'Académie cinématographique ukrainienne pour son « manque de loyauté » envers son pays et son « cosmopolitisme ». Son refus de boycotter, systématiquement et sans discernement, tous les cinéastes de



nationalité russe était inacceptable pour l'académie ukrainienne. Ironie du sort, cette exclusion était actée quelques jours seulement après que le cinéaste ait lui-même claqué la porte de l'*European Film Academy* face à leur manque de fermeté dans la condamnation du gouvernement de Poutine. À nouveau, retrouve-t-on ici les marques d'un artiste qui refuse de se laisser aller à l'essentialisme et qui met un point d'honneur à toujours rechercher la complexité des événements.

En cela, Loznitsa nous offre, avec l'ensemble de son œuvre, une immense leçon d'historien : exhumer le passé dans toute sa profondeur et sa complexité afin de nous permettre de tracer des parallèles avec l'époque contemporaine et nous empêcher de retomber dans la simplification, la binarité et l'oubli. Ce faisant, il offre au cinéma un rôle de la plus grande importance. « Je pense qu'un film, comme toute œuvre d'art, est le reflet de quelque chose. Je continue d'avoir l'illusion qu'il y a un certain nombre de choses qui peuvent éventuellement dépendre de nous dans ce monde. Et qui sait, peut-être que le cinéma pourrait nous permettre de retourner vers ces expériences historiques dans le but de nous faire réfléchir et nous éviter de répéter les erreurs commises dans le passé, d'en tirer des leçons. » Aux vues de l'actualité de son pays, et à l'heure du travestissement des mots et des images par des gouvernements autoritaires, son travail semble définitivement être de la plus haute nécessité.



LÉA SEYDOUX, RÉCITS D'UNE CARRIÈRE ÉCLATANTE

Par Djamila Zund et Lliana Doudot

L'actrice française Léa Seydoux, invitée d'honneur des Rencontres du 7e Art Lausanne (R7AL), a partagé ses sentiments sur le patrimoine cinématographique lors d'une interview au Beau-Rivage Palace de Lausanne, et nous a donné un aperçu fascinant de ses décennies d'expérience dans le monde du cinéma. Tantôt sur le tournage de superproductions américaines, tantôt sur celui de films indépendants suisses comme *L'Enfant d'en haut* (2012), qu'elle a présenté lors de la cérémonie de clôture de la 6e édition du Festival, la comédienne et cinéphile nous a ouvert les portes de son univers.

Les R7AL étant consacrées à l'échange autour du patrimoine filmique, nous avons voulu connaître les coups de cœur de Léa Seydoux. Elle a évoqué, après réflexion, son amour pour le travail d'Eric Rohmer, François Truffaut, Woody Allen, Pedro Almodovar, Stanley Kubrick ou encore Leos Carax. Et lorsqu'il s'agit d'identifier des films ou des réalisateur-ricesse qui auraient particulièrement alimenté sa créativité tout au long de sa carrière, l'actrice française a souligné la difficulté de répondre à cette question. D'un point de vue plus personnel, elle a admis son ad-

miration pour les metteurs en scène avec lesquels elle a travaillé. Ce sentiment viendrait notamment du fait qu'elle estime qu'un réalisateur crée son propre langage et son propre style. Ce sont eux, qui à son sens, « inventent et réinventent sans cesse la manière de faire du cinéma. »

Pour une actrice qui a travaillé sur des tournages aussi variés que *Mission : Impossible - Protocole Fantôme* (2011), *Minuit à Paris* (2012), ou encore *La Vie d'Adèle* (2013), nous étions avides de découvrir ce que Léa Seydoux ressent lorsqu'elle entend le mot « Action ». Comme elle ne se sent « jamais vraiment prête à jouer », entendre « Action ! », mot vedette du monde du cinéma, a pour effet de la reconforter. Dès qu'elle l'entend, elle perd la conscience d'elle-même et est prête à se lancer dans la scène. Elle nous a confié en revanche que lorsqu'un metteur en scène lui propose de « commencer quand elle veut » sans aucune indication précise, la comédienne se sent totalement désorientée et l'impulsion lui fait défaut. Elle a finalement proposé une analogie dans laquelle elle compare l'exclamation « Action ! » avec une direction claire : « C'est comme un encouragement ». Elle se sent alors prête à faire un saut dans le vide : « Je crois que c'est une des raisons pour lesquelles j'aime jouer. C'est pour être totalement là, au moment dit. »

Dans le cadre du festival, *Juste la fin du monde* (2016) de Xavier Dolan était projeté le jeudi 9 mars aux Galeries. Lorsqu'on a demandé à Léa Seydoux ce qu'elle a pensé de ce tournage aux tonalités théâtrales – puisque le film est l'adaptation d'une pièce – elle a

répondu qu'elle avait trouvé cet exercice très intéressant. « Le tournage n'a duré que treize jours ! C'était très amusant parce que le récit était vraiment construit comme une pièce, c'était comme vivre l'expérience de jouer du théâtre 'au cinéma' ». Elle a ajouté qu'elle aimerait bien un jour se produire sur les planches, mais que cela l'intimide puisque « contrairement au cinéma, au théâtre on ne peut pas tricher... »

Si l'actrice salue cette adaptation remarquable du réalisateur canadien, elle ne tarit pas non plus d'éloges sur son expérience en Suisse grâce à Ursula Meier et son film *L'Enfant d'en haut* (2012). « J'ai beaucoup aimé tourner ici. J'aime beaucoup Lausanne d'ailleurs, et j'aime beaucoup revenir ici parce que ça me rappelle cette période où je tournais ce film. » C'est une des œuvres de sa filmographie qu'elle préfère : son caractère émouvant réside surtout dans la relation entre la mère et son fils, explique-t-elle. Les films qui ont trait à la maternité et à l'enfance sont d'ailleurs ses sujets de prédilection. Alors qu'il n'avait que 13 ans pour son deuxième rôle au cinéma, l'acteur Kacey Mottet-Klein jouait le rôle du fils dans *L'Enfant d'en haut* (2012). À 24 ans, il est désormais une étoile montante du cinéma suisse ; il a été invité à animer une masterclass aux R7AL et à présenter la cérémonie de clôture aux côtés de Léa Seydoux. Le souvenir de la relation fusionnelle et conflictuelle que l'actrice et le jeune garçon ont porté à l'écran la fait toujours sourire. Elle se rappelle les difficultés de jouer avec un enfant, mais reconnaît surtout le talent et la justesse du jeu de son homologue, qu'elle trouvait déjà émouvant à

l'époque. « Il y avait une vérité éclatante chez lui. Et c'est quelque chose qui est assez rare. Il a incroyablement bien interprété ce rôle grâce à cette vérité-là. »

Avant de clore l'entretien, Léa Seydoux est revenue sur son ressenti lors de tournages de films indépendants en comparaison à son expérience durant des superproductions. « Dans le fond, c'est toujours pareil. On est toujours face à une caméra » analyse-t-elle. Ce qui change, c'est surtout le budget du film. Elle reconnaît toutefois avoir de la peine avec le fait de jouer dans des univers dystopiques ou fantastiques. Dans les films plus intimistes, comme les œuvres d'auteur-riche-s qui sont basées sur la réalité, « c'est d'une certaine façon peut-être plus facile, parce que cela ressemble plus à la vraie vie », conclut-elle. Léa Seydoux s'inscrit donc pleinement dans la thématique des R7AL de cette année « Entre rêve et réalité ». Elle est aujourd'hui une figure incontournable du cinéma français et s'est affirmée sur la scène internationale aux côtés des plus grands noms de l'industrie cinématographique américaine. Les R7AL ont rendu hommage à sa carrière florissante en lui décernant le prix Think Cinema.



ALEX LUTZ, UN PHYSIQUE AU SERVICE DU JEU

Par Sébastien Milcé & Mathieu Vuillermé

C'est confiant, calme, le costume taillé et les lunettes fumées, que nous retrouvons Alex Lutz dans le cadre des Rencontres du 7ème Art. Venu présenter *En Plein feu* (2023) de Quentin Reynaud, film catastrophe traitant d'incendies dans le sud-ouest de la France, nous découvrons quelqu'un de passionné, à l'écoute et confiant quant à l'avenir du cinéma. Troisième collaboration entre les deux hommes (*Après Paris-Willouby* et *5ème Set*), Alex Lutz estime qu'il suit désormais « sans regarder » le réalisateur qu'il définit volontiers comme quelqu'un en qui il a « un peu une confiance aveugle ». Architecte de formation, Quentin Reynaud a, selon Lutz, cette « gestion des cadres et des espaces qui est précise et qui est prévue à l'avance » ayant facilité l'immersion dans le rôle.

Acteur, réalisateur, scénariste, metteur en scène, Alex Lutz a d'abord débuté par le théâtre. Après s'être engagé dans une troupe, il monte sur Paris et commence sa carrière télévisuelle qui le fait connaître. Parallèlement, il met en scène les pièces de différents artistes, notamment Pierre Palmade, et débute une carrière au cinéma dans *OSS 117 : Rio ne répond plus* de Michel Hazanavicius en 2009. La même année, il crée son *one man show* avec Tom Dingler, et incarne avec Bruno Sanches, dès 2011 « Catherine et Liliane » dans

Le Petit Journal de Canal + qui le fait connaître du grand public.

Il est élu « Humoriste de l'année » par le magazine GQ et reçoit l'étoile du Parisien du « Meilleur spectacle comique » en 2013.

En 2015, il écrit, réalise et interprète son premier film *Le Talent de mes amis* avec Bruno Sanches, Tom Dingler, Audrey Lamy, Sylvie Testud et Jeanne Moreau. Sa reconnaissance est confirmée en 2016, alors qu'il reçoit le Molière de l'humour.

Avec son second long métrage en tant que réalisateur Guy, sorti en salles en 2018, Alex Lutz reçoit en 2019, le César du meilleur acteur. Bientôt à l'affiche de son troisième long métrage en tant que réalisateur (*Une Nuit* avec Karin Viard, dont le montage vient de se terminer), Alex Lutz vient présenter, dans le cadre du festival, sa troisième collaboration avec Quentin Reynaud : *En Plein feu*.

Ce film est aussi l'occasion pour Alex Lutz de jouer avec André Dussollier, qui interprète ici son père. Un jeu tout en promiscuité et non-dits qui s'est abordé « au fur et à mesure » du tournage. « On se branchait à lui [Quentin Reynaud, NDLR] car il est garant de son propre film. On prenait le temps de mettre en place les séquences, évidemment de les répéter, puis très vite de tourner. Quentin est quand même quelqu'un d'assez rapide, il sait exactement ce qu'il veut dans son découpage, il avait un *story-board* extrêmement

précis, c'était déjà le cas sur *5ème Set* ». Une expérience de tournage vécue donc « intensément » mais à l'histoire que Lutz a tout de suite adorée. « Dès les premières lignes d'un scénario, c'est toujours assez intrigant et on se dit : "qu'est-ce qu'il va me pondre là ?" et je trouve que c'est un cinéaste qui se lance dans des expériences de cinéma ». Film d'immersion également avec « cette histoire de feu géant dans lequel André Dussolier, qui joue mon père, et moi-même sommes enfermés et l'idée de proposer une expérience immersive pour nous acteurs et pour le spectateur. Je trouve que le film fonctionne sur le principe d'immersion de part et d'autre de l'écran, et ça, ça m'a beaucoup plu ».

En Plein feu est également un film physique, qu'Alex Lutz a ressenti comme « un film sur le corps parce qu' on est très vite plus que 2 corps dans cette espèce de brasier géant, les autres corps ne sont que les arbres que l'on voit s'enflammer au fur et à mesure, enfin cette forêt qui se rapproche de plus en plus enflammée ». L'acteur relève également le grand travail de Marie-Laure Tanner, maquilleuse sur le film, qui a « fait un travail fabuleux sur la peau et son grain, la transformation des personnages au fur et à mesure que la température monte, les transpirations, sur les cendres qui viennent se poser, sur le tatouage de ce personnage qui se noircit à vue d'œil ». Ce travail est essentiel selon le comédien pour faire vivre les corps au cinéma.

Cette collaboration avec Quentin Reynaud ne s'est évidemment pas faite immédiatement, mais désor-

mais, les deux hommes étant devenus amis, Lutz estime avoir fait « une espèce de "top là" volontaire » qui laisse libre cours à leurs envies : « J'ai la sensation que je pourrais toujours dire à Quentin "tiens, on va pondre un truc". C'est très agréable ». C'est sur le tournage de *Paris-Willouby* en 2015 que les deux hommes se rencontrent : « c'était une coréalisation, ce n'était pas lui qui était exclusif réalisateur, ils étaient à deux avec Arthur Delaire. On s'était donc connu là, je l'avais déjà trouvé super, Arthur aussi, mais j'avais déjà vu comment Quentin était très habité par des sujets. Par du cinéma, par des réflexions. » À l'époque, Quentin Reynaud pense déjà à son film suivant, et à son sujet : le tennis. « Il m'avait déjà parlé en marge de ce tournage de *5ème set*, donc ça datait. Et il me disait, à l'époque : "Est-ce que j'arriverai à monter ce truc ? C'est un truc fou. Sur le tennis". On s'était dit que, peut-être un jour on en reparlerait, mais vraiment sans plus. Bien des années plus tard, on s'était croisé plusieurs fois, mais cette fois-ci on s'est croisé dans le train ». Les deux hommes ont discuté du projet et après lecture du scénario, Alex Lutz est emballé : "Si tu le souhaites, moi je suis ton gars là-dessus", lui annonce-t-il d'emblée. Le problème ? Quentin Reynaud ne pensait pas du tout à Alex Lutz pour le rôle, mais accepte tout de même de faire passer un essai à l'acteur : « Il m'a rappelé en me disant de mettre un short, des baskets et de le retrouver dans un club de tennis, parce qu'il voulait me voir sur de la terre battue. Donc, on s'y est rendu, il m'avait acheté un sac, des balles. Il y avait là-bas un entraîneur qu'il connaissait, qui nous avait ouvert les portes, et il m'avait

dit : “Tu vois là-bas, il ne fait rien, il est juste à nous attendre. Et pourtant je vois, avec les années de tennis que j’ai, en un clin d’œil que ce mec est un tennisman. Je veux qu’en te filmant, en un clin d’œil tu sois un tennisman, c’est ton seul challenge“. Donc quel challenge. Je lui ai dit : “D’accord, travaillons pour“. On s’est entraîné 4 mois et voilà. Donc ça a quand même scellé une confiance entre nous, qui n’était pas une confiance d’emblée, on l’a voulu et on l’a créé ».

Alex Lutz est également amateur de travestissements. Perruques, maquillage, prothèses, transformisme vocal, le comédien est rompu à l’exercice, mais ne considère pas ce dernier comme étant un facteur dans ses prises de décisions : « Je trouve que des fois il y a des ultra-naturalismes au cinéma qui sont d’un embarrassant travestissement et des fois des énormes travestissements qui sont d’une totale sincérité. Donc, en fait, je n’en sais rien ». Possible héritage du théâtre, le comédien avoue surtout aimer le jeu que cela véhicule : « Je sais que j’aime ça, parce que ça fait partie de mon plaisir de gosse, parce que je crois que j’ai le physique qui l’autorise. J’ai une espèce de physique “non-physique“. C’est assez pratique ces physiques-là parce que c’est un peu des “Monsieur patate“, donc c’est pas mal ». Alex Lutz reconnaît tout de même certains restes de ses expériences télévisuelles : « Forcément quand tous les jours pendant 4 minutes vous devez être une femme, pas un homme déguisé en femme, vous devez être une femme dans un programme de femme, ça participe à construire ça ». Pourtant, « ce n’est pas une condition pour faire mon

métier, il se trouve que j’ai le goût de ça, qu’on l’a su, que parfois on me l’a redemandé, parfois moi je l’ai refait. C’est vrai que j’avais envie de faire cette expérience de ce personnage de 74 ans [Guy, deuxième long métrage du comédien, ndlr], il n’y avait personne d’autre qui pouvait le faire ». Mais, quel que soit le rôle, travestissement ou non, le comédien y met la même énergie : « j’y vais avec le même plaisir et vraiment je ne sens pas une différence fondamentale ».

Finalement, Alex Lutz, fidèle à ce que nous avons ressenti pendant toute l’interview, lance un message envers l’avenir des métiers du cinéma : « Moi je dis « Bon Vent » au festival et je trouve que l’idée est super. Et de travailler avec des jeunes qui vont participer d’une manière ou d’une autre à ce qu’est l’industrie du cinéma, moi je trouve ça génial ».



CONSTRUIRE LE RÊVE AU CINÉMA: RENCONTRE AVEC ANNE SEIBEL, CHEFFE DÉCORATRICE À HOLLYWOOD

Par Thibault Ramet

Dans le cadre des Rencontres du 7ème Art Lausanne, nous avons eu la chance de pouvoir rencontrer Anne Seibel au Beau Rivage Palace. Durant cet entretien, nous avons abordé différents aspects de son travail en tant que cheffe décoratrice, ses collaborations avec les plus grands réalisateurs hollywoodiens, de Woody Allen à Steven Spielberg, en passant par Sofia Coppola. Nous avons aussi pu lui poser des questions plus spécifiques quant à sa formation, son histoire personnelle et les liens entre l'étude et la pratique de la création de décors en abordant sa place au sein de la direction de la section décors de la FEMIS, l'École nationale supérieure des métiers des images et du son, située à Paris.

Cette édition du festival lausannois, qui travaille chaque année à mettre en avant un patrimoine filmique riche et varié, avait pour thème « Rêves et réalité ». Anne Seibel nous a confié que ses créations s'inscrivaient directement dans la lignée de ces deux aspects. Selon elle, les déco-

rateurs, et tous ceux qui s'emploient à créer des décors pour le cinéma sont des « bâtisseurs de rêves » qui n'ont qu'un seul objectif : celui de créer l'illusion. C'est dans cette optique qu'elle nous a livré quelques anecdotes de tournages, notamment la fois où il a fallu commander des canons à neige pour le film *Nourrev* de Ralph Fiennes, et que, par miracle, il en est tombé vingt centimètres pendant la nuit.

Cet entretien nous a également permis de mieux comprendre le métier de décorateur pour le cinéma, une profession peut-être trop invisibilisée aux vues du travail immense fourni sur les différents tournages. Anne Seibel nous a explicité sa méthode de travail : c'est à elle et son équipe, à partir d'un scénario ou d'un réalisateur, de créer l'univers dans lequel la narration va avoir lieu. Pour se faire, il faut rentrer dans la tête du metteur en scène en suivant le script et, en même temps, en apportant sa touche personnelle et ce que chaque décorateur peut apporter aux réalisateurs. Quand on lui demande s'il y a beaucoup de personnes dans son « milieu », elle nous confie qu'il y a environ une centaine de personnes dans l'association des décorateurs en France mais que ce nombre ne fait qu'augmenter aux vues de la demande toujours plus forte, notamment avec l'avènement des plateformes de streaming. Mais le métier de *production designer* est toutefois quelque peu différent quand il s'agit de travailler sur des séries. En effet, une saison de dix épisodes est découpée en cinq blocs avec un changement de directeur de la photographie et de réalisateurs tous les deux épisodes. En somme, il faut être

capable de tourner tout en préparant les blocs de travail suivants avec les autres réalisateurs et directeurs de la photographie. Les séries créent donc une forte demande en termes de personnes qualifiées et, à ce sujet, Anne Seibel nous confie qu'il devient difficile de former du monde à temps.

D'ailleurs, si on veut se former au métier de décorateur, on peut passer par la FEMIS, où Anne Seibel s'occupe de la section décors. Toutefois la formation y est un peu particulière car il n'y a pas de cours magistraux mais uniquement des ateliers pratiques avec des intervenants. Les cours sont organisés sous la forme de programmes, supervisés par deux personnes en charge de la section décors. Chaque programme qui s'écoule sur les quatre années de formation est coaché par un professionnel, qu'il soit architecte, graphiste, illustrateur, chef décorateur. Grâce à cette école, les étudiants peuvent ainsi se construire une véritable « boîte à outils » qui leur permet de s'engager sur de petits films ou, plus souvent sur des courts-métrages une fois leur formation terminée. Dans cette école, il y a également la possibilité de se former au métier d'ensemblier, qui se spécialise plus dans la recherche de mobilier, d'accessoires mais qui travaille toujours en étroite collaboration avec le chef décorateur.

Lorsqu'on aborde sa carrière, Anne Seibel nous déclare spontanément qu'elle doit son succès à Hollywood à sa capacité à parler anglais. Elle a commencé par faire des décors pour les fêtes familiales et, ayant raté son bac, elle s'engage ensuite dans des études d'architecture où elle décou-



vre, grâce à une amie, des décors de cinéma et c'est une révélation pour elle. À la fin de son cursus d'architecture, elle commence en tant que stagiaire pour des décorateurs et elle se fait ensuite remarquer grâce à une pub. C'est à cette occasion qu'on lui demande si elle parle anglais pour participer à un James Bond, puis un second. Ensuite, parlant anglais, elle se fait contacter par de nombreux réalisateurs américains qui viennent tourner en France, parmi eux, Woody Allen ou encore Sofia Coppola. Quand on lui demande si cela lui a valu le titre de « spécialiste » des décors parisiens pour le cinéma hollywoodien, elle nous répond avec un sourire que c'est simplement dû au hasard, que sa capacité à parler anglais et que les noms qui composent son CV ont attiré les autres et qu'elle s'est ainsi retrouvée nominée aux Oscars. Pourtant, comme elle nous l'a confié, elle essaye de casser cette image trop élitiste en essayant de faire un court-métrage tous les ans.

Et si vous vous demandez si un décorateur ose prendre des objets de tournage pour les garder en souvenir, Anne Seibel nous a confié que sa maison était truffée d'objets de tournage auxquels elle a participé. Dans sa maison aux allures de véritable musée du Cinéma, elle joue avec sa famille à retrouver à quel film appartient tel ou tel objet. Ainsi, quand on lui demande lequel de ces artefacts est le plus précieux à ses yeux, elle nous révèle celui que Woody Allen lui a offert pour la remercier pour son travail sur *Midnight in Paris* (2011): une édition vintage de *Paris est une fête* d'Hemingway. On peut facilement comprendre pourquoi.



LAUSANNE UNDERGROUND FILM AND MUSIC FESTIVAL 2022



Par
Chloé
Luthier
et
Julie
Fievez

21e édition du LUFF. Il fait bon, il fait doux. Je marche en direction de Montbenon pour mon rendez-vous annuel avec le festival. La polaire est restée à la maison, contrairement aux éditions précédentes, où d'ordinaire le froid nous transperce les os. Je vérifie que les arbres soient bien rouges et que les feuilles traînent au sol : le décor automnal, habituel du LUFF, est en place. Je souris. Ce soir, c'est *Flux Gourmet* de Peter Strickland (2022) qui ouvre la danse, et le public, se rappelant peut-être de son film de clôture en 2018, *In Fabric*, se presse déjà sur l'esplanade du Casino. Plus aucune trace des restrictions de la pandémie, et l'équipe du LUFF semble avoir particulièrement dorloté son public. Les feux de bois au centre de la place donnent le ton, et les roulettes tout autour nous invitent à venir les explorer, que cela soit pour admirer l'oeuvre de Robert Barry, écouter des enregistrements de Radio 40 (sur place pendant le festival), ou simplement pour se tapir dans les coussins en sortant d'un film ou d'un concert, afin d'en prolonger le goût. Cette année le festival nous propose une programmation éclectique, fidèle à sa marque de fabrique, avec des thématiques aussi opposées qu'entremêlées. S'y entrecroisent gaiement : le cinéma engagé de Travis Wilkerson qui contraste avec les films pornos d'exploitation aux accents horrifiques de Roberta Findlay ou encore la sélection de films de Stephen Sayadian qui reprend le flambeau pornographique de Findlay pour y ajouter une bonne dose d'humour cinglant. Des oursons affrontent des licornes tandis que EMME nous glace le sang avec son concert explosif et saturé. La bouffe devient art, la drogue prend littéralement vie, les trips sont infinis. C'est parti!

Départ.

Après la présentation du festival, sarcastique et bordélique propre au LUFF, place au cinquième long métrage du réalisateur britannique Peter Strickland, *Flux Gourmet*. Julien Bodivit, programmateur et directeur artistique de la section film du festival, en profite pour nous glisser le vœu le plus cher de Strickland: « en espérant que ce film vous entraîne dans d'innombrables discussions autour de vos flux gastriques, avec amitié, S ». Le film nous plonge dans une résidence d'artistes culinaires, suivis par un journaliste dont les flatulences viennent perturber son reportage, jusqu'à l'amener au centre de leur performance. L'ambiance feutrée propre à Strickland prend là une tout autre dimension: cette comédie excentrico-gastrique rassasie notre première faim du LUFF, nous creuse le ventre, le gonfle, et en sortant, on se presse de partager à qui veut l'entendre l'état de notre appareil digestif. Pas de doute, le LUFF a commencé.

Jeudi

20/10/2022

16h30

Courts métrages expérimentaux 1. Le thème ? Electro-domestique. Du savon sort d'une narine, deux filles enterrent leur voisin Max le pigeon, et la personne assise à côté de moi se met à ronfler après une quinzaine de minutes.

17h00

Mélange d'excitation et d'appréhension, c'est une première pour moi. Librairie HumuS pour le vernissage du nouveau recueil d'Elena Biserna, *Walking from scores* (2022). Sur les rayonnages, un livre sur l'orgasme féminin jouxte un autre, plus daté, sur la compatibilité amoureuse – « Tu penses qu'on peut s'y fier ? » Mon amie qui m'accompagne rigole à moitié ; je pense qu'elle y croit. Indéterminée, cette librairie. Et si l'insaisissable était un atout ? Ne pas s'instaurer de limites, tenter de travailler avec les frontières, suspendre les anciennes dualités. Le projet d'Elena Biserna s'inscrit dans cette démarche. Il réunit une centaine de partitions composées par différents artistes autour de la marche. Une manière d'entrer en relation avec la ville à partir de l'interaction sonore. Ce festival s'annonce surprenant.

18h30

Peu de temps pour rejoindre la salle Paderewski où se joue *Dr. Caligari* (1989) de Stephen Sayadian. Le réalisateur est particulièrement fier de cette projection dans sa version restaurée. Je suis fascinée par l'exubérance, les décors presque pop-art, l'érotisme outrancier, le grotesque qui se mêle étrangement avec l'horreur. Des petits rires choqués s'échappent de mes voisines de la rangée de dessous. Il est vrai que la nouvelle *Dr. Caligari*, petite-fille du scientifique des années 20, est particulièrement indécente.

20h30

Autre salle, autre ambiance : je suis très enthousiaste à l'idée de découvrir le travail de Travis Wilkerson - et, en l'occurrence, de son épouse Erine Wilkerson. Décrit comme « la conscience politique du 21ème siècle du cinéma indépendant américain », *Nuclear Family* (2021), mêle avec brio traitement de l'intime et Histoire des États-Unis. Les conséquences de l'arme atomique, la manière dont elle a détruit la terre et ceux qui étaient dessus. Mélange de dégoût et de colère. Les plans larges donnent toute leur grandeur aux plaines américaines, la nature dans toute son étendue, englobante, rassurante. Je me sens appartenir à ces paysages abrupts et simples : pourquoi l'homme continue-t-il de les détruire sans saisir la totalité à laquelle il appartient ?

20h45

C'est la première suisse de *All jacked up and full of worms* d'Alex Philipps (2022), en compétition de longs métrages. La présentation du film me met bien à mon aise; il m'est dit, juste avant que les lumières ne s'éteignent: «Bon film, et *courage* ». On s'accroche au siège, on retient son souffle, et on se laisse emporter dans un récit fantasmagorique: des vers de terre hallucinatoires entraînent les personnages dans une aventure qui devient de moins en moins soutenable. Absurde, visqueux, et carrément cauchemardesque. Peut-être que je vais aller souffler un coup dans une roulotte. Ou alors, j'enchaîne avec *Mystique* (1979) de Roberta Findlay.

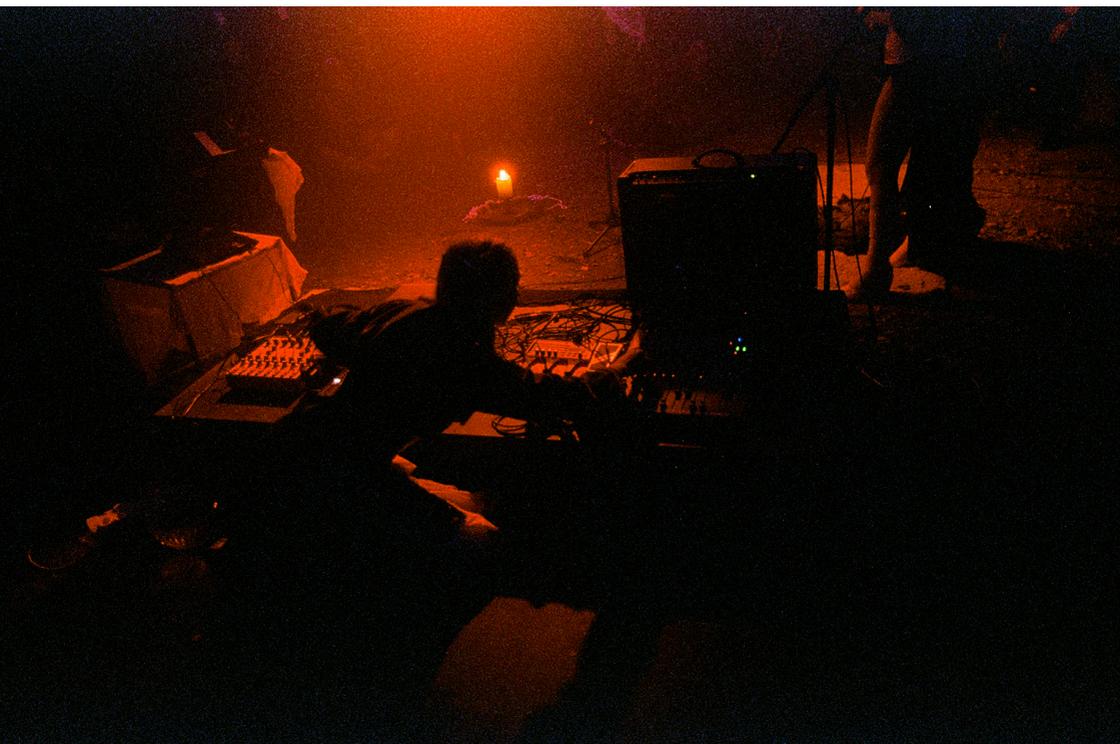
22h30

Rétrospective sur les films de Roberta Findlay. Une réalisatrice new-yorkaise atypique, qui tourne des films d'exploitation pornographiques, et qui se caractérise elle-même de « pragmatique »: les films doivent se faire, et efficacement: quatre films sont parfois tournés en même temps (à l'insu des acteur-ric-e-s). Le récit de *Mystique* (1976) est lui aussi atypique pour un film porno: une photographe, découvrant qu'elle est atteinte du cancer,

se retire à la plage pour profiter de ses derniers moments. Liaison avec la voisine, sensualité qui s'assombrit aussi rapidement que le récit. La voisine s'impose, impose des inconnus, impose ses propres règles, jusqu'au viol. Certaines personnes dans la salle sortent; malaise ambiant. J'en sors perturbée, incapable de fixer mon jugement.

01h45

Après m'être remise des émotions de *Mystique*, et fait le tri entre les multitudes d'images vues aujourd'hui, je descends pour le concert d'EMME qui nous présente son dernier EP, *Help me*. Sur scène, un matelas. Au-dessus, un ciel de lit blanc. Il fait noir, EMME est emmaillotée dans des tissus blancs, se blottit dans le lit. Cette scène aux accents lugubres s'emplit alors d'une saturation de basses qui prennent immédiatement au ventre. Sa musique se déploie, ses cris nous martèlent. Je sens que tout le monde retient son souffle, fasciné par la puissance de ce qu'on voit et entend. EMME se tord, s'énerve, secoue le public. HELP ME. C'est une déchirure. C'est une dévastation. Fin du concert, le public sort en silence: état de choc partagé. Il nous faudra quelques minutes avant de pouvoir retrouver la parole, tant il est difficile de mettre des mots sur cette performance d'une beauté inouïe qui me hantera, j'en suis sûre, pendant longtemps. Et tant mieux.



16h15

Peut-être que la première claque ne suffisait pas finalement. *Did you wonder who fired the gun* (2017) de Wilkerson donne à voir un travail du paysage différent : plans resserrés qui donnent l'impression d'un tunnel, d'une vision nécessairement limitée, obstruée, située. Les couleurs induites par la caméra, crépusculaires. La tension est omniprésente, la musique intime de *dire son nom*, leurs noms, de ceux qui n'ont pas la possibilité de tenir une caméra pour raconter l'histoire de leur choix. Pourquoi la salle se tait, pourquoi je me tais.

16h15

Retour à Roberta Findlay. Cette fois-ci pour voir *A woman's torment* (1977), tourné en deux versions, *soft* et *hard*, permettant au film d'être diffusé dans différents circuits de distribution. Ici, c'est la version *soft* qui nous est montrée: celle que Roberta Findlay affectionnait le plus. Le film débute avec des scènes de fêtes mondaines, où le fond sonore des conversations vaines couvre le mal-être des uns et les tromperies des autres. En arrière plan, le dos d'une femme sur une chaise à bascule, dont le mouvement répétitif inquiète et laisse présager une suite déconcertante. Petite anecdote: c'est Roberta Findlay elle-même qui joue ces premières scènes, cachée derrière une perruque, l'actrice étant partie en idylle avec un technicien au milieu du tournage. S'ensuivent des scènes entre hallucinations, fantasmes sexuels et assassinats sanglants qui oscillent entre horreur et comédie.

20h00

Workshop d'Elena Biserna, *Feminist step*. Il pleut des cordes mais ça n'empêche pas l'ambiance d'être chaleureuse entre les quinze participantes. *Je prends un air très sûr de moi ; j'évite les groupes de garçons, qui rigolent fort c'est pire ; j'adore marcher la nuit... mais à la campagne*. Interroger ces mécanismes de défense, désapprendre ces comportements dit « appropriés » le temps de trois partitions. On marche dans la ville. Ils ne peuvent pas s'en empêcher, ces hommes, ils s'immiscent, font des commentaires. Quel territoire sonore est le leur, il est si étendu, comment peut-on s'y forger une place, fût-elle petite. Grande, imposante, décomplexée, sûre d'elle, c'est pourtant celle que nous propose Elena Biserna. J'ai aimé crier avec elles dans un espace résonnant : nos voix décuplées nous donnent l'impression que cet espace, cet instant nous appartiendra pour toujours.

00h00

Les corps exultent au rythme des convulsions vocales de Deli Girls. Pas le temps de penser, elle renverse tous les codes, les balance : ils n'ont pas leur place à ce moment. Unis dans la sueur et les valeurs de la scène *DIY (Do It Yourself)* new-yorkaise.

02h45

Measure Maniacs, de Glasgow. Ce sont des lasers et stroboscopes qui monopolisent nos yeux; des sons chaotiques et brutaux issus de leurs synthétiseurs modulaires *DIY* nos oreilles. Iels nous entraînent dans leur tourbillon infernal, délicieux. Transe.





© Léa Michard, IUFF 2022

Samedi

22/10/2022

14h00

Réveil difficile. Loupé le début du film sur Delia Derbyshire de Caroline Catz (2020). C'est peut-être pour ça que je ne saisis pas tout. Il y a de quoi s'y perdre : Cosey Fanni Tutti, musicienne pluridisciplinaire, dans une collaboration fantasmée avec la pionnière de la musique électronique. Le matériel d'archive se superpose aux reconstitutions, entretien. Les crédits n'ont été accordés que récemment à Delia Derbyshire pour la B.O de *Doctor Who*. Encore une femme dont le travail est resté dans l'ombre. Sentiment d'insuffisance : je voulais plus de sa musique, moins de romance – plus de l'artiste, moins de la femme.

16h45

Et si la voix de Franck Little, leader syndical, dans *An injury to one* (2002) de Travis Wilkerson pouvait résonner plus d'un siècle plus tard dans une salle de cinéma lausannoise ? Et si le soulèvement ouvrier qui mena à son lynchage dialoguait avec la catastrophe écologique qui secoue la ville minière étasunienne de Butte aujourd'hui ? Je le trouve moins prenant que le reste du travail du cinéaste, moins personnel peut-être, mais nécessaire.

18h00

Cuddly Toys (2022), c'est difficile d'entrer. La salle est bondée. « Non, aucun problème de m'asseoir sur les marches ». Je suis impatiente. Kansas Bowling présente la séance, puis apparaît dans cette parodie de film éducatif ringard. Si on rit au départ, très rapidement la brutalité avec laquelle est présenté le thème choque. Différents portraits de jeunes femmes se succèdent - pas moins de 100 actrices apparaissent dans le film - soulignant une violence systémique à laquelle une importante majorité est progressivement confrontée. Le film dénonce, en les détaillant, les dangers d'être une jeune femme dans un monde rempli de prédateurs masculins.

18h15

Des ours en guerre contre des licornes ? Absolument ! Dans le dessin animé espagnol d'Alberto Vázquez, *Unicorn Wars* (2022), des petits ours adorables s'entraînent (tant bien que mal) avant de partir en guerre dans la forêt magique. Mais personne ne se fait d'illusions : d'adorable, il n'y aura pas grand-chose. Ni la relation fraternelle entre les deux ours protagonistes, ni le trip hallucinatoire cauchemardesque. Le mignon se fait cruel, la guerre arc-en-ciel.

20h30

Déjà l'heure du film de clôture. Clin d'œil au film d'ouverture, où on cuisine, ingère et évacue. Ici, on ingère surtout. En tout cas, c'est ce que promet *Swallowed* (2022) de Carter Smith. Ce film, tourné principalement caméra à la main, met immédiatement en place une ambiance anxigène qui s'apparente au *body horror* de Cronenberg, au travers du récit d'un *deal* de drogue qui tourne franchement mal dès lors que les personnes transportant les substances illicites sont obligées de les ingérer pour passer la frontière. Comme si avaler des drogues pour traverser la frontière n'était pas suffisamment angoissant, ici ces drogues sont organiques et prennent vie à l'intérieur des corps. Vision d'horreur, et tension permanente dans l'attente de l'expulsion de la substance consommée.

22h30

Penny Rimbaud prononce un long poème accompagné par la violoncelliste Kate Shortt. Debout ou assise, la foule écoute attentivement, absorbée par les modulations graves. La poésie se fait ouvertement anarchique ou peut-être est-ce l'anarchisme qui est fondamentalement poétique ?

00h15

Model Home télescopent sans compromis du hip-hop à de la noise. Sourire aux lèvres, je sirote ma bière en délinant de la tête.

02h00

Concert de punk libérateur de Sida, membre du collectif de la Grande Triple Alliance Internationale de l'Est. Ça saute partout, ça se pousse, ça danse. Frénétique, joyeux, dans la joie et la bonne humeur.

03h00

Ça y est, c'est le dernier concert. Nostalgie qui pointe. Mais Silnaye nous réserve une bombe surprise faite de hardcore, punk et noise. On ouvre grand les oreilles, et on absorbe tout ce qu'on peut encore absorber, savourant ces perturbations auditives.

Dimanche

23/10/2022

Je souffle quelques minutes sur un banc. Le soleil est encore de la partie, il me réchauffe. Je m'assoupirais bien, mais non, le week-end n'est pas encore fini. Pourtant, je sens déjà poindre la nostalgie de ce qui est passé. Les organisateur-riche-s et les bénévoles ont travaillé d'arrache-pied pour nous offrir un festival de qualité. Tout s'accélère. La liesse et les corps, libérés, qui se découpent dans les jeux de lumière pendant le concert de Deli Girls. La tension sombre et malsaine de *Mystique* de Roberta Findlay. Les mots criés, ensemble, dans les rues du Flon, « Toutes ensemble, nous voulons tout ». La nourriture, beaucoup, sous toutes ses coutures. Le sentiment de révolte face aux violences et discriminations dans *Did you wonder who fired the gun ?* ou *Cuddly Toys*. Le LUFF a tenu ses promesses, à nous de tenir les nôtres. Une question me trotte dans la tête alors que je me lève pour aller à l'exposition de la librairie HumuS pour rêvasser devant les dessins de créatures fantasmagoriques de Pole Ka : comment allons-nous arriver à transmettre cet amas brut de sensations, d'expériences visuelles, auditives et gustatives, le trouble et l'étonnement, sans lisser, unifier, homogénéiser ?



KANSAS BOWLING ET DON DE VORE

Par Chloé Luthier

J'ai eu l'occasion de discuter avec Kansas Bowling et Don de Vore, son compagnon, bras droit et acteur dans *Cuddly Toys*, avant la deuxième projection du film. Je suis un peu nerveuse, car le film m'a profondément marquée; je lui réserve ma palme d'or personnelle. Franc, drôle, dur, touchant et violent à la fois, son ambivalence permanente lui donne une complexité qui permet de l'apprécier à différents niveaux.

(Traduit de l'anglais par l'auteur)

Je voudrais commencer par ta filmographie. Après avoir réalisé ton premier film de comédie horrifique, *B.C. Butcher* (2016), comment est-ce que tu situes ton dernier film, *Cuddly Toys* ?

Kansas : Je n'aime pas prendre en compte ce premier film parce que j'étais presque un enfant [17 ans], donc je considère *Cuddly Toys* comme mon premier film.

Pourquoi as-tu choisi le format appelé *mondo film* (sous-genre de film d'exploitation et du film documentaire), aussi appelé *shockumentary*, dû notamment à l'accent mis sur des sujets tabous ?

Kansas : D'abord, c'est un genre que j'aime beaucoup, et c'est un genre un peu oublié. Mon film préféré de tous les temps est *F for Fake* d'Orson Welles. *Cuddly Toys* est formaté dans le sillage de *Faces of Death*, ce sont mes références pour le format du film.

Une des particularités de ce format est l'aspect pseudo documentaire ; j'ai trouvé très intéressant la manière dont les frontières entre la fiction et la réalité étaient brouillées, produisant chez le spectateur·rice un sentiment ambigu. Comment as-tu combiné ces aspects ?

Kansas : Beaucoup de *mondo films*, surtout les premiers, sont plus documentaires que fictionnels. En se développant, surtout avec *Faces of Death*, c'est devenu principalement fictionnel, avec des éléments réels.

Donc il s'agissait pour moi de tirer des éléments de ce format, mais c'est arrivé aussi naturellement. J'avais écrit le script, mais au fur et à mesure, je rencontrais des gens et je découvrais de nouvelles choses que j'ai voulu ajouter au film. C'était réel.

Donc tu as laissé de la place pour l'improvisation. A ce propos je voulais revenir sur la discussion qui avait suivi la projection de ton film hier, pourrais-tu me parler un peu plus du processus du casting ? Est-ce que tu demandais aux auditionnées de parler d'elles-mêmes ou tu leur faisais lire un script ?

Kansas : Lorsque des filles venaient pour auditionner, je leur faisais lire une scène, mais j'écoutais aussi leurs histoires. Je ne les cherchais pas vraiment, ces histoires, elles me tombaient dessus plutôt. En apprenant un peu plus à les connaître, je leur demandais parfois, au lieu d'être actrice pour le film, si elles pouvaient jouer leur propre rôle.

Ton film fait le portrait d'adolescentes qui éprouvent des difficultés à vivre en ayant la présence constante d'hommes les entourant, qu'est-ce qui t'intéressait le plus dans cette thématique ? Pourquoi est-ce que tu voulais parler de ça ?

Kansas : Je ne sais pas... [rires]

Don : C'était un peu naturellement ce que tu traversais, mélangé à tes intérêts.

Kansas : Oui, mais c'est aussi ce que tout le monde traverse.

Don : Mais c'est pas comme si tout le monde avait une voix pour l'exprimer. Je pense vraiment que c'est le fait que ça soit ta voix qui permette d'aborder le sujet. Dans le sens qu'en aucun cas un homme aurait son droit à la parole là-dessus. C'est uniquement ta voix, et beaucoup d'hommes rencontrent de vraies difficultés rien qu'avec le fait que tu aies une voix inédite. Il y a un problème inhérent au fait que tu aies une voix. Il n'y a pas une seule figure masculine positive dans son film et il y a plus d'une centaine de personnes... Il y a beaucoup de choses subtiles là-dedans. Si on a un problème avec ta voix singulière, avec ton style de montage du film, et le fait qu'il soit tourné en 16mm... Quand il s'agit d'une telle voix singulière, il faut faire très attention à la manière de présenter une chose aussi incroyable.

Kansas : Oui, mais c'est assez difficile pour moi de préciser ce qui m'a particulièrement fait...

Don [coupe Kansas] : Tu nous dis, dans un sens, que toutes les filles passent par là et n'ont pas forcément l'occasion de le dire.

Kansas : Bon, pas toutes les filles passent par là mais c'est surtout qu'elles ne font pas toutes des films là-dessus. C'est difficile à dire.

Don : Tu peux couper une femme en mille morceaux ; personne ne dira rien. Mais que Dieu nous préserve de montrer un mec qui viole sa copine, alors que c'est tellement plus fréquent !

Kansas : Oui, je sais pas. C'est ce à quoi je pensais à l'époque, et je

l'ai écrit il y a longtemps. Donc ça représente comment je me sentais à un moment particulier de ma vie. Mais ce n'est pas comme si c'était un manifeste sur ma vie.

À la fin du film, ton personnage, la professeure, se tourne vers le-a spectateur.ice et nous dit : "Peut-être qu'on l'avait bien cherché". Je voulais savoir quelles étaient tes intentions derrière cette conclusion provocante, parce que c'est une sacrée fin !

Kansas : C'est en quelque sorte pour montrer comme tout est confus et donc le film finit avec cette grande déclaration mais tout le film progresse vers celle-ci et tout se rembobine jusqu'au début du film. [pause] Mais ce sont les hommes qu'on envoie à la guerre. Ce sont eux dont on peut se passer. Donc c'est un peu comme dire "Oh okay, maintenant j'ai vu un tout autre point de vue", et après tout le monde est confus.

Don : J'adore comme la professeure [jouée par Kansas], en arrivant vers cette conclusion, commence à perdre les pédales, elle rampe au sol, etc. Et j'ai toujours l'impression qu'elle essaie de nous expliquer qu'il y a vraiment un schéma qui se déroule et s'enroule encore et encore. Et ce n'est pas comme si c'était quelque chose de définitif, comme la question d'un homme hier soir, il a demandé quelque chose à propos de ça [si les hommes et les femmes étaient condamné-e-s à cohabiter sans pouvoir vivre ensemble], et toi t'es là: je viens de faire un film pour expliquer ça!

Kansas : C'était très drôle parce

qu'il demandait si on pouvait espérer qu'un jour il y aurait la paix entre les hommes et les femmes et j'étais là : mais j'en sais rien ! [rires]

Don : Mais c'est chouette d'invoquer ça.

Et quels sont les plans futurs ?

Kansas : J'en suis à la moitié du tournage de mon prochain film sur les Jane Doe. Je ne sais pas si elles sont appelées comme ça ici, mais ce sont des meurtres de jeunes femmes oubliées. Ou plutôt des corps non-identifiés. Quand on retrouve le cadavre d'une personne et on ne sait pas qui est cette personne, on l'appelle Jane Doe. C'est un nom générique. Et si c'est un homme, c'est John Doe. John Doe et Jane Doe. Mais moi ce sera sur les Jane Doe.

Et c'est fictionnel ou documentaire ?

Kansas : C'est basé sur de vraies enquêtes. J'ai choisi plus de dix enquêtes. Et donc tout ce qu'on sait d'elles, c'est où elles sont mortes, quelques fois comment elles sont mortes, d'autres fois non, ce qu'elles portaient, ce qu'elles avaient sur elles. Et c'est tout. Alors ce que je fais c'est que j'invente des histoires sur ce que je crois qu'elles sont.

Don : Et ce ne sont pas que des enquêtes régionales. Tu es allée partout dans le pays rencontrer des détectives pour chacune des enquêtes, pour remettre l'histoire en place.

Kansas : C'est comme remettre les pièces d'un puzzle ensemble.

Est-ce que tu vas le présenter sous forme de vignettes, comme *Cuddly Toys* ?

Kansas : Au début j'allais faire une suite, mais c'est en train de prendre sa propre forme, même si ça sera formaté de manière similaire.

Don : J'espère que la professeure sera dans le film !

Je les raccompagne alors vers la salle de cinéma, où le public se presse déjà afin de ne pas rater une dernière occasion de voir ce film si singulier, et me dirige vers la sortie en serrant dans mon poing mon exemplaire de *A Cuddly Toys Companion* que Kansas Bowling m'a offert. Un livre écrit par ses soins, le *making-of* de son film aux allures de *road trip* que je m'empresse de lire.



RENCONTRE AVEC ELENA BISERNA

par Julie Fievez

En parcourant la programmation du LUFF, mon attention s'arrête sur la proposition d'Elena Biserna. Son workshop détonne avec le reste du programme. Ce n'est pas notre vue qui est, avec elle, sollicitée, mais bien l'écoute qui est au centre. Entre réflexion et marche active, ses objets de recherche portent sur l'interdisciplinarité, l'écoute et les arts sonores, les pratiques artistiques « situées » et leurs relations aux dynamiques urbaines. Rencontre entre deux séances, le temps de marquer une pause au soleil dans le rythme effréné du festival.

**Samedi 22/10/2022,
15h30**

Le soleil brille et ses rayons automnaux viennent accompagner une pause bien méritée en cette fin de LUFF. Elena Biserna me rejoint sur un banc face au Casino de Montbenon. La nuit a été longue pour toutes les deux mais cela ne nous empêche pas d'échanger sur nos intérêts et parcours respectifs. Dans un premier temps, chercheuse en histoire de l'art, Elena Biserna a étudié la littérature et l'art contemporain à Bologne. En parallèle de ses études, elle évolue dans le milieu intimiste de la musique expérimentale. De cette fascination et proximité pour la scène alternative bolognaise, sortira

un mémoire et un doctorat interdisciplinaire à l'Université d'Udine. Elle ajoute, en rigolant, qu'elle a été elle-même surprise de cette orientation. Aujourd'hui, elle habite à Marseille et ses intérêts portent sur l'écoute, les pratiques artistiques « situées » et leur rapport aux dynamiques urbaines, sociales et à la sphère quotidienne. Chercheuse associée à différents laboratoires de recherche, elle est aussi la codirectrice de la rubrique *Wi watt'heure*. Publiée en ligne dans « Revue et Corrigée », cette dernière *s'écoute et se regarde*, nous permettant de découvrir la diversité des objets sonores, identifiés ou non.

Au-delà de ses recherches, son approche artistique se trouve particulièrement marquée par le besoin d'expérimentation et de dépasser les catégories traditionnelles. À l'intersection des domaines convenus – la musique et le bruit, la recherche universitaire et la pratique artistique – elle tente de déplacer les frontières pour donner à voir quelque chose de neuf. Ainsi, elle semble favoriser une forme de dialogue entre le penser et l'agir. Loin d'opposer les deux, elle démontre qu'il est nécessaire de s'appuyer sur la théorie pour construire des pratiques intelligentes et impactantes. En repensant au workshop de la veille, *Feminist step*, elle ajoute que ce sont cependant des expériences semblables qui lui

permettent de questionner ses propres limites et donc de faire évoluer sa pensée.

Ses activités lui ont aussi permis de rencontrer de nombreux artistes venus de différents horizons. Ces derniers collaborent dans la publication de son nouveau recueil *Walking from Scores* qui paraît à l'automne 2022 aux Presses du Réel. Il réunit plus de soixante artistes et collectifs : certain-e-s sont lié-e-s à Fluxus ou à la scène expérimentale britannique dont le Scratch Orchestra. Ces différents mouvements, nés vers la fin des années 70, reflètent les préoccupations de l'époque à propos de l'œuvre d'art, du rôle de l'artiste et de la place de l'art dans la société. Elena me confie avoir été inquiète, dans un premier temps, de ne pas réussir à récolter de contributions d'artistes actuels. Le problème s'est toutefois résolu de lui-même et la nouvelle génération s'avère tout aussi prolifique, s'esclaffe-t-elle. Son projet est donc à la fois intergénérationnel mais aussi multisitué, puisqu'il s'hybride sur plusieurs lieux.

Ces différentes rencontres et leurs contributions forment la base de son recueil, prenant la forme de « partitions ». Ces dernières se présentent comme une centaine de protocoles, d'instructions, textuelles et graphiques. Mais Elena Biserna insiste surtout sur la dimension participative de sa pratique. Les partitions sont d'ailleurs considérées comme des outils, à la fois catalyseurs d'expérience et déclencheurs théoriques. Ainsi, son livre peut être perçu comme un objet à performer composé en trois parties. La première se place au niveau de la perception,

de l'écoute. Il s'agit d'instaurer une relation différente au monde alentour. Une des partitions de Pauline Oliveros, figure du développement de la musique minimaliste des années 70, propose ainsi une liste non exhaustive d'étapes pour poser son attention sur ce qui nous entoure. « Nos pieds sont des oreilles », Elena souligne l'importance du corps dans sa démarche. C'est à travers lui que passent les sensations et il est nécessaire d'apprendre à s'y reconnecter. Pour étayer ses propos, elle cite le psychanalyste David Le Breton et son œuvre *L'Adieu au corps* (1999). Ce dernier y pose le constat que notre société tend à une accélération de l'éviction de nos corps.

La deuxième partie engage le mouvement. Comme l'indique le titre de son recueil, *Walking from Scores* (2022), la question de la marche – et ses différentes visions – tient un rôle central dans les arts sonores. Ceux-ci sont alors pensés en relation avec le caractère situé d'une expérience esthétique dont la perception implique le déplacement du spectateur-riche-marcheur-euse. Elle vient donc articuler les notions de milieu, de paysage, d'ambiance mais aussi de contexte. Elena Biserna insiste sur la relation particulière qui s'établit avec le monde quand on le traverse en y étant immergé. Selon elle, chaque mouvement de notre corps vient réécrire le paysage sonore : il s'agit donc d'une lecture et d'une (ré)écriture continue du monde environnant.

Le troisième genre de partition demande aux participant-e-s de produire eux-mêmes du son. En jouant avec l'environnement, les

participant-e-s entrent en relation avec la ville à partir de l'interaction sonore. De ce fait, elle met en évidence les limites de sa pratique. L'écoute est toujours située : il est donc différent d'aborder la ville lorsqu'on est une femme la nuit, par exemple. Dans une partition qu'elle a elle-même écrite à Athènes, « The Resounding Flâneuse », elle demande aux participant-e-s de se réapproprier le territoire sonore en criant dans un espace résonnant. De cette manière, il s'agit de *pratiquer* l'espace public pour s'opposer à sa privatisation.

Pour Elena Biserna, il y a une forme de résistance dans son rapport à la ville. Comme elle le met en évidence, déjà dans la pratique du son, on peut y voir une forme de désobéissance. Il s'agit de s'opposer à une société de la marchandisation, du tout « tout de suite ». Elle veut ainsi proposer une écoute politique qui met en évidence quelles voix sont dominantes. À partir de là, son travail sur le son lui permet de créer un espace nouveau dans lequel lutter contre les différentes oppressions et logiques de domination qui régissent l'espace public.

« Toutes ensemble, nous voulons tout » sont les mots avec lesquels elle conclut notre rencontre. Ils mettent en évidence ce qui est cher à ses yeux : créer une petite communauté, dans le temps et l'espace, afin de questionner ensemble nos comportements.

Nous défendons la gratuité et l'accès équitable à la culture. *BoulevArt Mag* est et sera toujours offert à la communauté. Néanmoins, si vous aimez notre travail et que vous souhaitez nous aider à le faire perdurer, vous pouvez soutenir l'association via son twint.

Un grand merci à vous !



